

Ma Reine de guerre

deuzeffe



Ma Reine de guerre

DEUZEFFE

– NaNoWriMo 2015 –



Merci à Neil JOMUNSI, pour « *Je suis Rage* » dont la lecture m'a aidée. Beaucoup. Énormément. J'y ai puisé de l'énergie, en pagaille, par tonneaux, et probablement des façons de faire ou des formulations.

Crédit photo couverture : Jabòn de Marseille CC-BY-NC Emmanuel DELALOY

À Toi, ma Muse, qui seule sait qu'elle l'est.

UN – Adolf

Avril 1940. Le bâtiment est en panne, quelque part dans la mer qui baigne les côtes nord de la Scandinavie. La passerelle est plongée dans la pénombre. Quelques voyants luisent faiblement, éparpillés sur les consoles de commande. BONTE scrute discrètement la silhouette plantée à côté de lui, hiératique, impassible, statue du Commandeur, de gris vêtue, de noir bottée, les mains gantées de cuir luisant, les cheveux à l'avenant, la moustache apathique. Le brassard rouge et noir est à peine visible. BONTE s'interroge encore sur la présence du Führer à bord. Il ne devrait pas être là, c'est trop dangereux. Depuis quelques jours, ses destroyers et ceux des alliés se mènent la vie dure, sur la route maritime qui amène le fer suédois en Allemagne : est-ce si important pour que le chef suprême soit à bord, est-ce si indispensable à la suite de cette guerre ? Ça doit l'être assurément. Et pourtant, quel danger, quel péril ! Si Hitler venait à être fait prisonnier, s'il venait à disparaître ? Non, il ne veut pas y penser, ne peut pas le concevoir : le monde, son monde s'arrêterait alors d'exister et que deviendrait-il, lui, BONTE, sans chef pour lui montrer la voie ?

Le bâtiment est en panne, quelque part au milieu de l'Ofotfjord. Depuis l'entrée du fjord, il a navigué à la peine, s'est enfoncé dans une brume de plus en plus dense. Les autres navires du *Kriegsshoff gruppe Narvik* se sont peu à peu effacés, les côtes sont devenues invisibles, il est seul au milieu du silence, au plus profond du brouillard glacé qui ne sent pas encore le printemps. Les moteurs sont arrêtés depuis bien longtemps et même si la purée de poix absorbe tous les bruits, le commandant du *Wilhelm Heidcamp* n'a voulu prendre aucun risque. Il sait que des navires gardent les côtes, tout le long du fjord. Il ne sait pas combien exactement, ce sont de vieux rafiots, vestiges de l'ancienne flotte royale de Norvège, dépassés, démodés. Même si leur capitaine est aguerri, ils ne devraient pas faire le poids face à l'armada moderne, sortie des arsenaux juste avant la guerre, fleurons de la force de frappe maritime du Führer. BONTE a pourtant peur. La présence de son chef suprême à ses côtés le rend plus que nerveux, lui l'élu de la flotte, désigné pour mener les troupes en Norvège, y prendre pied, s'y implanter, l'asservir sous le joug pour enfin, enfin, libérer la route du fer vers l'Allemagne. Ce n'est pas la première fois qu'il a une telle mission à accomplir et c'est bien pour cela qu'il a été désigné pour mener l'assaut sur Narvik, mais il est pétrifié par la présence à ses côtés du commandant suprême.

Il jette un coup d'œil craintif à la silhouette toujours immobile à ses côtés. Le

visage est impassible, comme recouvert d'une seconde peau, tendue, lisse, blanche, miroir de la gangue qui étouffe le navire. Le corps du Führer se met à trembler, ses mâchoires se crispent, la moustache frissonne, sa longue mèche tombe devant son visage sans qu'il n'esquisse le mouvement réflexe qu'il a pour la remettre en place. Quelque chose est en train de se passer. Ses yeux s'étrécissent en deux minces fentes qui ne laissent sortir qu'un pinceau noir et lumineux. Hitler serre les poings dont les jointures blanchissent sous l'effort. Il est prêt à exploser de rage ou en lutte avec une force qui le dépasse. Il siffle soudain entre ses dents « BONTE, *cessez de m'espionner. Regardez plutôt autour de vous si aucun navire ne vient nous arraisonner.* » BONTE, piteux, s'exécute, frustré. Il sent pourtant à côté de lui, cette boule de nerfs, ce concentré d'énergie prêt à... il ne sait trop quoi. Ah, et après tout, puisque le Führer est là, il n'a qu'à exécuter ses ordres, il n'est plus responsable de l'avenir. Toute la tension accumulée, comme pompée d'Hitler, s'évacue en un long soupir, c'est fini, il n'a plus à s'en faire.

Un silence glacé règne sur la passerelle, tout est parfaitement immobile alentour. Hitler fait monter la tension en lui, encore, encore. Il y est presque, ses mains tremblent, ses pieds frémissent. Encore un peu, encore. Ses poings se détendent soudain, ses bras se lèvent, mains à plat, à la verticale. BONTE ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil discret à la silhouette en mouvement : on dirait qu'elle veut repousser le brouillard à la seule force humaine. Folie ! Espoir d'un homme fou, complètement fou ! Même si BONTE a une dévotion sans borne et un respect infini pour son chef suprême, il ressent douloureusement dans ses entrailles la révélation : son chef est fou. Il doit pourtant les mener à la victoire de la race supérieure sur toute l'Europe. Il le doit.

Hitler est toujours en lutte avec le brouillard qui s'épaissit. Son visage est maintenant crispé, plus sombre, peut-être rougeoie-t-il : impossible à voir dans la pénombre. Les mâchoires figées, les membres raides, Hitler ressemble à un de ces adeptes des arts martiaux qui font et refont sans cesse, sans se lasser, les mêmes mouvements face à un partenaire imaginé. Un vent froid parcourt la passerelle alors que toutes les issues sont closes. La brume se met à danser, des langues blanches viennent frapper les vitrages, des tourbillons et des tornades s'élèvent tout autour du navire, un grondement monte des cales alors même que les moteurs sont éteints, des grincements, presque des rires, résonnent bien que le navire soit à l'arrêt. BONTE croit voir dans la brume, derrière les vitres, les visages grimaçants de vouivres, de djinns, de sorcières même. La peur lui serre les tripes. Un coup d'œil vers le Führer achève de le terroriser : le visage de son chef n'est plus qu'un masque affreusement plissé, les yeux

exorbités, la bouche tordue, ouverte, prête à mordre.

Hitler se démène maintenant comme un boxeur sur son ring, lançant les poings de nouveau fermés en direction des formes qui agitent le brouillard. Elles semblent bien se déformer puis disparaître sous les coups, pour renaître quelques mètres à côté, plus grinçantes qu'avant, plus sombres, plus menaçantes. Il enchaîne les directs et les crochets, les esquives, les désaxages, au centre de la passerelle désertée par les quelques hommes d'équipage, rencognés dans les parties les plus obscures, ahuris de voir Hitler se démener comme un pantin. Un pantin ! Leur Führer n'est qu'un pantin. Les boules de brume, après s'être défilées, rendent maintenant coup pour coup, éclaboussant les vitrages de larges traînées blanchâtres, percutant mollement les montants, avec des coups sourds. La brume se condense en de gros paquets de plus en plus sombres : on pourrait croire qu'elle disparaît, que le ciel de fin de nuit est visible. De paquets, elle devient nuages ronds et durs qui courbent les verres vers l'intérieur de la passerelle, comprimant l'atmosphère, la refroidissant, la gelant. Tout redevient immobile, d'un silence profond. Hitler lui-même, grand corps dégingandé, halète en silence au milieu de l'arène. Il tremble de tous ses membres, il redresse la tête, lentement, ses yeux reflètent les voyants rouges et verts des consoles de commande, ses lèvres mi-ouvertes se plissent, s'écartent, sa bouche s'ouvre en grand. « Scheeeeeeeeeeeise !!! » hurle-t-il. Les vitres volent en éclats.

« Je n'y arrive pas, il est plus fort que moi. Je n'arrive pas à repousser ce putain de brouillard qui m'étouffe. C'est votre faute à tous, oui, vous, misérables vermisseaux. Vous ne méritez pas la place que je vous ai donnée. Vous êtes des incapables. Incapables de diriger le navire, incapables de me soutenir, vous êtes moins que rien. Même un juif a plus de valeur que vous. Vous êtes des ignares, des indigents. Je me suis fixé un objectif : contrôler la route du fer grâce à des combattants. Je vous ai choisis parce que je croyais que vous étiez des hommes prêts à vous battre pour la Patrie. Il ne faut pas croire, il faut savoir. Je sais maintenant que vous n'êtes que des pleutres, des lâches, des incapables, des incapables. » éructe-t-il.

BONTE devient plus blanc que le brouillard qui commence à envahir la passerelle. Il sait que le bruit le plus infime se transmet clairement tout autour du vaisseau, se répand dans le fjord, chambre d'écho parfaite. Il sait que les navires garde-côtes sont à l'affût du moindre indice qui signalerait leur position. Il sait qu'ils sont perdus, que le navire est perdu, que le Führer est perdu. Il se rapproche d'Hitler, tente de lui faire comprendre de parler moins fort. Mais qui est-il, lui, pour ainsi dire au Chef Suprême ce qu'il doit faire ? Le Führer le regarde sans le voir, de ses yeux plus brillants que

l'enfer et reprend en vociférant : « *Je le sens, il y a un traître à bord, un homme qui me déteste, un marin qui ne veut pas voir la victoire de notre Patrie. Il est là, quelque part, il se cache, mais moi, je le vois, hahaha. Je sais qu'il est là, qu'il commande au brouillard, qu'il vous abrutit, détruit votre volonté, vous rend couards, ignobles, méprisables. Il vous domine, mais ici, c'est à moi que vous devez obéir, vous entendez, à moi seul. Pas à ce sale traître, ce juif. Il a dû se faire passer pour l'un des nôtres alors qu'il est sûrement un de ces horribles bruns, du sud. Un de ces sales Français. Oui, c'est ça. C'est un Français, un exalté, qui pense que son pays est le plus grand de tous, qui n'a à l'esprit que la grandeur de la France. La France, ce pays qui a fait alliance avec les énergumènes, les nullités. Un sale juif français. Un ennemi de notre Patrie !* »

À peine s'arrête-t-il pour reprendre son souffle – « *Enfin !* » , se dit BONTE – que des bruits sourds résonnent le long de la coque du bâtiment. Des fusées traçantes traversent la passerelle, brisant au passage les quelques morceaux de vitres encore intacts. Des explosions illuminent le pont du navire. La brume a disparu, le ciel dévoile ses habits d'aurore. Les navires garde-côtes norvégiens sont bastingage à bastingage avec le *Wilhelm Heidcamp*.

Sitôt les premiers bruits entendus, BONTE se jette sur le Führer pour le plaquer à terre et le soustraire à la trajectoire des projectiles. Il se débat bien un peu, émet un borborygme d'indignation étonnée, et rapidement se tait, réalisant bien un peu tard qu'il est en grand danger, presque aux mains des ennemis. Autour d'eux, les quelques marins encore en bon état présents sur la passerelle tirent au jugé sur des ombres et des silhouettes qui se déplacent à toute vitesse. Par les vitres brisées, les spectres reviennent, égorgeant, étranglant, tuant proprement les soldats ayant tenté de se défendre. BONTE se redresse, sort son arme et tente de la diriger vers une de ces ombres mouvantes. Elles se déplacent sans cesse, trop rapidement pour lui laisser le temps de les cibler et leur tirer dessus. Il feint d'ignorer que même s'il les atteignait, les balles n'auraient aucun effet sur elles. Désespéré, il jette un regard au Führer, toujours étendu à terre, recroquevillé, semblant hors du lieu, hors du temps, indifférent à ce qu'il se passe autour de lui. Dans ses yeux mi-ouverts brille une lueur froide, toujours la même, celle qui l'anime depuis bien longtemps : « *Ils ne m'auront pas.* » semble-t-elle clamer.

Sur le pont de l'*Eidsvold*, Hitler, indifférent à son sort, est fermement encadré par des marins norvégiens de grand gabarit, huit en tout, il ne s'agit pas de le laisser s'échapper et de le perdre de vue. Ses vêtements sont en piteux état, tachés, peut-être par du sang, déchirés lorsqu'il s'est débattu, des imprécations obscènes aux lèvres,

alors que les assaillants norvégiens envahissaient la passerelle du *Wilhelm Heidcamp*. Il a bien essayé de tirer son arme, avec grande maladresse. Rapidement, il a déclaré forfait, à la vue des colosses le ceinturant, clé au bras en prime.

Il s'est alors recroquevillé, a baissé les yeux et s'est laissé emmener sans rien dire. Sous son crâne, la victoire est pourtant bien là, rayonnante, l'irradiant d'énergie pure. Il la connaît bien, elle est souvent venue le visiter, avant la guerre, en prison, et même encore avant. Il sait qu'il a plusieurs fois utilisé la puissance de son évocation pour déplacer des objets. Il a été le premier surpris par son pouvoir. C'était à Vienne, il peignait une des rues de la ville visible de la fenêtre, il avait besoin d'un pinceau qu'il ne retrouvait pas. Il l'a cherché du regard dans la misérable pièce qu'il occupait dans un foyer pour hommes. Dès que ses yeux se sont posés dessus, à peine s'est-il dirigé vers la table sur laquelle il était posé, que le pinceau a tremblé puis glissé vers lui. Interloqué, il s'est figé et le pinceau est tombé à terre. Il a recommencé l'expérience plusieurs fois, améliorant peu à peu sa capacité à déplacer de petits objets à sa guise. Un jour, il a même descendu une de ses toiles de son chevalet pour la faire se poser sur le plancher, appuyée contre le mur. Il se souvient encore de la puissance qu'il a ressentie en lui et du rire qu'elle a provoqué. Il s'est longtemps entraîné ensuite, en secret. L'objet le plus lourd qu'il n'ait jamais réussi à déplacer était une étagère débordant de livres, de quelques centimètres, mais quels centimètres ! Pendant la guerre, ses camarades disaient de lui qu'il n'était qu'un intellectuel préférant s'isoler pour lire ou réfléchir, quand il ne peignait pas. Il ne réfléchissait pas : il domptait son pouvoir ! Son pouvoir, qui l'a abandonné sur la passerelle du *Wilhelm Heidcamp*, il enrage encore. Ce n'était pourtant que de la brume, du tout léger, de l'aérien, sans commune mesure avec ce qu'il a déjà déplacé. Mais rien à faire, elle lui a résisté, comme n'importe quelle créature vivante. C'étaient les seules choses sur lesquelles il n'avait aucun pouvoir psychokinétique : les êtres vivants ! Il fallait les dompter par la parole, la persuasion, les invectives et les insultes, ils n'étaient capables que de comprendre ça, ces êtres stupides, alors que le pouvoir de l'esprit, quel pouvoir ! Celui qui s'y soumet devient plus grand, plus fort, irrigué par la puissance qui le domine. Rhaaa, le brouillard, pourtant chose morte, n'a pas cédé, comme habité par un esprit supérieur au sien. Alors que la rage tente de le reprendre, son visage reste impassible, la vengeance est un plat qui se déguste glacé.

L'*Eidsvold* malgré son âge, rallie à toute vitesse le port de Narvik, au fond de l'Ofofjord, où doivent l'attendre les autorités militaires, prévenues par radio par le capitaine du vaisseau. Bien sûr, au début, elles n'ont voulu croire pareille nouvelle. Elles ont demandé des vérifications, des preuves, des certitudes. Puis elles ont bien été

obligées de crier victoire : Adolf Hitler est prisonnier des forces norvégiennes, des Alliés. La guerre est finie ! Enfin, pas si vite. L'armée du 3^e Reich est déployée un peu partout en Europe ; le temps que la nouvelle s'y répande, quelques mois passeront. Tout d'abord, le Roi de Norvège en prend connaissance. Conseillé par son chef des armées, il transmet la nouvelle, par des canaux depuis longtemps éventrés par l'armée allemande, à ses voisins danois tout juste envahis par la *Wehrmacht*. La nouvelle fait rire puis hurler de désespoir les équipages des six groupes d'attaque que l'Allemagne a déployés face aux côtes norvégiennes. Sur les navires alliés, l'incrédulité règne au début pour rapidement se transformer en cris de joie : cette guerre va finir bien plus rapidement que la précédente. Comme gonflés d'une énergie nouvelle, les bâtiments des alliés et leur support aérien annihilent toute forme de combat de la part des bateaux allemands. Quelques soldats meurent, la plupart bêtement, en tentant d'attaquer avec une simple arme de poing les sous-marins qui croisent entre leurs lignes. Aucune perte de vaisseau n'est à déplorer, près de 80 000 soldats allemands sont faits prisonniers et se déversent dans les ports de Norvège. L'Europe commence à se libérer par la force d'un pays qui voulait rester neutre.

Pendant ce temps, à Narvik, Hitler est débarqué et enfermé dans une des forteresses creusées au pied des montagnes qui se jettent dans la mer. Avant la fin de la journée, toutes les capitales européennes déjà engagées dans la guerre seront informées de la probable prochaine reddition de l'Allemagne et des Forces de l'Axe. Les estafettes courent en tous sens, les ministres, chefs d'armée et de gouvernement discutent, se disputent, se concertent : qu'allait-on faire de ce fou ?

Le fou en question est à présent allongé sur la planche qui sert de lit dans la cellule où il a été enfermé. Il sait que devant la porte se tiennent deux des marins qui ne le quittent pas depuis son arrestation. C'est probablement un grand honneur pour eux de garder le Führer. En prison ! Il est encore en prison, comme au début des années 20, alors qu'il a échoué à prendre le pouvoir par la force. Il se souvient de ce moment-là comme d'une autre naissance, le début d'une nouvelle vie pendant lequel il a entraîné et entraîné encore son pouvoir psychique, tout en se nourrissant des écrits qui ont fait de lui le gagnant incontesté des élections de mars 1933. Ces pensées le réchauffent au fond de la lugubre montagne norvégienne. Il se redresse, s'assied sur sa planche, cherchant du regard quelque objet à déplacer. Rien. Rien que de la pierre gris foncé, sèche, où le moindre filet d'eau pourrait servir de terrain de jeu à son pouvoir en ébullition. Rien sur le sol, juste un trou où faire ses besoins. Pas de fenêtre, pas de vitre à briser, de barreaux à tordre, rien. Il est seul, un noir désespoir l'envahit. Les yeux fermés, il pense à cette brume, dans le fjord, énorme paquet de

coton dense posé sur la mer. Il y revoit les formes qui y ont dansé, les boules qui y ont roulé ; les ombres agitées, les cordes tordues, les masques hideux, les yeux qui le regardaient. Il voit le visage de celui qui l'a battu : un gamin ! Il a été vaincu par un gamin, cheveux noirs, yeux de serpent, sourire du diable. Un gamin qui commande à la brume ?

DEUX – Michel

À peine Michel tend-il la main vers la poignée dorée de la porte de l'appartement que celle-ci s'ouvre doucement et dévoile le visage souriant de sa mère. Tous les soirs, le rituel se répète. Lorsqu'il rentre du lycée, il demande le cordon au gardien de l'immeuble, puis franchit le sas délimité par de grandes portes vitrées au chambranle de bois précieux, gravit les marches en pierre de Cassis, aux reflets de sable, incrustées de trilobites ou d'ammonites, pose un pied sur le parquet luisant, fleurant bon la cire d'abeille, l'autre sur le paillason, sa main s'avance... et la porte s'ouvre. Il a plusieurs fois tenté de déjouer le phénomène : il est rentré, collé à la façade tel un mandrin, peut-être le guette-t-elle par une fenêtre donnant sur l'avenue, dissimulée derrière l'une des tentures en bouti ; il a enlevé ses chaussures dès la porte en fer forgée de l'immeuble franchie, peut-être a-t-elle une ouïe plus fine qu'elle ne veut le dire ; rien à faire, elle est toujours là, avenante, le sourire grand ouvert pour son gari qui rentre. Bien sûr, elle ne l'appellera jamais « *Mon gari !* » surtout devant le père du gamin, c'est bien trop populaire, c'est un terme que l'on entend au marché, sur les quais de la gare marchande, où arrivent les barriques d'huile d'olive, d'où partent les caisses de savons, estampillées de toutes les savonneries de la région, de la plus humble à la plus prestigieuse ; un terme qui résonne joyeusement, les soirs d'été, dans le quartier de la Crau, quand les mères courent leurs gari pour les obliger à venir dormir alors que les cigales sont depuis bien longtemps endormies sur les troncs des platanes. Mais jamais au grand jamais un tel mot ne doit être prononcé dans la maison *Rampal*, tout à côté du Château de l'Emperi, à portée de vue de la gare. C'est que Charles RAMPAL, le maître des lieux, a un rang à tenir, celui d'une des plus grosses fortunes de la ville, celui d'une des plus anciennes familles de savonniers encore en activité. Après la guerre précédente qui a été fatale à de nombreux confrères, Charles a passé des nuits entières à côté des chaudrons ; il a goûté le savon, l'a lavé, coulé, découpé et estampillé. Grâce à sa force de travail, aidé des vieux de la savonnerie, des garçons trop jeunes pour avoir été mobilisés, des filles, quel que soit leur âge, il a remis sur pied la savonnerie. Il a pu ainsi offrir à sa femme et son jeune fils l'espoir d'un avenir confortable.

C'est ainsi que Michel vit dans un immeuble cossu, un hôtel presque particulier – le régisseur de la savonnerie, maître-savonnier en chef, résidant au rez-de-chaussée – à la façade dorée par la pierre de Rognes, qui s'étire sur près de vingt-cinq mètres le long du boulevard, cachant à la vue des passants le large parc arboré qui s'étend à

l'arrière du bâtiment. De sa chambre, au premier étage, Michel contemple, suivant les saisons, les forsythias couleur de citron, les lilas blancs et pourpres, et les rosiers de sa mère. Ah, les rosiers de sa douce mère... De la rose pompon aux rosiers grimpant en arches au-dessus des allées, du blanc nacré au rouge sombre, du léger parfum à la fragrance entêtante, de fin avril à début novembre, les rosiers de sa mère font un tapis moelleux aux rêves de Michel. Pour l'instant, il rêve de percer le secret de la porte, le sortilège que sa mère emploie, tous les soirs lorsqu'il rentre du lycée, pour ouvrir l'huis alors qu'il va le faire. Ça le turlupine de plus en plus, peut-être est-ce l'âge, celui de la mure adolescence, celui où sa conscience s'aiguise au contact des aspérités de la vie, celui où il perçoit les nuances de son environnement, la rudesse des relations humaines, l'obscurité des comportements de ses semblables. Et pour l'instant, son esprit est fixé sur celui de sa mère. Seul et unique enfant d'une épouse de grand bourgeois, il a bénéficié de la présence constante de sa génitrice. Libérée des tâches domestiques par une armada de bonnes et gouvernantes, elle n'a eu de cesse de se rendre indispensable à sa progéniture, comblant ainsi le vide de sa condition d'épouse. Oh bien sûr, elle est censée diriger la domesticité, mais elle sait bien qu'elle ne fait que transmettre les ordres que Charles lui souffle sous forme de suggestions : il prend souvent exemple sur ses activités de savonnier pour faire comprendre à sa femme comment l'on doit tenir et diriger une maison. Oh bien sûr, elle ne dit rien, acquiesce en silence, se permettant à peine quelques retouches ici ou là, laissant des traces légères et discrètes de sa personnalité, éparpillées dans la maison. Seule la roseraie est son domaine : Charles a offert à son épouse un jardinier rosieriste, croyant ainsi la tenir toujours sous sa coupe. Mal lui en a pris : Suzanne, son épouse, et Joseph, son jardinier, mènent front commun dès que Charles ose émettre une modeste suggestion à propos de la roseraie. Leur réponse est invariablement : « *On va y réfléchir.* » Parfois, le maître de maison a l'impression d'être écouté, puis en y regardant de plus près, il se résout à constater que son idée initiale a été complètement transformée par les deux amoureux des roses. Alors il abandonne l'idée même d'émettre un avis. Jusqu'à la fois prochaine. Il ne peut s'empêcher de diriger, commander : c'est sa nature profonde. Peut-être est-ce ainsi qu'il a séduit Suzanne. fille d'un père autoritaire, elle aura voulu retrouver dans le mariage le cocon rassurant du despotisme.

Michel retrouve dans les yeux de sa mère, le regard de son grand-père, acéré et doux à la fois, brillant et voilé en même temps. Il sent qu'entre ces deux-là, il y avait plus qu'un lien filial. Peut-être parce que le père de Suzanne est devenu veuf très tôt et qu'il a élevé sa fille alors âgée de six ans pratiquement seul. Michel a l'intuition qu'il s'agit d'autre chose : il y a un lien très spécial qui les unit, très souple mais irréfragable,

très lâche mais très dense. Il lui semble qu'il retrouve dans l'affection qu'il voue à sa mère un attachement de la même nature : elle ne serait pas de sa famille, il en serait profondément amoureux, d'un amour plus que particulier, qui recherche le complémentaire dans l'identique, la fusion de deux similaires pour donner naissance à une nouvelle espèce. Bien sûr, de ses deux parents, elle a toujours été la plus proche de lui, s'est dévouée corps et âme à son bien-être, à son éducation, aidée de temps en temps par la domesticité. Mais ce n'est pas la seule raison qui le rend si proche, si semblable à sa génitrice : il a la sensation qu'il y a là quelque chose qui le dépasse. Et il a peut-être atteint l'âge d'en discuter avec elle.

Pour l'instant, il n'a qu'une envie, celle de se blottir dans les bras doux et moelleux de Suzanne, d'y déverser sa fatigue après une longue journée de lycée où il n'a eu de cesse de juguler la migraine qui se tapit à l'arrière de son crâne. Il s'effondre dans les bras de sa mère, cale sa tête au creux de son cou, soupire douloureusement. Il sent sa mère trembler, comme à chaque fois qu'il est faible, apeuré, désespéré. Ce qu'il est à cet instant. Il sent la caresse de sa main sur sa chevelure, entend un murmure au creux de son oreille : même s'il n'en comprend pas les paroles, la musique maternelle l'apaise. Il relève la tête, regarde les yeux verts de sa mère. Il ne le sait pas, mais il est blanc, blanc comme les sommets des Alpilles. Sa mère le regarde, horrifiée :

– Michel, qu'as-tu ? Tu es si pâle, mon fils !

– Je suis fatigué, maman, je suis las. La journée a été intense, les profs sont énervés, nous sommes énervés. Cette guerre, peut-être. Ou ce maudit Mistral qui souffle depuis bientôt une semaine. Maman, j'ai froid aux os, au cœur, à l'âme. Maman...

La voix brisée de Michel s'éteint dans un sanglot, des larmes silencieuses cascades sur ses joues.

– Pleure mon fils, pleure. Comme la pluie qui lave l'air, laisse tes larmes emmener tes tourments, ne les retiens pas. Laisse partir ta peine dans l'air, laisse le Mistral la porter loin au-dessus de la mer où elle se mêlera au sel acide qui l'anéantira.

Entre ses larmes, Michel sourit enfin : sa mère a un don, c'est certain, un don certain pour poser une touche de poésie consolatrice à chaque fois qu'il en a besoin. Il sourit maintenant largement :

– Merci maman. Eh, maman, tu sais quoi ?

- Non (avec un tout aussi large sourire).
- Tu es belle, maman, et je t'aime.

Cela fait déjà plusieurs mois qu'elle ne peut plus le baiser sur le front, même dressée sur la pointe des pieds, alors elle lui effleure la joue d'une lèvre hésitante :

- Va te reposer dans ta chambre, je t'appellerai lorsque le souper sera prêt à être servi.

Michel se dirige vers l'arrière du bâtiment, en direction de sa chambre qui en occupe l'angle qui fait face à l'ouest. Il n'est pas mécontent d'occuper la meilleure pièce de la maison. Le coin ouest casse les dents du Mistral qui n'a plus comme échappatoire que de se couler en catimini, affaibli, le long des façades. Au nord, c'est la plus belle lumière qu'il puisse espérer pour l'éclairer, les jours limpides d'hiver alors qu'il croque les arbres dénudés du jardin exposant leur intimité pour son plus grand plaisir, qu'il calligraphie les rimes qu'en secret il compose, ou qu'il rêve tout simplement. Du sud, lui vient la tiédeur des premiers jours printaniers, des derniers jours d'été indien. Quand le cagnard tape trop fort, il ferme les persiennes du midi au soir et savoure égoïstement la pénombre qui cache ses rêves.

Il jette son cartable dans un coin de la pièce, ferme la porte d'un coup de pied distrait et s'affale sur son grand lit bateau. La migraine revient à l'assaut, maintenant qu'il a baissé la garde, qu'il se sait en sécurité en sa demeure, non loin du giron maternel. La douleur pulse, entre ses tempes, derrière ses yeux, dans ses oreilles. Son occiput le brûle, il gémit, enserme son crâne entre ses grandes mains crispées, se replie en position fœtale. Son souffle est court, ses narines se dilatent, cherchant désespérément l'oxygène qui lui manque. Il geint. Il sombre dans le précipice de la souffrance.

Il baigne dans une lumière glauque et glacée. Au loin, quelques sommets enneigés, bien plus hauts que lui, le narguent de leur blancheur sombre. Le silence règne, à peine troublé par quelques clapotis, par la mer qui claque les rochers. Il la devine à l'odeur : à ses pieds s'étend un interminable tapis blanc, épais, une couche de brouillard dense flottant au-dessus de l'eau. Ça et là, des antennes, dirait-on, percent la couche brumeuse. Il croit distinguer parfois un ronronnement, à un autre moment des coups brefs et sourds. Il dirige son regard vers la voûte luminescente au-dessus de sa tête : les étoiles y sont pâles, malgré la Lune absente. Des hurlements rauques, des éructations vociférantes troublent la tranquillité des lieux. Cette voix, ce débit, ce phrasé, il les reconnaît. Hitler ! Michel est au milieu de nulle part il ne sait où et il

entend Hitler hurler. Il croit devenir fou, peut-être son père a-t-il allumé le poste de TSF qui retransmet une harangue nazie. Une partie de lui doit être restée dans sa chambre, recroquevillée sur son lit, l'autre baguenaude au-delà du cercle arctique : les deux en lui se mêlent, fusionnent et se déchirent, hurlent, s'empoignent, se taillent, se broient, explosent d'une lumière aveuglante. Michel sombre dans l'inconscience.

– Michel ? Michel ?

– Maman ?

– Michel, mon chéri, ça va ?

– Mmhh, non, pas vraiment, maman. Je n'ai plus mal à la tête, c'est vrai, mais je me sens... moulu, comme si j'avais fait le tour de la Crau en courant.

Suzanne sourit.

– Tu as surtout dormi presque deux heures. Ça ne te ressemble pas. Fatigué d'avoir trop dormi, peut-être ?

Michel sourit à son tour. Sa mère donne toujours une explication, toujours imagine une bonne raison à son comportement : elle lui trouve au moins une excuse même si elle ne se gêne pas pour lui faire des reproches lorsqu'il les mérite.

– On mange bientôt, maman ?

– Bon, finalement, tu vas bien, n'est-ce pas ?

En riant, ils se dirigent bras dessus bras dessous vers la salle à manger où les attend une table parfaitement dressée. Charles tient à ce que le repas du soir soit pris en famille. Et habillé. Michel jette un bref coup d'œil à son reflet dans le miroir du hall : il rajuste sa cravate, lisse sa chemise, tend les pans de sa veste, passe une main dans ses cheveux déjà trop longs. Il sait que son père n'apprécie pas qu'il soit en cheveux, comme une fille des ruelles sombres. Il ne cédera pas, dut-il se fâcher avec son géniteur. Il veut bien faire des concessions pour ses vêtements – dont il s'empresse de déranger le bel ordonnancement dès qu'il est hors de vue de la maison sur le chemin du lycée – ses lectures officielles, ses camarades respectables – tout n'étant qu'apparence pour tromper la vigilance du maître de maison et endormir sa méfiance – mais sur la longueur de sa chevelure, il ne cédera pas. Tout juste accepte-t-il de la faire se tenir tranquille à l'aide d'un peu de gomina. Il se trouve finalement assez présentable pour passer dans la salle à manger.

– Bonsoir, mon fils, l'accueille Charles tout en le lorgnant de la tête aux pieds. Bien, nous pouvons passer à table, marquant ainsi non pas son assentiment quant à son allure mais du moins une absence de gros reproches.

En bout de table, Charles s'assied ; à sa gauche, c'est le tour de Michel ; enfin, à sa droite, celui de Suzanne. Il règne dans ce cérémonial immuable, une atmosphère de mépris et de condescendance à l'égard de sa mère que Michel ne supporte pas. Suzanne frémit chaque soir, craignant que son fils, exaspéré, n'exprime tout son ressentiment envers l'attitude de son père. Mais ce soir, encore, il ne dira rien. L'épisode migraineux, la sieste pleine de cauchemars qui l'a suivi, ont épuisé son énergie : il n'en a plus pour se battre contre les idées rétrogrades de son père et son attitude d'un autre temps. Ce soir, comme de très nombreux soirs précédents, il écouterait les questions que son père lui posera à propos de sa journée, lui répondra avec une économie de mot et l'écouterait pérorer, encore et encore.

– Michel, est-ce qu'en cours d'histoire, on vous apprend quel rôle a joué le grand Hitler dans le redressement de l'Allemagne ?

Ça commence fort, se dit Michel.

– Non. Nous en sommes à 1917, aux événements qui se sont déroulés dans ce qu'était la Russie de Nicolas II.

– Ah, le coupe son père. Les rouges, ces suppôts de Satan, ces fils du Diable et de la Géhenne ! C'est à cause de cette révolution que le peuple allemand a dû subir l'inflation monstrueuse qui a anéanti les économies de plusieurs millions de gens. Tout a été manigancé, provoqué et et et... engagé par ces fripouilles. Le bolchevisme est un enfant illégitime du christianisme, une invention du Juif revanchard qui ne tolère pas que l'un des siens sauve l'humanité toute entière et pas seulement le peuple élu. Le bolchevisme pratique le mensonge quand il prétend apporter la liberté aux hommes, alors qu'en réalité il ne veut faire d'eux que des esclaves. Le rôle du plus fort est de dominer, non point de se fondre avec le plus faible, en sacrifiant ainsi sa propre grandeur. Le peuple n'a pas à être asservi, il est serf par essence. Il compose la nation, il la sert. Il ne doit pas la diriger. La démocratie est une idée obscène née dans la tête de penseurs grecs qui n'étaient que des pédérastes. Voilà où ça mène ! La seule cause qui vaille la peine de mourir pour elle est celle qui se joue entre les races. Et parmi les plus dangereuses, celle à éradiquer en premier lieu, c'est celle des Juifs. Leur premier crime est d'être à l'origine du christianisme, cette religion de la soumission à

un Dieu imaginaire. Seul le plus qu'humain peut être le dominateur, pas Dieu. C'est le christianisme qui a causé la perte de Rome. Ce ne sont ni les Germains ni les Huns. Le christianisme est une bienveillance de pacotille envers son semblable. Mais les hommes ne sont pas égaux ! La race supérieure que nous formons, nous les travailleurs, les propriétaires, les commerçants, les bourgeois, doit être purifiée de la lie de l'humanité, des filles de joie, des ivrognes, des malandrins, des fainéants. Tout ce peuple qui se roule dans la fange, tente d'échapper au travail, à l'effort. Croit-il qu'il suffit de tendre les mains vers le ciel pour que tout lui soit donné ? Il vit dans des bouges, aux remugles pervertis. Impossible à éduquer, nous devons l'éliminer.

Michel et Suzanne sont interloqués par une telle diatribe. Certes Charles n'a jamais caché ses préférences pour l'ordre, la hiérarchie, il en a même fait un de ses principaux traits de séduction, a mis ses capacités au service de sa savonnerie. Mais c'est bien la première fois qu'ils l'entendent ainsi éructer sa haine des Juifs, du christianisme, du peuple. Quel événement a bien pu pousser Charles à se révéler ainsi ?

— Michel, tu en discuteras en cours d'histoire et de philosophie, avec tes camarades, avec tes professeurs. Michel, il faut que tu les convainques que nous sommes les meilleurs, oui, les meilleurs, les plus qu'humains.

— Oui, papa. J'ai des leçons à repasser, excuse-moi, je vais dans ma chambre.

Hébété de fatigue, Michel titube vers sa chambre, encore sous le coup du discours asséné par son père avant même que le repas ne commence. L'appétit coupé, il a fui, abandonnant lâchement sa mère. Il sait bien qu'elle aura l'attitude parfaite, ne disant rien, semblant écouter, en réalité réfugiée dans un monde dont même lui, Michel, n'a jamais osé lui demander la teneur. Sa mère est une formidable femme, dévouée, bien sûr. Peut-être tire-t-elle sa force de son dévouement. Il n'en est pas si certain. Il l'a bien vue, quelques rares fois, alors qu'ils étaient seuls tous les deux, loin des yeux et des rituels de la maisonnée, marquée par des signes d'irritation, d'épuisement, d'envie de s'enfuir loin de cette famille qui semble l'étouffer. À chaque fois, elle l'a regardé, intensément, puisant sa force dans la contemplation de son fils. Elle s'en sortira, toujours. Ce soir, elle sera la confidente qu'elle se doit d'être. Michel se promet d'évoquer avec elle, plus tard, lorsque l'ouragan se sera éloigné, les événements de cette soirée bizarre.

Allongé sur son lit, bien à plat dos, les chevilles croisées, les poignets réunis sous sa

tête, dans cette attitude qu'il a découverte comme étant celle des hommes distingués, il contemple le plafond de sa chambre. Espère-t-il trouver la raison du déraillement de son père ? Il ne peut s'empêcher de penser à l'accident qu'a eu, il y a quelques mois, avant l'entrée en gare de Salon, un train chargé de barriques d'huiles d'orient. Un convoi trop lourd, sur une voie affaiblie par les récentes inondations venues de Camargue, un rail qui s'affaisse, un wagon qui déraile et c'est tout le charroi qui se couche et glisse sur le ballast, emporté par son trop lourd affrètement. Charles a-t-il été destinataire d'une nouvelle trop lourde à supporter pour son âme de dictateur ? Michel tient peut-être là une piste, une énigme qui titille son esprit friand de mystères à mettre à jour.

Pour le moment, il sent la migraine revenir battre à ses tempes, marée montante brisant ses lames contre son crâne. Il s'épuise à la juguler, c'est elle qui le terrasse. Comme un bébé, il fond en larmes qu'il voudrait consolatrices et qui ne sont qu'éreintantes. Il sombre au fond du sommeil. Et se retrouve aussitôt plongé au sein du même paysage entrevu quelques heures plus tôt. Cette fois-ci, il prend le temps d'observer les alentours. Une mer de brume épaisse s'étend sous ses pieds alors qu'il se sait flotter dans les airs, tour de garde céleste. Il distingue à main droite de hautes montagnes enneigées, aux sommets déchirés, des îles sorties du brouillard. Il sent encore l'odeur forte, froide, piquante et reconnaissable entre toutes de la mer, comme si le manteau de coton se faisait véhicule de son parfum. Il scrute maintenant la surface blanche, sous ses pieds. Même si la lumière venue du ciel est encore très faible, il distingue dans le tissu brumeux une zone plus sombre, vaguement allongée, d'où surgissent des mâts fins et gris, parfois supportant des paraboles ou des antennes. Il en est sûr : un navire est là, immobilisé dans le brouillard, quelque part au nord du cercle arctique.

Il se risque à perdre un peu d'altitude, glissant le long d'un léger courant d'air froid qui descend vers la brume. Son regard s'aiguise, il commence à percevoir plus précisément la silhouette du bâtiment. C'est un vaisseau de guerre, ses canons, sur le pont, sont là pour le confirmer. Aucun bruit typique de ce genre de bateau : les moteurs sont à l'arrêt, aucun marin ne fait de ronde sur le pont. Bizarre. Même les loupiotes des bords sont éteintes. Étrange. Michel descend plus près de la coque et distingue plus nettement les détails du vaisseau. La passerelle est dans le noir mais il y perçoit une forme lumineuse, une fontaine d'énergie sculptée, un corps humain, debout, qui semble le tenir à distance. Faisant fi d'une telle résistance dérisoire, Michel se pose d'un orteil sur une poutrelle, devant la passerelle et de là, observe un pantin qui s'agite un peu, tel un judoka à l'échauffement. La brume semble vouloir

repousser Michel qui la renvoie vers les vitres de la passerelle. Le spectre lumineux la lui renvoie. Ah, tu veux jouer, djinn fantôme ? Et bien, jouons maintenant ! Alors, Michel, avec de grands mouvements de bras, suspendu devant la passerelle, tel un peintre divin, croque et dessine tourbillons et tornades, êtres fantasques des forêts magiques et des étangs glauques. Et l'autre tente de les effacer, et lui les fait renaître, ici, là, plus loin, ailleurs. Tout autour de la passerelle, le peuple magique danse le sabbat. La lumière boxe maintenant les formes éphémères, les heurte, les bouscule. Michel en ressent les coups légèrement douloureux. Il commence à en avoir assez de jouer avec ce pantin ridicule. Il forme de grosses boules de brume qu'il lance de tout son esprit exaspéré vers les vitrages qui se courbent, plient et rompent enfin. Michel alors perçoit un hurlement de dépit suivi d'une bordée d'imprécations méprisantes. Le Führer ! C'est la voix du Führer. Son rêve éveillé de la fin de la journée s'éclaire enfin. Michel se calme, sourit tel un serpent, et d'un grand souffle soutenu envoie le brouillard vers les hautes couches de l'atmosphère. D'autres navires sont prêts à l'abordage : la suite de l'histoire ne le regarde plus.

Gagnant son boudoir après le repas passé à écouter Charles pérorer, Suzanne se glisse vers la porte de la chambre de son fils. Et comme tous les soirs depuis la naissance de son rejeton, elle marque une pause. Cela fait quelques années qu'elle n'y rentre plus pour remonter les couvertures, le border, éteindre la lampe de chevet dont il a eu longtemps besoin pour s'endormir, l'écouter respirer, le savoir en vie. Elle colle simplement son oreille au panneau de bois pour écouter. Et ce soir, elle l'entend geindre, haleter, soupirer, glousser enfin. Elle esquisse un sourire égrillard : depuis quelques mois, ces rumeurs du corps témoignent de la maturité de son fils. Pour l'heure, il ne semble pas être question de ça, elle s'inquiète. Le plus délicatement possible, elle tourne la poignée de porcelaine ronde, libère le penne, entrebâille lentement le vantail : Michel est allongé à plat dos, sur la courteloque en bouti. Il semble dormir. À pas mesurés, elle entre dans la chambre et s'approche du lit. Le front de son fils luit faiblement à la clarté lointaine des appliques du couloir. Elle y pose l'index qui ripe : son fils est en sueur ! Elle approche le bout de son doigt de ses narines, inspire légèrement l'odeur qui s'en échappe. Elle la reconnaît, elle la connaît bien. Elle a régné dans la maison familiale tout le temps qu'elle y a vécu, elle a baigné son enfance. Des larmes lui montent aux yeux, des larmes d'émotion pure, sans tristesse, juste les entrailles qui remuent, qui laissent échapper l'écume de la nostalgie. Elle sourit : Michel est un grand sorcier, digne héritier de son propre père.

Cela fait plusieurs années que sa sensibilité aiguisée a décelé chez son fils les pouvoirs présents dans la famille depuis des temps immémoriaux. Elle l'a encouragé à

lui raconter ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, ce qu'il ressentait, et lui, tout gamin, lui racontait les histoires fantastiques qu'il croyait inventer rien que pour elle. Elle sourit tendrement au visage reposé de sa progéniture. Des récits de ces aventures, elle a couvert des pages et des pages de cahiers, de l'écriture parfaitement lisible de toutes les femmes de sa génération. Elle n'en a jamais parlé à Charles : il les aurait chassés, ou pire. Michel a toujours trouvé normal qu'il invente tant et tant d'aventures, dans plein de pays qu'il disait lui être inconnus. Lorsqu'il est entré au lycée, Suzanne a craint qu'il ne comprenne brusquement qu'il n'inventait pas grand chose. Un soir, alors que Charles était parti au loin négocier des achats de bois et d'huile, Michel, revenant du lycée, lui a paru perturbé, le front plissé, le sourire absent, les yeux froids, les lèvres pincées. Lui lançant un coup d'œil interrogateur, elle a préparé leur goûter, l'a servi dans la véranda, a laissé à son fils le temps de se remettre. Il ne restait plus que quelques miettes de fougasse et un fond de chocolat chaud, lorsqu'il a commencé à lui parler :

— Maman, tu te souviens que je t'ai raconté, il y a quelques années, l'histoire de cet aviateur qui transportait du courrier au-dessus de l'Amérique et qui a été obligé de se poser en haut des montagnes, dans la neige ? Tu te souviens que je t'ai parlé de ses camarades, partis à sa recherche sans succès ? Tu te souviens qu'il a réapparu plusieurs jours après dans un petit village, plus bas dans les montagnes ? Tu te souviens que mes lèvres ont prononcé sans que je puisse les en empêcher : « *Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait.* » ? Maman, je n'ai rien inventé, rien.

Et il a fondu en larmes. Suzanne a pris son petit bonhomme éploré dans ses bras, elle l'a bercé longtemps. Quand les larmes se sont arrêtées, il lui a murmuré : « *Maman, qu'est-ce qu'il m'arrive ?* »

Alors Suzanne a raconté l'histoire de cette famille, venue du plus loin de l'Europe centrale, ayant survécu à nombre de pogroms et d'holocaustes. Comme un vase sacré, bien plus ancien que le Graal, elle a été le réceptacle et le véhicule de traits conservés au plus profond de l'âme de ses membres. Leur apparence n'a guère évolué au cours des millénaires, tout juste s'est-elle adaptée au climat des différentes régions qu'elle a traversées. Mais les masques humains ont toujours la même apparence : chevelure raide et légère, noire comme le jais, yeux verts, pommettes légèrement saillantes, lèvres fines et claires. Le teint est plutôt pâle, même si des peaux mates sont parfois apparues dans les contrées fortement ensoleillées. Silhouette fine, presque sèche, musculeuse et élancée, membres assortis, mains longues. Dans tous les villages, les bourgs ou les quartiers dans lesquels la famille faisait halte pour quelques décennies

ou quelques siècles, elle était reconnue et respectée tout autant que crainte. L'exogamie n'était pas facile à maintenir, alors qu'elle était bien sûr indispensable à la survie de la lignée : que se serait-il donc passé dans le monde si elle était devenue dégénérée ? L'apparence caractéristique était sa plus parfaite couverture : si vous voulez dissimuler un secret, mettez-vous en avant, jamais personne ne pensera que vous avez quelque chose à cacher. C'est ainsi que femmes et hommes élus parmi les leurs ont toujours occupé les places les plus en vue dans les communautés dont ils avaient décidé de faire partie. Ce n'était pas forcément celles de notables ou de chefs, mais toujours les plus indispensables. Les gens alentour venaient les voir car c'était les meilleurs artisans, les meilleurs guérisseurs, les plus fiables conseillers. Ils furent très souvent surnommés « *Les Sages* ». Des voisins, des concurrents les jalouèrent fortement, bien entendu : comme ne pas envier le détenteur d'un pouvoir qui le fait aduler alors que vous êtes invisible, malgré toutes vos qualités ? Ce genre de désagrément s'était souvent réglé par la discussion, l'explication, et quelques amitiés solides en étaient même nées. C'étaient seulement lorsqu'il étaient entre eux que « *Les Sages* » pouvaient baisser leur garde, se débarrasser de la pression exercée par la crainte d'être découverts, être eux, tout simplement. Alors ils se racontaient les aventures qu'ils avaient vécues, les esprits supérieurs qu'ils avaient rencontrés, ils bâtaient des plans pour que le monde soit meilleur, un tout petit peu.

Michel était un des derniers descendants français. La diaspora sophique s'étant répandue dans toute l'Europe, il avait des cousins en Espagne et en Italie, en Allemagne et en Norvège. Il rêvait de les rencontrer : « *Ce n'est pas encore le moment,* » lui avait signifié sa mère. « *Avant cela, nous devons combattre la bête immonde, la réduire à quia, l'empêcher de détruire la moitié de l'humanité.* »

Michel se souvient de cet épisode alors qu'il ouvre les yeux et voit le tendre visage de sa mère penchée vers lui.

– Maman ?

– Oui, mon chéri ?

– Maman, ça va ? Que fais-tu là ?

– Oui, ça va.

– Papa ne t'as pas... ?

– Non, tout va bien. Tu vois, j'ai survécu au repas et à son interminable discours incohérent. Je t'ai entendu geindre en allant me coucher, alors je suis venu te voir.

– Comme quand j'étais petit ?

– (elle rit) Oui, comme quand tu étais petit.

– Maman, tu veux que je te raconte ?

Et il lui narre par le menu sa bataille contre Hitler.

– Dis, tu crois que j'ai réussi ? Tu crois que je suis digne d'être appelé parmi « *Les Sages* » ?

– Nous le saurons bientôt, mon chéri. Dors, maintenant. Je sais que tu es épuisé, je sais ce que tu ressens. Tu veux une tisane de ma spécialité ?

– Non, maman, merci. Je sens déjà Morphée me prendre par la main et m'emporter dans sa grotte secrète où le noir profond apaise et protège des cauchemars et des mauvais sommeils. Bonne nuit maman, à demain.

– Bonne nuit mon chéri, dors bien, à demain...

Michel entre dans le salon où le petit-déjeuner est servi. Son père, assis au haut-bout de la table est blême, ses mains tremblantes agitent le journal qu'elles tiennent. Michel s'approche sans que son père ne tourne son regard vers lui. Arrivé à son côté, il lit, étalé sur cinq colonnes à la une : Adolf Hitler est prisonnier. La guerre est finie !

TROIS – Agnès

– Agnès, sers-moi un autre blanc ! Et vite ! L'Eugène doit m'attendre depuis un bail. Le pôvre.

La piquette jaune glougloute bientôt sous le nez d'Étienne, qui la siffle d'un trait et conclut par un « *Aïe, voilà qui va me tenir éveillé jusqu'à minuit ! Adias !* »

Agnès pense que le dernier petit blanc aura bien du mal à tenir en éveil l'Étienne qui titube déjà en sortant de l'épicerie-café. C'est l'heure creuse au magasin général. Dans les champs, les Maussanais profitent de l'allongement des jours pour s'activer dans les oliveraies ou les champs avant que les pluies de printemps ne transforment l'argile en gadoue lourde et collant aux bottes. Agnès imagine les nuées de sécateurs s'abattant sur les rameaux d'olivier. Les plus beaux, sur les arbres les plus vieux, ont été marqués par les anciens et déjà délicatement séparés des branches mères pour la bénédiction de Pâques. Que la célébration lui semble loin... Pourtant, elle ne s'est déroulée que quelques jours auparavant, sous un ciel maussade, dans un air aigre et piquant. La fête avait l'air triste des rencontres imposées. Agnès soupire. Quel sale temps, la guerre. Certes, elle est loin, là-haut, dans le nord, dans l'est. Mais les journaux qui parviennent jusqu'au village y amènent ses relents fétides, de malheur, de peur : comment être serein, alors que même loin, des gens meurent à cause d'un fou ? Agnès ne comprend pas ce qui motive les hommes à posséder le fief de l'autre, alors qu'elle-même a un sens aigu de la possession de son territoire. Mais il lui semble plus satisfaisant de rendre confortable et solide son propre domaine plutôt que de le laisser en état de semi-réalisation et de grignoter celui du voisin, qui sera laissé dans le même état mal fini pour l'agrandir encore, plus loin. Peut-être est-elle pantouflarde, finalement, préférant aménager un havre douillet dont elle aura du mal à sortir. Elle comprend difficilement comment une maison sans fondation peut tenir debout, comment on peut ne pas avoir de bases arrières solides et se lancer dans le vaste monde sans crainte. Elle est probablement trop terre à terre, matérialiste. Quand elle regarde les familles autour d'elle, elle voit bien que les enfants qui ont pu compter sur le soutien solide de leurs parents sont beaucoup plus aventureux que ceux dont l'éducation a été de surface. Si tu te sens en sécurité, tu n'as plus peur de sauter. Alors, pourquoi l'autre couillon est allé envahir la Pologne ? Ah oui, parce que je ne sais qui n'a pas voulu qu'il outre passe ses droits. Bon sang, un véritable enfant gâté, pourri, capricieux. Encore un qui n'a pas eu d'éducation sécurisante, un à qui on a donné la liberté sans lui montrer qu'elle lui imposait des limites. Ah, et puis ils sont tous

pareils, ces « grands » hommes : tout leur est dû. Franchement ! Nous on trime comme des bêtes pour que ces messieurs fassent ce qu'ils veulent. Nous aussi, on aimerait bien faire ce qu'on veut.

– Agnès ? Agnèèès !?

– Oui, maman ?

– Agnès, il faut que tu ailles voir ton père à la mairie, il a besoin de toi.

« *Et voilà, ça recommence ! Bon d'accord, j'étais en train de faire pas grand chose, mais quand même !* »

Agnès sort et prend une large goulée de l'air de cette fin de journée printanière, léger et sucré, doux au toucher, presque tiède : le souffle d'un amoureux... *Bah*, pense-t-elle en secouant la tête pour chasser ce rêve d'avenir. La place est bien vide à cette heure, personne ne la retardera, son paternel ne pourra pas lui faire le reproche d'avoir lambiné. Surtout qu'elle est sûre qu'il l'observe, derrière la fenêtre de son bureau de maire, juste en face de l'épicerie. Maussane est vraiment un tout petit bourg. Heureusement qu'autour il y a les oliveraies, les champs, quelques prés, et la Crau et la Camargue !

– Agnès, dépêche-toi, ils sont tous là, ils t'attendent.

Elle regarde son père, interloquée : *mais de quoi parle-t-il donc ?* Monstrueux trou de mémoire : elle ne sait absolument pas de quoi il s'agit. Elle lui lance un regard affolé.

– Papa ?

– Agnès ! Agnès, on est début avril, on doit répartir l'huile et redistribuer les parcelles. On en a parlé la semaine dernière. On a dit que ça serait ce soir, c'est le bon moment.

– Aaah, oui, bien sûr ! Ça y est, ça me revient.

Ça lui apprendra à laisser son esprit divaguer sur les sentiers de la guerre.

Ah, cette séance annuelle de répartition de l'huile et des parcelles... Plus jeune, combien de fois s'est-elle endormie sur les genoux de son père, pérorant pour la galerie devant son parterre de paysans, jusqu'à des heures tellement avancées que les bougies et les lampes à pétrole bénéficiaient de plusieurs renouvellements et

recharges ? Sa mère ne comprenait pas pourquoi Agnès insistait, parfois faisait un caprice, pour écouter ce qu'il se disait dans ces réunions qui ne la concernaient pas. Qu'est-ce qu'une fillette pouvait bien trouver d'intéressant à ces discussions d'hommes, toujours à base de ratio, de divisions, de calculs abscons ? Pourtant Clara, tenant l'épicerie, aime faire des calculs : ils sont plus simples, et surtout plus palpables. Un kilo d'olive, elle voit ce que c'est, un acre d'oliveraie, moins. Agnès n'a jamais osé dire à sa mère que c'était la même arithmétique. Agnès n'a jamais avoué non plus que ce qui lui plaît le plus, dans ces réunions, ce sont les hommes, ou plus précisément, l'absence de femmes. On a beau dire, ils ont beau gueuler comme des porcs qu'on va égorger, leurs discussions sont bien plus reposantes que celles des femmes. Au moins, ils sont francs. Enfin, ceux avec lesquels elle préfère discuter ou qu'elle aime écouter. Bien sûr, il y a en toujours des qui sont sournois ou frivoles. Mais en moyenne, il y a moins de pernicious chez eux. Il y a cependant des vicieux, desquels elle a rapidement été obligée de se méfier : elle a appris à les reconnaître à leur sourire plaqué sur un visage froid, à leurs dents trop découvertes, à leurs mains baladeuses : elle penserait presque qu'ils ne sont que des queues sur pattes si elle se contentait de confortablement croire que tous les hommes ont le cœur planté en haut des cuisses. Elle les renifle maintenant à des lieues à la ronde, comme s'ils émettaient quelques phéromones qu'elle serait la seule à détecter. Si elle en croit les camarades avec lesquelles elle en a discuté, au lycée, avant la guerre, certaines filles les trouvaient gentils et bien aimables jusqu'à ce qu'elles se fassent bloquer dans l'encoignure sombre d'une porte, un soir d'hiver. Brrr, Agnès a encore des frissons lorsqu'elle se remémore certaines mauvaises aventures subies par des lycéennes de ses amies.

Quoi qu'il en soit, ce soir, elle est là pour les écouter, leur parler, ce n'est pas sa plastique qui va les distraire, a-t-elle toujours cru. Ils sont tous là, les SAUTEL, BRES, MOUCADEL et autres AUBERT. Parfois trois générations sont présentes, quatre si l'on compte les garis endormis sur les genoux de leur père ou de leur grand-père. Ça parle d'abord de la taille en cours. C'est toujours complexe de doser la lumière qui dorera les olives sans que la charpente de l'arbre ne soit trop exposée aux rayons du soleil. Et puis il faut se rappeler les branches qui ont beaucoup donné l'hiver précédent. Pas facile, si l'on n'a pas l'olivier dans le sang, l'œil habitué. C'est bien pour ça que l'olivier est une affaire de famille. Plus précisément, une affaire des hommes de la famille. Pensez donc, ça demande de la force, de l'endurance, de résister aux assauts glaçants du Mistral, à la glaise argileuse qui emprisonne les menus pieds de ces dames. Quand elle était gamine, Agnès était tout autant dans les oliveraies que les garçons des autres familles. Ses cousines aussi. Ils faisaient tous les journaliers. Alors quoi ? Pourquoi tout d'un coup, il n'y a plus que les garçons qui s'occupent des oliviers ? Sa mère lui a

dit que c'était parce que s'il y avait des filles dans les champs d'olivier, les garçons ne regarderaient plus qu'elles et ne travailleraient plus. « *Bin quoi, zont qu'à regarder ailleurs !* » Elle a continué à aller dans les oliveraies pour la taille, le labour. Bizarrement, au moment des récoltes à la fin de l'été, ou en plein hiver, les hommes ne rechignent pas à ce que les femmes soient dans les oliveraies à tendre les nappes et secouer les branches. Parfois même, ils se contentent de les regarder travailler...

La récolte a été plutôt bonne, malgré un été frais, moyennement ensoleillé alors que l'automne a été très doux voire chaud. Et même si cet hiver a été très froid, glacial même, à faire fuir les cueilleurs les plus aguerris, on ne trouvait plus presque plus de place pour stocker les olives avant le tri et le pressage. Les trois-quarts de la récolte ont été portés aux moulins qui ont tourné à plein pendant presque deux mois. Il faut maintenant répartir l'or gras qui patiente dans les barriques. Le principe est simple : un quart de la quantité est réparti entre toutes les familles, un autre quart partagé entre les propriétaires des oliveraies qui ont le plus donné, la moitié restante est vendue aux savonniers, aux négociants ou sur les marchés. L'argent qui en est tiré est distribué de la même façon, mais par tiers. Le dernier tiers revient à la commune tout entière. C'est une façon de payer l'impôt. Agnès sait qu'elle va encore passer la nuit à faire les comptes. Lorsqu'elle a été obligée d'arrêter le lycée à cause de la guerre, elle a refusé tout net de ne rien faire, ou plutôt de ne faire que les tâches réservées aux femmes. Jacques est plutôt fier de sa fille, même s'il passe parfois pour un dérangé à laisser ainsi une fille se mêler des affaires des hommes. Pour apaiser les mal lunés, Jacques a confié le secrétariat de la mairie à Agnès. Ainsi, elle n'est pas trop exposée et s'occupe d'autre chose que des affaires de femmes. Et quand elle n'est pas à la mairie, elle n'est pas loin de sa mère, derrière le zinc du café : elle a dû faire des concessions, elle aussi.

Pour l'instant, elle écoute d'une oreille distraite les hommes parler. Elle est déjà en train de penser à la suite de la soirée, lorsqu'il va falloir redistribuer les parcelles de champs d'olivier. Chaque famille a dix oliviers parfaitement exposés qui donnent à plein rendement. Le reste, le reste... Le reste est toujours ce qui est source de conflit. Suivant les parcelles, l'exposition au soleil ou au vent, le terrain, la proximité des gaudres ou des roubines, le rendement n'est pas du tout, du tout le même. Et malgré la répartition communautaire de l'huile, il y a toujours des grincheux qui se plaignent. Alors, on confie une belle parcelle à qui en avait une médiocre l'année précédente, une banale à qui en avait une prolifique. En moyenne, sur trois ou quatre ans, toutes les familles sont ainsi à égalité. Et il s'en trouve encore pour râler ! Parce que la redistribution les oblige à traverser tout le village, à faire de grands détours, voire,

horreur, à passer sur le territoire de Mouriès, la concurrente. Des gamins, ce sont de vrais gamins ! Et dire qu'ils sont pères de famille, propriétaires. À désespérer de l'évolution humaine.

– Agnès ? Agnès !?

– Mmmhhh

– Agnès, tu notes ?

Elle revient brusquement dans la salle de réunion : le grand marché peut commencer. Le grand-père SAUTEL élève la voix :

– Dis, Jacques, tu crois pas que laisser encore une fois ta fille nous écouter et écrire tout ce qu'on dit, ça crée pas des problèmes ?

Un intense brouhaha monte à peine a-t-il refermé sa bouche ; Agnès soupire, Marius BRES annonce : « *Écoute, Bernard, ça fait quinze fois que tu te plains et tu es le seul à le faire, nous autres, tous, ça nous va très bien qu'Agnès fasse le boulot. Elle le fait très bien. Alors, pour la dernière fois, tu fermes ton grand clapet ou tu vas l'ouvrir à Mouriès : je te laisse le choix.* » Subissant telle mercuriale, Bernard devient blême, ses mâchoires se crispent, ses poings se contractent : Mouriès, l'ennemi, jamais ! Plutôt monter à Lyon que de s'exiler à Mouriès. Le silence attend que Bernard explose. Ou se dégonfle. « *Tu as raison, Marius. Je n'ai plus rien à redire à la présence d'Agnès. J'ai eu tort. Je m'excuse.* » dit-il en baissant les paupières tout en lorgnant d'une pupille mauvaise en direction d'Agnès. Elle en frissonne, elle sent les vagues de... haine ? qui émanent de Bernard. Non, ce n'est pas vraiment de la haine, pas jusque là, mais du ressentiment, beaucoup, un gros paquet de regrets, de remords même qui étouffe le cœur et les entrailles de Bernard. D'un œil interrogateur, elle regarde alors son fils qui semble lui dire : « *Je t'expliquerai, plus tard. C'est... compliqué. Et très triste.* »

Agnès s'ébroue, regarde son père : « *C'est bon, papa, vous pouvez y aller.* » Les heures suivantes, Agnès ne décolle pas le nez des multiples cahiers cousus étalés devant elle. On a tout d'abord procédé au partage de l'huile, la partie la plus facile : il suffit de noter en colonne, en face de chaque nom de famille, la quantité d'huile qui lui revient. Pour la répartition des vendeurs et vendeuses, elle recopie de tableau de l'année précédente, en prenant grand soin d'en ôter les disparus, d'y rajouter les jeunes. Agnès lève un instant la tête sur l'assemblée : les jeunes, il n'y en a plus beaucoup, parmi les hommes, quelques estropiés, comme Jules, et c'est tout. Tous les autres sont à la guerre... Elle se replonge dans les comptes : au moins, ça l'empêche de

réfléchir à ce qu'il se passe de terrible loin d'ici. Vient le moment du remembrement. Plus de trois heures à écrire et biffer, corriger et recopier des lignes et des lignes, à annoter les plans du cadastre qu'elle a fini par étaler par terre pour y voir plus clair. La dernière heure de la journée, annonçant la première du jour suivant sonne au clocher de Sainte-Croix alors qu'Agnès, fourbue, à peine consolée par la satisfaction du bon travail accompli, s'effondre sur son lit : pourvu qu'elle ne rêve pas d'écritures comptables, parce que là, les chiffres, elle en est gavée.

Estourbie de fatigue, elle s'endort avant que le douzième coup ne retentisse dans le village, à l'inverse de son habitude. Ce soir, pas de lecture en catimini, avec la pile sous les couvertures, comme quand elle était gamine. Ce soir, elle se propulse directement au pays des rêves en blanc et noir. Elle ne sait pas où elle est, mais il y fait froid. Ça sent la mer glacée, un peu le pin, beaucoup le silence. Sous ses pieds, une canopée blanche, moutonneuse, qui respire doucement. Au dessus de sa tête, un ciel pur, constellé de diamants, de saphirs, de rubis. Elle découvre la Voie Lactée, comme elle ne l'a jamais vue, même dans le ciel sec de la Crau en été. Elle tend son esprit. Peu de bruits, des volutes de crainte, un peu de hargne, pas de bienveillance. À son côté, vient d'apparaître une âme aussi jeune qu'elle, qui se tient immobile, comme un setter à l'arrêt. Pas de contours bien précis, juste une ombre toute en longueur qui luit faiblement, dans les tons d'émeraude. Elle se dissimule comme elle peut, dans des grands vents froids. Mais, mais, mais ! Voilà que la chose la prend pour un toboggan. Pppff, ces mecs, toujours là pour se servir de nous, mais quand on a besoin d'eux, hein, si on ne se fait pas toute douce et câline, bernique, on n'a que dalle. Le temps de se monter le bourrichon, la silhouette a disparu sous la couverture de brume. Agnès reste immobile, flottant entre deux couches d'air glacial. Là, en dessous, il y a maintenant de la rage, de la violence, quelque chose de léger aussi, une espèce de jeu, un combat pour de rire. Soudain, un raz-le-bol sifflant la fin de la partie, une explosion de fureur et la brume qui s'élève dans le ciel et fait disparaître les étoiles. Elle voit alors des navires à touche-touche, un pont où courent en tout sens des marins affolés, un abordage. La silhouette verte la frôle en fuyant à grande vitesse vers le zénith.

Comme tous les matins, Saint-Croix se remet à sonner à six heures. Agnès geint, ce truc qui carillonne trop tôt, alors que le silence prend ses aises, elle ne s'y fera jamais. Non, vraiment, jamais. Elle s'extirpe de ses draps en frissonnant : ce n'est pas encore l'été, le Mistral se tient tranquille mais il ne fait vraiment pas chaud à cette heure, on économise le bois et le charbon. En ces temps de guerre, hein. Un coup d'œil par le fenestron de l'escalier l'immobilise : l'est luit de vanille orangé et dilue le

bleu nuit comme la crème éclaircit le café. Ah, le café, déjà passé dans la chaussette et qui se tient au chaud sur le bord du poêle. Clara est invisible. Une tasse avalée en vitesse – elle a oublié le sucre, économies, économies – elle traverse le jardin et déverrouille la porte arrière de l'épicerie. Elle attend pour allumer les quelques ampoules indispensables et ses yeux s'habituant à la pénombre réinventent, comme chaque matin, le pays de son enfance. Les vases d'olives sont des gnomes joufflus, endormis, ronflant tout doucement, prêts à éclater de rire quand la louche en bois les chatouillera, les pains de savon sont les briques d'un château merveilleux, les grains de café, les yeux de monstres à plusieurs têtes qui n'attendent que la nuit noire et silencieuse pour mener l'orgie dans l'épicerie. Agnès sourit, un peu moqueuse de sa puérilité, tout en se disant qu'elle ne l'abandonnerait pour rien au monde. Grandir, certes, mais perdre son émerveillement, sa candeur, ça non, jamais. Plutôt mourir au plus vite qu'avant de devenir une rombière rabougrie et aigrie. « *Agnès ! Tu m'ouvres, dis ! Agnès !* » Ah, l'Étienne. L'immuable premier client de la journée, à six heures tous les matins, quel que soit le temps ou la saison, l'Étienne la tire de sa rêverie de fin de nuit. Elle déverrouille la porte d'entrée et fait sonner le carillon.

– Attends, je vais t'aider à descendre les volets. Après tout, tu n'es qu'une f

– Étienne, ça suffit maintenant. Tu me dis ça tous les matins, et tous les matins je décroche les volets toute seule, je les porte toute seule à l'arrière. Si tu me redis encore une chose pareille, je t'interdis d'ardoise, c'est clair ?

Bredouillant, Étienne décroche les volets et va les porter un à un dans l'arrière boutique. Elle n'en croit pas ses yeux ! Tellement estomaquée qu'elle reste au milieu de la salle, les bras ballants, regardant le bougre faire les va-et-vient.

– Bon, Agnès, tu peux me servir maintenant ? C'est que ça donne soif, les efforts.

Avec un sourire à faire fondre la plus grosse des cloches de l'église, Agnès lui répond tout doucement :

– Oui, Étienne, je te sers même un double blanc. Merci beaucoup.

Le début de la journée est pareil à tous les autres. Agnès voit défiler les hommes du village, quelquefois accompagnés de leurs fils ou petits-fils pourtant en âge d'aller à l'école. Mais c'est la saison de la taille des oliviers, alors l'instituteur a tout son temps libre. Ici, à Maussane, on le tient en haute estime. D'accord, c'est un enfant du Paradou, mais qui a eu le cran de ne pas se plier à l'organisation hiérarchique qui

prévaut là-bas. Il a préféré s'exiler, oh, seulement de quelques kilomètres vers l'est, il n'est pas non plus complètement barjot pour avoir eu l'envie de partir à Salon, ou pire, à Aix. Il se trouve bien dans ce petit village iconoclaste. Quand il est arrivé, nommé par le ministère quand même, il est venu se présenter au maire à qui il a demandé en toute simplicité : « *Que puis-je faire pour vous ?* » Jacques a regardé d'un œil plein de bienveillance ce jeune homme aux cheveux châtain clair, aux yeux noisette, au teint presque pâle, venant se mettre au service de la commune, sans vouloir imposer les ordres pris auprès de l'École Normale. Ensemble, ils ont concocté le calendrier de l'année, en fonction de la vie de l'olivier. Et donc, dans les moments où il faut prendre soin des arbres, pour les labours, les récoltes, la taille, ce sont les vacances. Pour les autres travaux des champs, les enfants sont moins pris et David, l'instituteur, tolère quelques absences des élèves, à la seule condition que leurs parents s'engagent à les prendre avec eux dans les champs. À l'heure où habituellement les élèves se mettent en rang dans la cour alors que David vient de sonner la cloche, il entre dans l'épicerie. « *Bonjour ma grande Agnès !* » la salue-t-il en lui claquant deux bisnes bien sonores. Elle aime bien cette manière qu'il a de prendre les comportements habituels à contre-pied. Bah vi, tout le monde aimerait bien lui donner du « *Ma petite Agnès* » bien protectionniste, méprisant, enfermant, alors qu'elle n'est pas si petite que ça, a-t-elle rétorqué à plusieurs reprises. À peine a-t-il salué la compagnie déjà bien étoffée que son blanc-cassis lui est servi par une Agnès devenue soudain bien guillerette. Oui, elle se l'avoue, elle aime bien quand il est là, il apporte tant de douceur, de gentillesse. Lorsque la guerre a été déclaré, les parents d'Agnès l'ont convaincue de ne pas rentrer au lycée mais de rester à Maussane. Elle a bien voulu obéir à une autre condition : qu'elle puisse continuer à étudier avec les érudits du village. C'est avec David qu'elle s'est plongée dans les arcanes de la langue française et les mystères des mathématiques. Tous les jours, ils se rencontrent dans la salle de classe, après que les petits élèves en sont partis, pour étudier des œuvres d'auteurs français et leur style, leur phrasé, leur grammaire parfois très particulière. En septembre, il lui a proposé au menu Victor HUGO et Charles BAUDELAIRE. Elle sent bien que ce ne sont pas tout à fait des auteurs convenables pour une jeune fille, mais elle n'en a cure. Elle ne veut pas être « une jeune fille ». Elle veut seulement se sentir un être humain, réfléchir, ressentir, vivre en somme. En calcul, elle bat David à plates coutures, comme si elle avait assimilé toutes les astuces lors des soirées passées sur les genoux de son père à écouter les Maussanais se partager l'huile et les terres. C'est bien un peu comme ça que ça s'est passé. En revanche, l'algèbre et la géométrie lui résistent un peu : alors, elle écoute David les lui faire découvrir, les lui décortiquer, lui dévoiler leurs mystères. Quelquefois, elle ne l'écoute plus du tout, sentant l'âme de David lui raconter des choses qu'on ne dit qu'avec grande précaution à une jeune fille. Il est

gentil, intelligent, elle a trouvé là un excellent ami dans les yeux duquel elle lit autre chose que de l'amitié, ce qu'elle serait bien incapable de lui donner en retour. Elle l'aime beaucoup. Comme ami.

Jusque vers onze heures, le bar ne désemplit pas, des compères y passent, qui en allant aux champs, qui revenant de la taille. À côté, l'épicerie bruisse des caquètements des femmes. D'ordinaire, les femmes arrivent plus tard que leur conjoint faire les emplettes pour le manger. C'est qu'avant de sortir, elles ont déjà bien des tâches à accomplir : moudre, tasser et passer le café, lever les enfants, mettre les lessives en route, ramasser les œufs. Le passage à l'épicerie est pour elles une récréation, même s'il fait partie de leur travail. Clara finit d'ouvrir quelques boccas lorsque les commères envahissent le magasin. L'ordre de passage est souvent difficile à établir, sans parler de le faire respecter. La devanture est grande ouverte sur la place et les femmes s'y engouffrent à quatre ou cinq de front comme poussées par la peur de trouver les étagères vidées par celles qui les ont précédées. Tous les matins, Clara les fustige, les hèle, élève la voix jusqu'à ce qu'un semblant d'ordre et de silence lui permette de prendre enfin les commandes. Peu à peu, l'épicerie se remplit de femmes coiffées à la va-vite, de cabas, de filoches gonflées par les sacs papiers et les boccas dont le contenu fera le régal de la famille. À onze heures, le magasin ressemble à une volière : ça caquette, piaille, s'invective bien un peu si par malheur l'une a posé ses courses sur le pied d'une autre ou lorsque une commère, trop pressée, a bousculé l'ordre de passage bien fragile. De l'autre côté, contraste saisissant, c'est plutôt calme : l'heure creuse du bar.

Agnès aime à imaginer le magasin général comme des ports de chaque côté de l'océan, où la marée flue et reflue d'un bord à l'autre, chaque jour ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre. Ah, la marée... Elle doit bien faire le même bruit, quand elle monte, que la mer déchaînée par le Mistral. Elle rêve de voir, un jour, l'eau dénuder le sable, dévoilant les minuscules vies qui y grouillent. Elle aspire à s'effrayer de voir les flots grignoter à chaque vague la ligne étroite en bordure des terres. Elle soupire : peut-être après la guerre, si elle finit un jour, elle ira au bord de l'Atlantique, se perdre dans la contemplation des flots gris et blancs, s'y fondre. Elle se plaît à penser aux habitués du magasin comme à des eaux rassérénantes, parfois bien agitées, toujours précieuses où elle se fond, se dilue, disparaît. Elle se secoue : mais qu'elle est bête à toujours ne penser qu'en images. Elle ne sait pas mettre les bons mots sur ce qu'elle ressent, il faut toujours qu'elle imagine, qu'elle image. Décidément, elle ne sait pas penser : ce n'est pas une intellectuelle. Les larmes montent à ses yeux : se résigner ainsi est douloureux, mais c'est inéluctable. Elle ne sera jamais quelqu'un de bien.

C'est maintenant le calme plat dans le bar. Agnès essuie distraitement quelques verres tout juste lavés. Jules entre alors en clopinant : elle a remarqué qu'il boite de plus en plus bas, qu'il grimace de plus en plus souvent lorsqu'il se déplace. Pauvre Jules. Ça fait maintenant bien plus de dix ans qu'il a eu son terrible accident, Agnès ne sait toujours pas comment lui manifester sa sympathie sans faire montre de pitié méprisante et méprisable. Elle aimerait tant l'aider. Elle devrait pourtant savoir comment faire, comprendre les signes qu'il émet, les pensées qui le traverse. Elle ne sait trop pourquoi il lui paraît illisible. Lui revient alors en mémoire ce qu'il lui a dit la veille au soir : « *C'est... compliqué. Et très triste.* »

– Bonjour Agnès, lui lance-t-il de sa voix constamment égale où tremble un frémissement, toujours.

– Bonjour Jules, tu veux ton blanc-cassis ou quelque chose de plus fort ? lui lance-t-elle sans même comprendre pourquoi.

– Quelque chose de plus fort. J'en ai besoin.

– Une poire de grand-mère ? Il en reste. Je la garde pour les moments calmes, comme maintenant.

– Oui, une poire de la mamé. Mais coupe la ! Il est encore bien trop tôt pour que je m'y noie.

En échange de regards entendus, Agnès sort la poire, la fait doucement couler dans un verre à pied bas, comme une caresse sur le front d'un homme souffrant, rajoute un peu d'eau. Jules empoigne le verre, va pour le vider d'un trait, se ravise, ingurgite quelques gorgées à petits bruits de langue. La salle est déserte, ils entendent Clara s'activer dans l'arrière boutique, les femmes bruissier en sortant peu à peu de l'épicerie. C'est le moment où les confidences aiment à prendre leurs aises.

– C'était avant l'autre guerre, je venais d'avoir sept ans, tu sais, ce qu'on appelle l'âge de raison. Je me demandais ce que ça voulait dire. À part les histoire de communion à l'église, je ne voyais pas trop de différences avec ma vie d'avant, ma vie de gamin. J'allais à l'école, je ramassais les olives. La seule chose qui avait changé, c'est que j'avais le droit de monter dans les arbres au moment de la taille. Mais à part ça, mon père me filait toujours des taloches quand j'avais fait une bêtise et je m'endormais toujours en pleurant ces jours-là. Un soir, un chemineau a toqué à la porte. Je me souviens que le Mistral soufflait depuis au moins une semaine. Papa l'a fait entrer, maman lui a servi un bol de soupe chaude. Si tu avais vu son regard à elle, à ce moment-là, au moment où elle a osé lever les yeux vers lui pour lui dire deux ou

trois mots de réconfort. J'ai cru un instant que tous les feux de l'enfer avaient attisé les braises qui luisaient en sourdine dans ses yeux. Le bougre est reparti le lendemain, après avoir dormi sur un grabat, installé par ma mère à côté de l'âtre. J'ai entendu des murmures dans la chambre des parents pendant une bonne partie de la nuit : je n'arrivais pas à dormir, j'avais peur de ce que j'avais vu dans les yeux de ma mère, j'avais peur d'avoir surpris les tremblements des mains du type lorsque ses doigts avaient frôlé ceux de ma mère qui lui donnait son bol de soupe. J'avais l'âge de raison, mes tripes avait compris, mon cerveau apprenait à penser et conclure. C'était encore flou dans ma tête, au matin. Mais je crois que j'avais déjà compris. Le dimanche suivant, maman était partie, emmenant la petite boîte qu'elle gardait à côté d'elle sur sa table de nuit et qui contenait la première boucle de cheveux qu'elle nous avait coupée, à Marguerite et à moi. On a compris qu'elle se pensait partie pour toujours. La guerre a éclaté et comme papa était seul chargé de famille, il s'est débrouillé pour échapper à la mobilisation. On a continué à vivre comme on a pu. Marguerite s'est mariée et avec son mari a continué à vivre à la maison. Un jour, elle est allée passer des examens à Marseille, je suis allé la chercher à la gare à Saint-Martin en carriole. Sur le chemin du retour, au bord d'une roubine, on a vu papa qui discutait avec une femme qui ressemblait à maman. Lui était tout calme, elle s'agitait dans tous les sens, on pouvait même entendre les éclats de sa voix parvenir jusqu'à nous. J'ai poussé le train des bêtes et rapidement on est arrivé à leur côté. Papa m'a regardé d'un drôle d'air, comme pour dire « *Vous voilà enfin !* » Maman était blanche, bouche bée, regard écarquillé : elle revoyait ses petits après tant d'années ! Elle cherchait sur notre visage, sur notre corps, un détail qui lui confirmerait que c'était bien nous. Nous, on la regardait sans rien dire, on n'aurait pas su trop quoi dire. Elle avait beaucoup de cheveux gris, la peau de son visage paraissait flasque, elle avait pas mal de rides. Pourtant, elle était encore jeune. Son regard semblait si las, ses mains si fatiguées, ses vêtements et son sac de voyage si miséreux. Pendant qu'elle nous dévisageait, papa s'est lentement approché d'elle, a pris comme de l'élan, comme s'il voulait la balancer dans la roubine : je crois qu'il a pété les plombs. Je n'ai pas réfléchi : j'ai bondi à bas de mon siège, je me suis jeté contre papa, j'ai tenté de lui faire lâcher les épaules de maman qu'il empoignait fermement. Elle a à moitié tournoyé sur elle-même, a glissé sur le talus, un de ses pieds s'est pris dans une racine et elle est tombée la tête la première dans l'eau. Son pied coincé comme il l'était, elle ne pouvait rien faire pour se sortir de l'eau, la roubine était profonde, ses bras trop courts et la pauvre n'avait pas la souplesse des contorsionnistes. J'ai hurlé à papa de venir m'aider à la sortir de là, mais il regardait la scène hébété : il ne réalisait pas que c'était à cause de lui que maman était en train de se noyer. Ou alors, c'était quelque chose qu'il avait tellement espéré que, maintenant que ça se produisait, il n'arrivait pas à y croire. Je l'ai secoué,

secoué. Je lui hurlais dessus. Je trépignais. Marguerite s'était approchée de nous mais elle était statufiée par la peur. Au bout d'un moment, il a enfin réagi : ses yeux se sont réveillés, il m'a envoyé valdinguer et s'est précipité pour détacher maman. C'était beaucoup trop tard. En plus, il m'avait jeté avec une force inouïe, j'étais mal retombé sur une grosse souche, mon bassin était fracturé. Tu vois Agnès, ce n'est pas à cause d'une chute d'un olivier que je suis boiteux... Il nous a mis, moi, et le corps de maman dans la carriole et on est reparti à Saint-Martin. La suite, tu la connais. Mais jamais, jamais je n'oublierai que pendant des kilomètres, j'ai inondé de larmes le visage de ma mère morte qui reposait sur mes cuisses. Même ma douleur, je l'ai oubliée. Mais ça, jamais. Depuis, il a un rapport très bizarre avec les femmes : il ne supporte pas qu'elles sortent de la maison, alors que c'est bien dans sa maison que sa femme lui a été volée. Peu de temps après, Marguerite est partie de la maison : je la comprends, la pauvre. Je l'y ai même encouragée parce que c'était pas une vie pour elle, d'autant plus que son mari est un homme adorable, un véritable amour. Voilà, Agnès, maintenant tu sais. Le diable a pris Bernard.

Le silence prend ses aises et Agnès un verre propre. Elle y verse de la poire, en rajoute dans celui de Jules. Pas d'eau. Ils boivent, ensemble, lentement, les yeux dans les yeux. Elle sent que l'esprit de Jules est apaisé, presque serein, malgré le cauchemar que lui a fait revivre la narration des événements. « *Je ne dirais rien.* » lui murmure-t-elle, « *À personne. Jamais. Si cette histoire vient à faire le tour du village, elle ne sera pas partie de moi. Ne t'inquiète pas.* » À peine étonné par ces quelques mots, Jules soupire avec lassitude, sourit tristement : « *Je n'ai jamais compris comment tu fais pour répondre à la question qu'on va te poser. Bah, pas grave. Tu réponds toujours ce qu'il faut, c'est le plus important. Bientôt midi, il faut que j'y aille. Adieu.* » Sainte-Croix commence effectivement à égrainer les premières notes qui signalent le milieu du jour, quand la camionnette qui vient de Salon tous les jours apporter la presse et le courrier au village déboule à toute allure sur la place et s'arrête devant la mairie avec un bruit strident. « *Il est fada !* s'exclame Clara, revenue de l'arrière boutique. *Manquerait plus qu'il nous tue nos garis ! Il lui prend quoi, au Christophe ? Il a croisé un taureau échappé d'une manade, on dirait.* » Sur la place, le boucan a attiré la foule, grossie peu à peu des villageois sur le retour à la maison pour le déjeuner. Des cris résonnent, les rires éclatent, des galurins volent. On dirait qu'une bonne nouvelle a déboulé dans le village. C'est Jeannot qui déboule à son tour dans l'épicerie, hilare, les joues en feu, le cheveu en pétard : « *Maman, Agnès, Hitler est prisonnier, la guerre est finie. C'est le journal qui l'a dit !* »

QUATRE – Adolf

Depuis la mi-journée, le *Slottet* est un essaim d'abeilles affolées. La course incessante des estafettes dessine des labyrinthes vertigineux sur les parquets cirés ; les portes claquent, les appels retentissent, les téléphones hurlent désespérément aux oreilles des généraux fatigués. La forteresse sous la montagne de Narvik est une réserve de poudre qu'il faut empêcher d'exploser. Dans son bureau, Haakon VII promène des yeux hagards sur l'état-major qui s'agite devant lui depuis quelques heures. Bien qu'il soit le plus haut-gradé des armées du royaume, malgré l'entraînement militaire intensif dont il a bénéficié avant son accession au trône, il est un peu perdu, il ne sait trop ce qu'il doit faire, ce qu'il peut faire. C'est son ministre des armées et ses généraux qui dirigent habituellement les troupes. La situation est tout autre maintenant : sur le sol de son royaume, dans les profondeurs de la montagne, est enfermé l'ennemi de l'Europe. Suivant les conseils insistants de son premier ministre, avec l'appui de l'aide de camp du palais, il a transmis la nouvelle aux monarques des pays alliés. Le Roi George VI a été le premier à prendre connaissance des événements. Ensuite, il ne sait plus. Il a fait ce que les ordres portés par les estafettes lui ont intimé de faire. Il se sent las. Son regard s'enfuit par la fenêtre. « *Maud...* » murmure-t-il. « *Sire ? Sire !?* » Son ministre des armées l'appelle. « *Sire, vous vous sentez bien ?* » Le roi aimerait bien pouvoir dire la vérité, qu'il ne se sent pas bien, qu'il ressent la présence d'Hitler au plus creux de son pays comme une gangrène qui s'annonce. Il ne parvient pas à se réjouir de cette formidable prise de guerre, alors même qu'elle signe peut-être la fin rapide du conflit en passe d'embraser l'Europe. Et puis Maud lui manque. Désespérément. « *Voyez avec Alexander, il sera plus utile aux peuples d'Europe que moi.* » Le ton d'Haakon ne souffre aucune réponse. Son ministre s'incline et se tourne vers Alexander, alors que le roi quitte la pièce discrètement. On ne discute pas les ordres d'un roi, d'autant plus qu'on ne les comprend pas.

Alexander regarde pensivement son père fuir l'agitation de la pièce : depuis que Maud a disparu de leur vie, que sa voix chaude et douce n'apaise plus leurs mauvais états d'âme, Haakon n'est plus dans leur monde. Un roi est dressé à faire fi de ses humeurs pour se dévouer entièrement à son peuple, un roi fait passer la vie de son peuple avant sa propre vie. Les rois se succèdent, le peuple est éternel. Haakon aspire à être un homme du peuple.

« *Qu'attendez-vous de moi ?* » demande doucement Alexander. Son ministre des armées lui expose les risques que présente la situation actuelle. Le gros de la marine

allemande est concentré dans les mers de Scandinavie, la *Luftwaffe* rassemblée dans le nord de l'Allemagne prête à fondre sur les bases des chasseurs et les sites de surveillance aérienne. L'invasion de la Norvège et du Danemark est de telle importance que la presque totalité de la *Wehrmacht* est regroupée dans le nord de l'Europe. C'est un atout pour les Alliés : le chef de file des Forces de l'Axe est dans la nasse, il ne suffit plus que de recevoir sa reddition ; et même si les Forces Alliées sont pour moitié prêtes à faire face à l'invasion, l'autre moitié est en réserve, pouvant assurer la relève. C'est un inconvénient : la puissance de feu des Allemands est démultipliée par leur concentration et la réserve alliée est juste un peu trop loin pour être sûre d'intervenir à temps. Alexander reste un long moment silencieux. Il pense à la Finlande, tout à côté, théâtre des opérations de la Guerre d'Hiver enfin terminée, Russes et Finlandais semblant avoir trouvé un *modus vivendi*, fragile mais concret. Le Pacte germanosoviétique ne tient plus, l'Allemagne est en passe d'être défaite. Reste les chefs allemands des trois armées et VON FALKENHORST. Alexander serait bien aise si tous ceux-là étaient réduits à l'impuissance.

Une estafette entre en glissant sur le parquet ciré et s'effondre aux pieds d'Alexander : « *Sire, Sire ! Les Russes sont là ! Ils ont* » Il s'arrête net, ne reconnaissant pas l'homme en face de lui à qui il s'adresse. Un coup d'œil à sa droite, et le visage du ministre des armées le rassure. « *Monsieur, il faut avertir le Roi, les Russes sont entrés dans la bataille. Le Roi, il faut avertir le Roi.* » Le ministre lui annonce : « *Le Roi a donné les pleins pouvoirs de chef des armées à Son Altesse royale le prince héritier. Délivrez votre message.* » L'estafette, ébahie, réalise soudain qu'Alexander est planté devant lui attendant qu'il se décide à dérouler les nouvelles. « *Les Finlandais ont convaincu la Russie qu'elle aurait encore plus d'eux si elle prenait part à la victoire en cours.* » « *Malgré le pacte de non-agression ?* » « *C'est un pacte de non-agression pas une promesse d'assistance mutuelle.* » Le ministre sourit : les Russes ont bien joué. « *Les espions de Staline ont mis la main sur KEITEL, VON BRAUCHITSCH, RAEDER et GÖRING. Seul VON FALKENHORST reste introuvable.* » Le radio à son poste dans un coin de la pièce s'écrie « *Ça y est, ils l'ont. VON FALKENHORST vient d'être transcrit sur le HMS Hardy. La Wehrmacht est en déroute. La guerre est finie.* »

Les jours suivants, quelques escarmouches éclatent encore dans les eaux scandinaves ; quelques navires refusent de se rendre à l'évidence et aux Alliés, leur sort est rapidement réglé par des torpilles bien placées. Moins d'une semaine après la capture d'Hitler, l'Allemagne est défaite, son armée désordonnée rallie ses bases arrières, au pays. Les chefs sont muets.

Sous sa montagne, Hitler se morfond. Son esprit écrasé par les tonnes de roche au-dessus de sa tête ne sent plus rien. Plus aucun signe ne lui vient de l'extérieur de sa cellule. Il ne sent plus son armée, son peuple, ses hommes. Ils lui appartiennent comme lui, Adolf, appartient à la race des élus, ceux à qui tout est donné bien avant la naissance, ceux qui doivent dominer le monde. Ce sont les cailloux qui le dominent, lui, pour le moment. Il ne peut envisager que sa capture aura une issue fatale pour son pays, pour l'Europe, pour le pangermanisme. Il pousse les parois de sa prison dans un désir inassouvi d'agrandir son espace vital. Illusion ! Le roc est plus opiniâtre que lui. Il craint de penser que son armée pourra mener l'Allemagne à la victoire sans lui ; il redoute que, décapitée, elle en soit incapable. Contradiction qui le rend furibond. Il lui faudrait trouver quelque chose à tordre ou déplacer mais son cachot est toujours aussi vide. Il a pensé, un moment, lors du premier repas offert par la générosité des Norvégiens, pouvoir tordre les cuillères, fracasser verre et assiette pour entraîner, délasser son esprit, comme un coureur reçoit sa dose à l'instant du second souffle. Las. Il a dû s'alimenter sous le regard de quatre de ses gardes attirés, bien plus grands et plus massifs que lui, emportant, dès son repas englouti, tous les objets qu'ils avaient amenés. Il a songé, un moment, à uriner et déféquer devant eux et leur envoyer ses déjections au visage : bizarrement, une pudeur extrême lui a interdit telle manigance. Lui, manipuler de la merde ! Lui, le grand, le chef suprême, le sauveur de l'Europe ! Il ne s'abaissera pas à telle indignité. Les douleurs le tenaillent. Les entrailles, la tête, les membres sont pris dans un étau brûlant, dévorant sa volonté, annihilant sa pensée. Avant de l'enfermer, ses geôliers l'ont mis à nu, ont fouillé ses cavités intimes, lui ont jeté des habits sans coutures, sans poches, sans boutons : il a perdu toutes les drogues grâce auxquelles il fait bonne figure devant son peuple. Elles lui donnent l'énergie, la rage de convaincre la foule qu'il est le meilleur, qu'elle doit le suivre, l'adorer, lui être entièrement dévoué, à lui, le Führer. Elles lui confèrent le pouvoir de mener son combat, de séduire et obtenir la victoire contre les nations faibles, assez bêtes pour avoir fait de la démocratie leur credo. La démocratie ! Il crache le mot semblable à un glaviot putride. Les fous, les bêtes ! Ils ne méritent pas de vivre. Ce n'est pas le peuple, le plus important, c'est la nation, la Nation. Le peuple n'est que son véhicule. La Nation, la Nation, la Na... Il tombe sur le sol de sa prison, inanimé.

Au creux du château de Laeken, dans la bibliothèque du logis du roi, Léopold III, adossé aux rayonnages, un ouvrage entrouvert dans les mains, contemple avec un léger sourire les habits noirs qui s'agitent devant lui. Après la capitulation sans conteste de l'Allemagne, après les combats bien vite résolus, place à la politique, place à la recherche de la réponse à la monstrueuse question : que faire du Führer, prise de

guerre inestimable d'un pays... neutre ? Par solidarité avec la neutralité féroce de son homologue norvégien et peut-être pour faire un peu pardonner son attitude détestable envers la France et le Royaume-Uni près de quatre ans auparavant, Léopold a invité les chefs de gouvernement et ministres des pays alliés à discuter dans sa résidence royale du sort d'Hitler. Il n'a pas été simple de se contenter d'une solution politique, REYNAUD et CHAMBERLAIN n'ayant pas tout à fait la même vision du futur de l'Europe. Sont venus en renfort quelques hautes personnalités militaires comme PÉTAIN, tout auréolé du souvenir de ses faits d'armes durant la guerre précédente, ou politiques comme DALADIER ou CHURCHILL, spécialiste des affaires militaires. STALINE a longuement hésité à rallier le groupe avant de se désister au profit de... MOLOTOV ! Voilà qui va être intéressant, s'est dit Léopold en apprenant que le maître d'œuvre de l'ouragan qui a failli anéantir l'Europe sera présent. Les discussions s'éternisent depuis plusieurs heures maintenant sans jamais encore avoir abordé la question principale. Il n'a été question que de troupes à déplacer, d'invasion de l'Allemagne, du sort de la Pologne. Rien qui ne serait réglé autrement que par le sort que les Alliés allaient réserver à Hitler. Que faire de ce monstre ? Il a été propulsé au sommet du pouvoir par le peuple, lui qui vomit la démocratie. Doit-il être jeté en pâture à ce même peuple pour qu'il le lynche et le lapide et débarrasse la planète de son encombrante présence ? N'a-t-il pas droit à un procès, puisque nous sommes plus humain que lui ? « *Et si on l'exilait ?* » lance on ne sait trop qui. « *Oui !* » acquiesce en chœur la petite assemblée. Léopold soupire, enfin un accord ! Maintenant il vont se disputer pour savoir où l'exiler, pense-t-il. MOLOTOV propose un goulag en Sibérie. On lui rétorque que c'est trop près de l'Allemagne et qu'il serait capable de lever une armée dans le camp pour envahir l'URSS puis l'Europe. « *Saint-Pierre-et-Miquelon ?* » suggère DALADIER. On hausse les épaules : « *Trop près des États-Unis : ROOSEVELT ne voudra jamais.* » PÉTAIN propose Cayenne. « *Pas sur les terres, voyons !* » lui oppose MOLOTOV, très ironique. Tous les regards se tournent vers CHURCHILL. « *Jamais je ne permettrai que ce monstre ne pose ne serait-ce que le bout d'un orteil sur les terres de Sa Majesté le roi.* » REYNAUD n'a encore rien dit, se sentant dépassé par la discussion, en réalité, très fatigué, il tente le tout pour le tout. Se tournant vers CHURCHILL, il commence « *Il y a une île, dans l'Atlantique sud, entre le Brésil et l'Afrique, qui a montré, par le passé, qu'elle était un endroit idéal pour abriter les délires mégalomaniaques des grands de ce monde.* » Seul le froid regard dédaigneux et le silence de CHURCHILL lui répondent. « *Certes, cette île fait partie des possessions de Sa Majesté, mais le Roi pourrait, le temps que nous ne prenions une décision davantage pérenne, céder ce minuscule bout de territoire à la SDN, à l'humanité, en somme. Et c'est l'humanité qui* » CHAMBERLAIN l'arrête : « *Pensez-vous que même la plus minuscule parcelle du royaume, comme vous venez de qualifier une partie du territoire de Sa Majesté, n'ait aucune importance pour le Roi alors que chaque caillou,*

chaque grain de sable de son royaume sont pareils aux cellules de sa chair ? Pensez-vous qu'il puisse s'amputer ainsi ? Pensez-vous que » CHURCHILL l'arrête, il connaît bien le bonhomme, il redoute ses bouffées délirantes, ses accès de folie. À croire que le pouvoir rend fou. Ou bien est-ce que parce que l'on est fou que l'on accède au pouvoir ? « *Il faudrait que la SDN trouve compensation au prêt que le royaume lui consentirait.* » Les hommes sont très surpris de la suggestion alors que quelques minutes auparavant, il était hors de question que le Royaume-Uni héberge Hitler sur son territoire. Léopold sourit discrètement : il sait que CHURCHILL, finaud, va faire payer l'Europe, voire la SDN, pour garantir la suprématie de la politique britannique, des grands hommes, des puissants.

Les jours suivants voient George VI accéder à la requête de REYNAUD : donner une petite satisfaction à la France assure au Royaume-Uni qu'elle lui en sera redevable. Assurance sur l'avenir. Cependant, CHAMBERLAIN ne parvient pas à trouver quoi que ce soit de satisfaisant pour le pays en échange. CHURCHILL ronge son frein : bien qu'il n'ait aucun poste officiel, il a l'oreille attentive du roi. Surtout depuis son discours à la suite de la crise de Munich. Un soir, le roi le convoque et lui fait avouer ce qu'il veut pour le royaume en gage du prêt de l'île de Sainte-Hélène. « *Sire, j'ai beaucoup réfléchi, pensé à ce qui pourrait assurer la suprématie d'un territoire éparpillé dans le monde entier et pourtant sur le déclin. L'histoire le prouve : seule la libre-entreprise garantit aux nations et à leurs peuples un développement rapide et stable. Nous devons desserrer les freins qui tiennent les industriels, les commerçants, les bourgeois en laisse. Il faut qu'ils constituent une classe dirigeante forte, soudée, seule à même d'assurer la prospérité des contrées qui en valent la peine. C'est dans les villes que nous devons porter nos efforts : les campagnes ne sont là que pour nous nourrir, produire la matière première alors que les villes réunissent tous les alchimistes qui transforment le plomb de la terre en or sonnante et tintant. Nous devons libérer les échanges du carcan de la régulation et favoriser les réussites individuelles. Nous devons nous méfier des campagnes, lesquelles sont le creuset d'une solidarité de façade, un masque sous lequel se cache le socialisme ! Je propose donc que sur le continent, et en particulier en France, les villes soient entièrement dévouées au libéralisme économique. Si les campagnes veulent tester le modèle collectiviste, grand bien leur fasse !* » C'est ainsi, qu'un soir le printemps, en 1940, se dessine le visage de l'Europe nouvelle.

La convention de prêt est signée à Laeken les jours suivants. L'URSS refusant de se plier à une politique aussi ouvertement anti-communiste que celle de CHURCHILL, seuls les représentants de la France et du Royaume-Uni apposent leur paraphe sur le document. Ainsi que Léopold, qui a tenu à remplir sa mission jusqu'au bout. Il assure avec discrétion son rôle de témoin neutre et bienveillant en accueillant les parties en

son château et en attestant de leur accord. Le lendemain, Hitler est extirpé de sa cellule norvégienne, entouré de son octuple escorte. Par mer jusqu'à Oostende, puis par les airs à partir d'un aéroport militaire plus ou moins clandestin, installé par l'armée belge en prévision de la très probable invasion du pays par la *Wehrmacht*. Après plusieurs heures de vol, l'avion transportant en plus d'Hitler et de son octuor, des capitaines des trois armées, apponte sur le *HMS Ark Royal* stationné depuis le début de la guerre au large des côtes de l'Angola. C'est ce bâtiment qui conduit Hitler au lieu que tous espèrent comme étant sa dernière demeure.

On vient le chercher dans la nuit. Il croit, il pense que c'est la nuit. Il n'en sait rien. Il lui a semblé, au début, que les repas lui étaient apportés aux heures où habituellement l'on mange. Puis il lui est apparu que des changements de rythme, discrets, sournois, se sont imposés. Tactique habituelle pour priver tout prisonnier de repères temporels, lui faire perdre la raison, peu à peu, sans qu'il n'ait la moindre conscience de quelconque changement. Soumettre les individus à des changements mineurs jusqu'à changer complètement leurs repères. S'il ne l'était déjà, il serait devenu fou. D'autant plus que les douleurs, chroniques et dues au manque, ne le lâchent plus. Son corps n'est que hurlement de souffrance, cri d'effroi. Il se réfugie dans les plans qu'il échafaude pour sortir des geôles, grandi par sa captivité, homme providentiel adulé par son peuple qui le mènera à dominer le monde. Il est dominateur, par essence, par existence. Il sera plus fort que son corps, plus fort que ceux qui l'ont mis en prison. Il vaincra, il le sait. Mais il sent que son corps le trahit, épuisé par les années de misère à Vienne, fourbu par les années de guerre pourtant passées au plus loin des combats, au plus près des décideurs, bien à l'abri à l'arrière des lignes, dans de sobres demeures remplies de misérables serviteurs. Il aime à être servi dans un cadre dépouillé, sobre, ascétique : le contraste entre la rudesse de l'environnement et le luxe d'être servi le remplit de jouissance. Il se sait faible et fort à la fois. Faible par son corps, son passé ; fort par ce qu'il en a fait, par la façon dont il a transcendé ce qu'il a déjà vécu. Il sera maître du monde avant que le monde ne soit maître de lui.

C'est bien la nuit, lui souffle au visage l'air noir et glacial lorsqu'il émerge de dessous la montagne, encerclé de son escorte. On l'a emmaillotté dans un lourd pardessus de laine, aux manches démesurées, nouées dans le dos. Deux gardes le tiennent fermement par le bras, veillant à ce qu'il ne trébuche ou ne puisse s'échapper. On le fait marcher jusqu'au port, jusqu'au quai où est amarré un cuirassé britannique. Ses yeux scrutent la pénombre, tentant de déceler un détail, une aspérité à déplacer, où s'accrocher pour s'échapper. Il croit la trouver dans les nœuds des cordages qui retiennent la passerelle menant jusqu'au pont du bateau. Alors même

que son esprit tente de dénouer le filin, une violente douleur, aiguë, une aiguille de feu, lui perce la nuque : le regard d'un des gardes qui le suit... Il jette un coup d'œil à l'entour : entre la coque du bâtiment et le quai, on ne glisserait pas une feuille de papier journal, inutile de penser à se jeter à l'eau. On le pousse pour le faire avancer, on le tire vers le portillon, sur cette passerelle où l'on ne tient pas à trois de front. Le voilà à bord. On le traîne presque d'échelle en coursive pour enfin l'enfermer dans une resserre vide. Il soupire. Encore une prison où il sera seul avec lui-même. Il passe le reste du transfert dans les mêmes conditions et le même état d'esprit. Il ne se préoccupe même pas de connaître l'endroit où il est transféré. Arrivé sur l'île, il est ébahi : lui, ici, à Sainte-Hélène ? Enfin, ils reconnaissent ma grandeur, je suis l'égal du plus grand chef de guerre de tous les temps, même s'il était français. J'en suis sûr maintenant, je sortirai grandi de cette aventure rocambolesque. Jamais on ne m'abattrà, moi, plus grand que les plus grands.

CINQ – Agnès et Michel

La cloche de Sainte-Croix est muette alors qu'Agnès est déjà réveillée, levée et habillée. C'est son tour d'aller vendre une partie de la production du village au marché de Salon, accompagnée de sa mère. La cafetière prend le chaud au coin du poêle, preuve s'il en était besoin que Clara est debout depuis un moment déjà. Agnès a beau se savoir matinale, le rythme de vie de sa mère la rend admirative. Toujours levée avant le reste de la maisonnée, couchée après tout pareil, épicière dans l'âme qui ne compte pas sa peine et ses efforts, ranger des sacs, barriques et bocaux, aller chez les producteurs ou les négociants pour choisir elle-même les meilleurs produits qu'elle proposera aux Maussanais, faire les comptes, briquer les étagères où la poussière n'a pourtant que peu le temps de se déposer, passer la pièce à frotter sur les tomettes, au risque de les user, tenir l'intérieur de la maison propre comme un sou neuf, rangé comme une carrée de caserne, vraiment Clara est épatante. Agnès cependant, sait qu'il y a un moment de la journée où sa mère n'existe pas, un moment où il ne faut la déranger sous aucun prétexte sauf péril imminent ou danger de mort. Après le déjeuner du midi, avant l'ouverture de l'épicerie en fin d'après-midi, Clara disparaît dans sa pièce, la moitié du grenier qu'elle a aménagée et décorée elle-même, ne demandant de l'aide que pour y installer les meubles les plus lourds, radassière débordant de coussins ou meubles de mercerie, récupérés dans le grenier de la maison d'une vieille cousine morte depuis longtemps. Quand elle était petite, quand elle avait encore le droit que maman existât pour elle, malgré l'heure, Agnès se réfugiait dans les oreillers, sur le canapé, et regardant sa mère, peindre ou dessiner, lire ou rêvasser, s'endormait, apaisée, heureuse. Que ce temps lui paraît loin, maintenant, alors qu'elle déguste son café aux grains un peu trop brûlés, parce que Jean, dont c'est pourtant une des tâches communautaires familiales, est parti à rêvasser pendant qu'il torréfiait le café. Son frère la fait rire : ce petit bonhomme dont un soupçon d'ombre fonce le dessus de la lèvre supérieure, qui rougit et balbutie lorsqu'on le surprend en plein jeu de cache-cache avec Emma, la fille des voisins, qui ne se met plus en culotte devant sa sœur ou sa mère, son petit Jean, qui devient grand. Puis il commence à avoir des muscles, le gari ! La veille au soir, il a tenu à installer les caisses de savons lui-même dans la carriole qu'elle chargeait en prévision du marché de ce matin. Il a réussi tout seul à les caler sur le plancher gondolé, presque : il ne connaît pas les astuces à employer pour dompter les facéties de la charrette.

Un peu avant minuit, la carriole était pleine à ras-bord : olives, huile et savons ;

salades, carottes, patates, les premiers radis, les derniers poireaux d'hiver ; rutabagas et topinambours ; quelques cageots de pommes et de poires qu'elle a eu du mal à remplir tant les conditions de conservation dans les greniers avaient été redoutables pour les fruits. Beaucoup sont partis en compotes ou en jus, bien avant la fin de l'hiver. Elle a mis quelques conserves mais elle doute qu'elle puisse toutes les vendre : les clients du marché de Salon sont tellement exigeants. La gorge plein de café, Agnès tente de se souvenir de ce qu'elle a pu oublier de ranger dans la carriole. Elle oublie toujours quelque chose : au début, Clara en faisait des râleries à n'en plus finir, maintenant, elles en rient ensemble. Le jour où Agnès n'oubliera plus rien, c'est qu'elle sera morte. Cette idée la fait sourire : la mort, c'est l'oubli éternel, le recommencement sans fin, l'amnésie consolatrice. La vie c'est... c'est cette guerre qu'elle ne sait finie ou en suspens. Elle regarde par la fenêtre, alors que l'aube pointe à peine. C'est une chose bizarre que cette guerre : ici, on ne la sent pas, on ne la voit pas. Elle parvient jusqu'au village couchée sur le papier journal, figée dans les caractères imprimés, morte, momifiée par l'écriture. Comme dans un musée, ou un palais où toutes les choses ont perdu leur vie, ne sont plus que des vitrines creuses, des souvenirs inventés. Elle aimerait bien aussi oublier les souvenirs des autres, ceux qu'elle aperçoit du coin de l'œil lorsqu'elle baisse sa garde. Les souvenirs, et puis les pensées, les remarques acerbes, les ressentiments, les désirs de vengeance. Malgré les apparences, Maussane, sous ses airs joyeux et ensoleillés, recèle des noirceurs, des choses pas très belles. Que ne donnerait-elle pas pour d'un souffle de volonté, chasser ces pensées lugubres : répandre le bien-être, la joie, le bonheur même dans le cœur et l'âme de sa communauté. Peut-être alors que la vie deviendrait ennuyeuse, sans anicroche, sans conflit, sans discussion : un avant-goût du grand oubli, un avant-goût de la mort.

– Agnès ? Agnès ! Mais tu n'es pas habillée !

– Maman, je ne suis pas toute nue, quand même.

– Agnès, arrête, tu sais bien ce que je veux dire ! file mettre ton manteau, tes chaussures, n'oublie pas tes gants : ça pique ce matin. Pendant ce temps, je vais atteler. On met les mules ou les juments ?

– Comme tu veux, maman, c'est toi qui décides.

Agnès soupire. Sa mère la traite comme une gamine de treize ans avec ses histoires de gants, et la seconde d'après, lui demande son avis. Elle a du mal à s'y faire, à être ballottée ainsi d'enfance en monde d'adulte. Peut-être est-ce le caractère de sa mère, peut-être est-ce la façon de faire de toutes les mères, peut-être le saura-t-elle quand à son tour elle sera mère, un jour. Jamais ?

Lorsque la carriole, finalement attelée des juments gris pommelé, sort du village, alors que l'aurore se fait plus présente, Agnès se perd dans la contemplation de la brume qui s'élève des marais de Camargue, là-bas, tout au sud, là où les vouivres font parfois leur sabbat. Les yeux encore pleins de sommeil, la tête toujours au pays des rêves, elle met les pieds les premiers au milieu de la danse ; elle sent bien, à la lisière de sa conscience dédoublée que sa mère l'observe à la dérobée : Clara cherche sur le visage de sa fille les signes qui la retiendront de la déranger. Elle sait que lorsqu'Agnès est dans cet état-là, lorsqu'elle est en transe, comme dit son père, il ne sert à rien de la croire parmi les vivants de ce monde. Elle est ailleurs. Tellement ailleurs que la faire revenir malgré elle est impossible, mortel pour son corps. Clara ne souhaite pas que l'âme de sa fille, dépouillée de sa chair, erre de monde en monde, dans les limbes en quelque sorte, pour l'éternité. Elle aimerait tant que sa fille, lors de ses absences, rencontre le compagnon de ses rêves. Ce n'est pas en cheminant sur la route de Salon qu'elle y parviendra, elle le sait bien. Alors, elle conduit les bestiaux pendant que sa fille, elle, divague.

Agnès tend son esprit, écoute la brume fredonner un air doux, apaisant, répétitif et obsédant, le chant des minuscules gouttelettes d'eau sous les doigts du vent, dans les bras de la brise du matin. Les volutes blanchâtres s'animent à la manière des pantins des théâtres de marionnettes. Elle en a vu, à Lyon, il y a bien longtemps. Alors que l'assemblée d'enfants riait aux éclats des malheurs du méchant, Agnès est restée muette, terrorisée par la vision d'un être suprême guidant les choix, les pas de l'humanité tout entière. Elle en garde l'effroi au cœur. La brise se fait plus intense, les serpentins se détordent, brusquement étirés par une rafale, s'enroulent plus loin en hélices confuses. La mélodie se fait plus forte, plus fluide. La brume prend la teinte rosée des joues des jeunes gens timides. Agnès voudrait inspirer à l'infini, faire sienne la chair du brouillard, s'y fondre, naître ailleurs, dans un autre monde au milieu de ceux qui comme elle lisent à esprit ouvert dans l'âme de leurs semblables. La froidure de l'aube s'atténue, la chaleur de l'Astre naissant grignote peu à peu le ballet fantasque. Encore quelques instants, et des esprits s'élevant des marais de Camargue, il ne restera plus rien, plus rien que l'eau bleue qui reflète l'azur. Agnès soupire. C'est fini pour ce matin, et sa quête est vaine.

L'astre les aveugle alors qu'elles parviennent en vue des premiers faubourgs de Salon. Déjà, les placettes de la banlieue bruissent des sabots des bêtes qui tapent le pavé, des carrioles dont les appuis raclent le sol, des ridelles qu'on libère. Ce matin, elles ne s'arrêteront pas avant d'atteindre la porte des Alpilles. Sur l'aire en terre battue, ponctuée d'herbe famélique, rasée par les coups du Mistral, il n'y a pas encore

grand monde. Les paysans n'aiment pas trop le marché ouest, à la vue des Salonais, mais à l'extérieur de la ville, à la manière de chemineaux trop pauvres pour payer l'octroi. Depuis le début de la guerre, l'emprise des bourgeois sur la ville a atteint un niveau jamais égalé. Tout paysan, ouvrier, manoeuvrier, journalier n'a le droit d'entrer dans la ville que sous certaines conditions. Pour ceux qui travaillent pour les industriels ou les commerçants de la cité, un sauf-conduit délivré au vu d'un certificat de travail dûment estampillé par la guilde des patrons, suffit. Pour les paysans, à moins d'avoir une lettre de commande de livraison à domicile, c'est tout bonnement impossible. C'est ainsi que les maraîchers des villages alentours installent leurs étals à l'extérieur de la ville, en face des quatre portes ouvertes aux points cardinaux pour nourrir les Salonais. Agnès et Clara arrêtent leur charroi plein en face de la porte, pas trop près – on leur passerait à côté sans les voir – pas trop loin – elles souffriraient de la concurrence des autres marchands posés plus en avant. Clara dételle les bêtes, leur donne leur ration d'avoine, les laisse pâturer l'herbe maigre et sèche alentour puis les attache au licol à un des grands piquets qui parsèment le champ de foire. Agnès s'occupe d'ouvrir la boutique ambulante. Un jour où elle se plaignait auprès de son père des efforts inutiles à accomplir pour décharger la carriole alors qu'elle l'avait chargée la veille au soir, Jacques l'a invitée à réfléchir avec lui à une astuce qui lui permettrait d'être tout aussi efficace à moindre coût musculaire. Pendant des soirées et des après-midis, ils ont dessiné, calculé, fait des plans, réalisé des petites maquettes pour parvenir à la merveille qu'elle s'active à mettre en place, un système particulièrement ingénieux. Des gonds, des charnières et des poulies permettent d'ouvrir les ridelles, de descendre les planchers, à la force d'une ou deux mains, en quelques minutes, et de présenter à la vue des badauds l'étal étagé des marchandises. Pour replier le tout, deux ou quatre mains sont nécessaires, quelques dizaines de minutes également, mais qu'est-ce donc à côté des heures et des douleurs qu'il fallait avant consacrer à s'installer au marché. Clara revient à peine de chez les bêtes, qu'Agnès a fini de tout installer. Elles sont prêtes, elles entendent sept heures sonner et déjà les premiers clients apparaissent sur la place. Ce sont les garis, des mouflets de huit ou dix ans que leur mère envoie, avant l'école, quérir le bout de savon ou le bidon d'huile qui leur fera le mois, alors qu'elles sont occupées à nourrir le petit dernier ou à briquer le logis avant d'aller travailler qui à l'usine, qui dans les commerces de textile de la ville. Viennent ensuite les commises, parfois accompagnées de leur patronne qui semble s'encanailler à fréquenter ainsi les bouseux. Les bonnes sont toujours mises à l'image de leur bourgeoise. Quelques-unes, comme égarées, ont la tenue de semaine des Arlésiennes : on les reconnaît au ruban qui enserme leur chignon parfait et à la croix dorée ou en or pur, qui se faufile jusqu'au fond de leur gorge. Si les dames ont le pied habillé par des bottines de cuir souple et fin, les

femmes se traînent dans des galoches de gros cuir bouilli ou même de bois. Parfois, prévoyant un lourd chargement au retour, elles viennent accompagnées d'un ou deux larbins, les bras encombrés de paniers. Les plus astucieux tirent une charrette à bras, servant même parfois à ramener leur dame à l'intérieur de la ville. Onze heures. Le soleil de printemps darde un peu fort, l'air s'alourdit. Agnès aspire à s'assoupir, épuisée par les successions de nuits courtes ; l'énervement monte en elle, elle ferme son esprit, lâche prise. Rien n'y fait. Elle est tendue comme un cyprès les jours de Mistral. Elle a envie de crier à la dernière rombière que non, elle n'a plus de savon parfumé à la lavande, et que c'est une fantaisie qui tuera le métier, et que si elle était venue plus tôt, elle l'aurait eu, son savon. Clara pose une main apaisante sur le bras de sa fille : « *Va t'asseoir à l'ombre, derrière l'étal. Tu sais bien que le soleil ne te vaut rien lorsque tu manques de sommeil.* » Agnès, lâchement, abandonne sa mère aux prises avec l'exigeante cliente.

L'ombre ne l'apaise pas. Elle est tant énervée, tant remontée contre elle ne sait quoi. Simplement le manque de sommeil ou une rumeur sourde qui enfle, venant du nord, ou une atmosphère viciée qui empuantit l'avenir. Son ventre se noue, sa gorge se serre : elle va hurler. Un courant tiède, calme, la traverse soudain, pareil au torrent qui emporte les mauvaises boues de l'hiver. Elle est brusquement sereine, apaisée, comme l'enfant que la mère endort de ses caresses légères sur le front. Elle ne ressent plus aucun agacement, aucune crainte. La ville pourrait s'effondrer, les Alpilles s'envoler, qu'elle resterait ainsi, paisible, attendant d'un sourire ténu que le temps s'écoule sans heurt, qu'il la traverse. C'est bien la première fois que toute son irritation disparaît d'un seul coup d'elle-même. Elle n'est pas dupe. Quelqu'un d'aussi particulier qu'elle rode dans ses parages et a soufflé sur ses mauvaises pensées qui menaçaient de la mettre hors d'elle, lui a tenu la tête hors de l'eau, l'a prise par la main pour la ramener sur le rivage tranquille. C'est bien la première fois que telle sensation la fait frissonner. Elle n'a pourtant pas froid. Elle étend son esprit au dessus de la foule qui noie maintenant le marché sous sa multitude. Trop de monde, trop de pensées, un brouhaha inintelligible. Et pourtant, du coin de l'esprit, elle distingue une minuscule lueur, brillant de vert, une luciole en plein jour. La lumière se dirige droit devant, en plein vers elle. Agnès jaillit de son trou d'ombre et se cogne presque à un grand jeune homme, très brun, aux yeux verts.

SIX – Michel et Agnès

« *Les Bolcheviks ! Les Bolcheviks !* » Charles, qui l'instant auparavant avait la blancheur d'un linceul immaculé, hurle maintenant de sa face rougeauda sa terreur des rouges. « *Ils vont nous envahir, voler nos usines, nos magasins. Ils vont prendre nos sous, les confisquer. Ils vont distribuer tout ce que nous avons amassé durant nos années de travail, à nos servantes, nos serviteurs, nos ouvriers. Ils vont donner de l'argent aux pauvres sans qu'ils n'aient jamais travaillé. Ils vont détruire nos hôtels, nos maisons, nos usines. Prendre nos femmes dans leurs bouges. Il vont faire entrer leurs chars dans Salon ! Jamais, tu m'entends, jamais je ne le tolérerai. Je me battraï, seul s'il le faut. Il faut abattre les rouges. Mon pistolet ! Où est mon pistolet. Michel, où est mon pistolet ?* » Assommé par la diatribe de son père, suintant la haine et la peur, la peur et la haine, Michel se garde bien de répondre que Suzanne a depuis longtemps vidé la maison des armes qu'elle recelait. Les grenades de la précédente guerre, les fusils de chasse – même les fusils de chasse ! – et leurs cartouches, les carabines de foire, les épées et les fleurets, même les douilles d'obus, pourtant bien inoffensives : il ne reste aucune arme dans la maison *Rampal*. Suzanne a – un jour, au début de la guerre – prétendu que des gendarmes de Marseille étaient venus confisquer les armes que les honnêtes citoyens conservaient par devers eux. Ce n'était pas tout à fait vrai, ce n'était pas un mensonge parfait, mais l'honnête bourgeois de la maison a été soudain désarmé. Suzanne a la mémoire des affrontements anciens, où les paysans n'avaient que leurs fourches pour défendre leur vie décimée par les balles et la poudre. Suzanne ne veut plus que cela soit. Suzanne a fait disparaître les armes. « *Les chars bolcheviks vont entrer dans Salon, détruire le château, notre château, là où nous, les chefs de la ville, les grands parmi les grands, lui offrons un avenir radieux, loin du stupre de la populace, de ses pensées viciées par l'oisiveté, la fainéantise. Tu apprendras, Michel, ou le sais-tu peut-être déjà, que le peuple est veule par essence. Il n'aspire qu'à avoir tout sans rien faire, à s'encagner et attendre que Dieu lui donne sa pitance. Mais ça ne marche pas comme ça, la vie, Michel. La vie, c'est dur, il faut s'y battre, lutter pour survivre. Il faut aller arracher avec les dents la victoire qui nous verra profiter enfin des plaisirs de ce monde. Dans la vie, il nous faut un chef, un vrai, qui a le regard qui porte au loin dans l'avenir, qui a le cœur dévoué à son peuple, dont l'âme se nourrit au terreau de sa patrie, qui a l'intelligence des visionnaires. Il existe ce chef, Michel, il existe. Il est grand, il est beau, il est vivant, et ils l'ont capturé ! Fait prisonnier comme un vulgaire malandrin, blessé, tué peut-être.* » Abasourdi par cette vision d'horreur, Charles s'arrête tout net de crier son angoisse. Il est plus rouge que jamais. Il croit qu'il étouffe, cherche fébrilement à dénouer sa lavallière, y parvient difficilement, se dépoitraille, se laisse glisser, rompu, à bas de sa cathèdre.

Comme si elle n'avait attendu que ce moment, Suzanne entre dans le salon, se précipite sans hâte auprès de son époux, lui libère la poitrine, éponge la sueur qui l'aveugle. Elle ne l'a jamais vu dans un tel état, même si elle a assisté à nombre de ses colères. Elle est calme, presque sereine, pareille au capitaine qui sent dans sa chair que l'issue de la bataille est proche alors que les armées semblent encore d'égale force. « *Michel, aide-moi, nous allons l'installer dans le fauteuil de grand-père.* » À ces mots, Charles émet un gémissement, une bien maigre protestation. « *Mon chéri, reste calme, tu seras bien mieux installé, auprès de la fenêtre. Michel restera avec toi, en attendant le médecin.* » « *Non, pas le médecin, pense Charles, pas lui, il n'est pas des nôtres, il n'est pas de chez nous. Il soigne aussi les pauvres. Et si jamais il m'apportait une de leur sales maladies ?* » Horrifié par cette répugnante pensée, Charles perd connaissance.

Il est trop tard pour partir au lycée et espérer arriver avant le début des cours, Michel reste aux côtés de son père. Il tente de lire sur sa face de nouveau rosée – du lait taché de sang, pense-t-il – l'histoire qui a fait de son père un être aussi... abject. Michel dit et répète en silence ce mot qui claque. Il le roule dans sa langue, espérant vainement l'adoucir. *Abject.* Ça sonne comme un coup de fouet au milieu d'une manade, une branche qui claque dans l'air glacial, le bruit que fait un pistolet qui tire. Ah, les pistolets ! Il rend grâce à sa mère de les avoir fait disparaître il y a quelques mois. Il n'aurait supporté le bruit tonitruant, la vue du sang. Le sang qui circule maintenant sereinement dans le corps de son père. Charles soupire, bouge la tête, ses paupières s'entrouvrent, il se réveille. Son regard se fiche dans celui de son fils, acéré, impétueux. Interrogateur, soudain. « *Reste calme, papa. Le médecin va arriver très vite. Il te donnera de quoi t'apaiser.* » « *Je me suis énervé, je n'aurais pas dû. J'ai reçu un tel choc : le Führer, prisonnier ! Nous au cercle, depuis que certains ont lu son ouvrage, on essaie de mettre en pratique ce qu'il y raconte. Oh, bien sûr, il y a beaucoup de passages où il ne parle que de sa vie à lui, sans grand intérêt pour nos projets. Mais d'autres nous convainquent que l'organisation de la société sera parfaite si on suit sa vision. Pense donc, Michel, une ville dirigée par un petit groupe qui sait ce qui est bon pour la cité. Des travailleurs qui sont choyés par le système : pouponnières, écoles, blanchisseries, installations sportives, hôpitaux, tout est fait pour que les ouvriers soient en bonne santé, propres, bien dressés dans leur tête et leur corps, qu'ils travaillent dans les usines et les champs à la grandeur, la richesse du pays. Les gens ne doivent avoir qu'un seul but : leur pays, leur nation, leur patrie. Hors de question que le peuple décide de quoi que ce soit ; même si on l'éduque, jamais il n'aura la capacité de comprendre le monde, il nous faut le comprendre pour lui. C'est pour cela que nous devons donner au peuple le minimum pour qu'il puisse manger et s'habiller. Tout le reste, nous devons nous employer à le lui fournir collectivement. Ainsi, les richesses que le peuple produira lui serviront directement, sous notre contrôle. Comme il n'est pas question qu'il s'éparpille et se distraie pour son bon plaisir, à nous de lui donner le minimum, à nous*

de le maintenir dans sa condition. Personne ne viendra souiller notre race d'élus, nous, les commerçants, les industriels, les bourgeois qui transformons la fange du peuple en or de notre nation. » Une quinte de toux secoue soudainement Charles, son fils en profite pour prendre la parole. « Mais papa, comment peux-tu penser qu'une telle situation pourrait rendre plus grand notre pays qui s'est bâti, construit grâce à des gens qui justement sont sortis de leur condition ? Regarde le Front Populaire » Charles ne le laisse pas finir « Cette abomination nous a conduit à la ruine, à la guerre. Hitler l'a bien compris. Il a finement joué, dissimulant ses intentions derrière les cohortes soviétiques. Hahaha, il a bien manipulé ces satanés rouges. Qu'ils aillent rôtir en enfer, eux et leur démocratie immonde ! Comme si le peuple pouvait avoir des désirs et des envies. Le seul devoir du peuple est de travailler, pas de réfléchir, de se donner à la nation, pas de s'adonner à des petits plaisirs pervers de propriétaires minuscules. Le peuple ne doit rien faire pour lui-même, ne rien avoir à lui, ne » Une quinte de toux l'interrompt encore. Michel en profite : « Mais si le peuple ne peut plus faire face, ne devons-nous pas, nous qui en avons le pouvoir, l'aider à s'en sortir par lui-même, à cultiver son jardin ? » Michel sent bien que son argumentaire est bancal. Il est tant remué par cet homme hideux qu'il découvre habiter son père, que son cerveau est figé tels les canaux au plus fort des hivers les plus rigoureux. Charles le toise soudain : « Ah, tu veux parler de tes potagers, que toi et tes petits amis anarchistes – il crache ce mot – avez plantés avec les ouvriers dans un peu tous les parcs et jardins publics de la ville ? Tu parles de ces bouts de terre qui nous appartiennent, à nous, les vrais hommes vivants dans cette ville, que vous nous avez pris ? Vous nous avez volés, vous nous avez spoliés ! Sache, mon petit, que tes potagers vont mourir de leur belle mort, ils sont en cours de destruction : cette nuit, la milice a brisé tous les canaux qui les alimentaient et que vous aviez creusés pour détourner l'eau du canal de Craponne. La nuit prochaine, elle défoncera toutes les parcelles de terre. Toutes. Il n'en restera aucune. Hahaha, tu ne t'y attendais pas, hein ? Tu crois que je n'ai pas vu ton petit manège, dans les faubourgs des ouvriers ? Le peuple devra oublier ce rêve d'indépendance ! Le peuple n'a qu'un devoir, celui de » Michel, entendant que les imprécations paternelles tournent sur elles-mêmes, effondré par la violence dont fait montre son père, abasourdi d'apprendre que tout le travail entrepris depuis des mois dans la ferveur du faire-ensemble est réduit à néant, Michel tourne le dos à son père qui ne le voit déjà plus, sort du salon et se réfugie en courant, mi-pleurant mi-souriant dans sa chambre. La pièce est inondée de soleil, Michel ressent un grand soulagement à retrouver son antre, la chaleur des bras d'une mère. Suzanne ! Où est sa mère ? Il entrouvre la porte, saisit d'une oreille distraite des conciliabules dans l'entrée, la voix de sa mère, celle du médecin qui est enfin arrivé. C'est bien, elle ne sera pas seule, il peut l'oublier un instant. Il a une impression bizarre, à se trouver dans sa chambre, en pleine matinée, alors qu'il devrait être au lycée. Comme quand enfant, il était malade et que sa mère le gardait au chaud, dans

son grand lit, avec le jardin comme ami. Il y a un aspect un peu clandestin, rebelle ou révolutionnaire à ne pas aller dans le sens du vent. Il repense soudain au discours de son père et la nausée lui vient. Jamais il n'aurait soupçonné le monstre qui se dissimule derrière cette figure affable, cette bouche qui sourit sans cesse, cet accent que les estranbors trouvent entraînant. Ah, il cache bien ses intentions, le père RAMPAL. Michel ne s'est jamais trop posé de questions à propos de la situation familiale. Bien sûr, il connaît l'histoire de la savonnerie, les familles qui y travaillent de père en fils, de mère en fille, plus d'une centaine, cette année. Bien sûr, il sait que son père est souvent en voyage d'affaires, dans la région ou dans des pays qui bordent la mer Méditerranée. Mais quoi ? Il va au lycée comme les copains, ne se trouve pas habillé trop luxueusement, ne se pense pas être méprisant envers les domestiques. Il connaît bien quelques familles qui travaillent à la savonnerie et c'est grâce à leur contact que quelques-uns de ses copains et lui ont eu l'idée des potagers. Ce n'est pas la faute des ouvriers s'ils mangent mal, c'est qu'ils sont mal payés. Michel réalise soudain que celui qui paye ses nouvelles relations, c'est... son père. Mais pourquoi donc, Bonne Mère ! n'a-t-il pas vu cette évidence avant ? Ça crève les yeux ! Et quand on a les yeux crevés, on ne voit pas. Michel se sent soudain ridicule, morveux comme un gamin pris les doigts dans le pot de confiture : qu'est-ce qu'ils ont pu croire de lui ? Qu'il était un traître ? Ou au contraire qu'il était là pour réparer un peu les fautes de son père ? De toute façon, maintenant, ça n'a plus d'importance : les potagers sont détruits, il va être désigné comme le félon parfait. Il n'a plus qu'à partir. Son père le débecte, ses nouveaux amis vont le lyncher, sa vie n'est plus ici, sa place est ailleurs, loin de tout ça. Il entasse à la va vite dans un havresac quelques vêtements, ses livres les plus précieux, des crayons, un carnet. Il visse sa casquette sur son crâne à la chevelure presque noire et il va pour sortir de sa chambre lorsqu'il entend, dans le vestibule, la voix du médecin et celle de sa mère qui lui répond. Doit-il faire connaître à Suzanne sa fuite ? Doit-il la laisser dans l'inquiétude de son absence ? Le temps qu'il s'interroge, il entend les pas de sa mère qui se dirige vers sa chambre. Dès qu'elle l'aperçoit, elle lui offre son grand sourire radieux qui le fait fondre, l'abri de ses bras dans lesquels il se précipite, tel un petit garçon. Longtemps serrés l'un contre l'autre, longtemps muets, ils se détachent enfin et se font face, Michel cherchant dans les yeux de sa mère une gemme à garder au cœur. *« Tu as raison, mon chéri, ta place n'est plus ici. Cet homme te détruira. Pars. Va porter notre esprit dans des lieux plus bienveillants. Va. Ne t'inquiète pas : je saurai toujours où tu es, je saurai t'appeler, te trouver lorsqu'il le faudra. »*

Une dernière fois, Michel pose la main sur la poignée dorée de la porte d'entrée. Dehors, sur le boulevard, il ne sait trop dans quelle direction diriger ses pas

maintenant libres. On lui a seriné qu'une grande liberté impliquait une grande responsabilité. Souvent pour lui faire comprendre d'ailleurs qu'étant incapable d'être responsable, d'assumer ses actes, il n'aurait pas toute la liberté qu'il escomptait. Pourtant, il s'est bien senti responsable lorsqu'il a participé à la création des potagers ouvriers. Il a enfin eu l'impression de faire quelque chose par lui-même, de décider en toute conscience de ce qui est bon sans que quelque autorité suprême, celle de son père essentiellement, ne décide à sa place. Las. Les forces malsaines à l'œuvre dans la cité ont eu raison de son acte de rébellion minuscule. Mais il a appris au contact des ouvriers, des anarchistes, quelles sont ses capacités. Il sait qu'il est capable de bien mieux que ce qu'on lui a laissé faire jusqu'à présent. Il sait que sans la bride sur le cou, sans regard de jugement qui le scrute, il se sent libre et donc responsable. Pour l'instant, sa liberté consiste à décider vers quel horizon il part. Il ne sait trop pourquoi, Arles l'attire. Peut-être ses fleuves et leurs effluves, ses vestiges romains en sont la raison. Il a aussi envie d'aller voir les montagnes d'un peu plus près, les Alpilles, les petites Alpes qui jamais ne se couvrent de neige et qui pourtant éclatent de blancheur sous le soleil de midi. Arles, ou les Alpilles ? Et pourquoi pas les deux ? À l'ouest de Salon, elles sont dans la même direction : il partira vers Arles par le chemin des flâneurs. Il lui faut traverser les voies du chemin de fer, alors qu'un panache de vapeur et de fumée mêlées, blanc et noir, s'élève droit en bouffant dans le bleu ciel pur. Pas de Mistral pour apaiser la morsure du soleil presque violente en ce début de printemps. Il chemine, dans la chaleur croissante, sous le soleil qui tape de plus en plus fort. Il roule sa veste en boule et la fourre dans son sac. Il sourit, il croît entendre sa mère qui le morigène semi-sévère semi-amusée de prendre si peu soin de ses affaires. Maman... Malgré la distance qu'il met à chacun de ses pas entre elle et lui, il la sent tout près, tel un lumignon au fond de son cœur. Il sort de la ville enfin pour plonger dans le marché ouest. Les cris des badauds et des forains, les couleurs criardes des étals, les senteurs fortes des olives, des fromages et même des légumes, l'assaillent. Il s'arrête net, peut-être le temps de reprendre ses esprits, peut-être le temps de naître à une autre vie que celle qu'il a vécue jusqu'à présent et qui lui paraît maintenant si étriquée. Il a toute la vie devant lui, et le monde à découvrir ! Posé à l'ombre de la façade d'une des dernières maisons de la cité, il découvre la géographie du marché. Les carrioles semblent avoir recréé des quartiers, des villages même, sur ce champ de foire bien monotone sans eux. Il croit distinguer Mouriès ou Eyguières, Le Paradou ou Maussane. Malgré les couleurs chatoyantes du marché, malgré l'heure qui s'approche de midi, la place lui semble soudain grise et froide, l'air lui paraît immobile. À l'orée de son champ de vision, une minuscule lueur, brillant de vert, clignote, une luciole en plein jour. Un courant d'air froid le fait frissonner, l'appelle, le pousse. Sans trop savoir comment, ses pieds marchant sans qu'il le veuille, il se

retrouve face à une petite carriole presque vide, à côté de deux juments gris pommelées. Jaillissant de derrière l'étal, une grande bringue brune aux yeux verts se jette presque contre lui.

SEPT – Adolf

Sa déception est à la hauteur des lieux qu'on lui attribue pour sa détention : une cellule, entièrement barreaudée, sans mur pour le cacher. Au milieu d'une immense pièce dont le plafond voûté se perd dans l'ombre. Plus qu'une cellule, c'est une cage, un cube de gros fers plats, posée sur le sol, solidarisée au ciment par d'énormes anneaux d'acier luisant. Inutile de penser à tordre quoi que ce soit : l'acier est plus fort que lui, il est à la vue de tous. Ses gardes le surveillent, nuit et jour, deux par deux. Il sait que, sans même faire un geste, ils le paralyseront d'un simple regard s'il tente quelque tour de son cru.

Les premiers jours, il échafaude différents plans pour se sortir de là, pour tenter de reprendre la main sur la destinée qu'il s'est si longuement préparée. Les premiers jours... Croit-il. Comme à Narvik, le temps est rythmé par les repas, aucune ouverture dans les murs épais de sa double prison ne lui montre le ciel, le soleil ou la nuit. À peine entend-il parfois le mugissement du vent ou le bruit des vagues qui claquent très loin. Les ampoules qui éclairent d'une lumière jaunâtre les murs gris de sa forteresse ne s'éteignent jamais. Quand l'une meurt, elle est remplacée dans l'heure par quelque larkin pressé. Une fois, il a essayé de parler à un de ces hommes tout de noir vêtus. Il a murmuré, appelé avec insistance puis hurlé, des jurons puis des insultes. L'homme est resté concentré sur sa besogne, tel un sourd ou un débile. Il enrage. Les plans qu'il concocte sont tous abandonnés les uns après les autres : à chaque revue, un détail indispensable ou une clé de voûte manque pour que l'édifice le mène à la liberté, à son retour en Europe, à son triomphe final. Il passe et repasse dans sa tête tous les stratagèmes qu'il a mis en œuvre pour que la guerre dévaste l'Europe et le mène à la victoire. Aucun n'est applicable ici. Il se sent au milieu de rien, abandonné de tous, pire qu'à Vienne. Il enrage. Il a récité, mantra revivifiant, l'ouvrage de sa vie. Même s'il y a trouvé un regain d'énergie, matière à se réjouir d'écrire si bien, idées familières et réconfortantes, aucune issue à sa situation présente ne lui est apparue. Une fois, observant attentivement le ballet de la relève de ses gardes, il a eu une idée qui lui a tordu la bouche en un rictus sadique : et s'il récitait, à voix haute, devant ses gardes, les termes de son combat ? Il a testé, entre son éveil et son sommeil, mesure de la durée d'un jour pour lui. Les Norvégiens n'ont rien changé à leur protocole, chacun assis d'un côté et de l'autre de la cage, changeant régulièrement de face à observer, ne détournant même pas le regard lorsque les besoins naturels le prennent. Ces hommes ne comprennent peut-être pas l'allemand. Ils n'ont même pas sursauté lorsqu'il a vociféré puis hurlé. Ces hommes doivent être

sourds. Aux moments des repas, il a pensé manœuvrer pour agripper une main, un pied, un couvert. Rien à faire. Pour lui donner à manger, on lui fait passer les bras à travers les larges mailles de sa cage, on les lui menotte en trois endroits, on lui donne la becquée. Il a tenté une fois de cracher à la figure d'un de ses geôliers, il a cru mourir de faim puis de soif. La rééducation de son alimentation a été laborieuse. D'autant qu'il n'a plus accès à aucune des drogues qui calment ses douleurs et son manque. Il s'est vu mort de souffrances plus d'une fois jusqu'à ce que la douleur reflue, peu à peu, le déclarant victorieux. Il redoute qu'elle ne revienne. Il enrage. Il a eu un moment l'envie de tester son pouvoir sur les hommes qui le regardent. Au premier mouvement de son esprit, la douleur l'a terrassé, abattu pour plusieurs heures. Il n'a plus recommencé. Il a essayé sur lui même, d'arrêter son cœur, de boucher son intestin, de fermer sa vessie. Son corps ne lui a jamais obéi. Il enrage. Il sent la rage, la fureur se construire en lui, frustrations après échecs, strates régulières de colère et de haine, sédiments qui délirent au fond de ses tripes, ventre qui se gonfle de sanie, de pus, d'immondices. Sa rage va le tuer se dit-il soudain. C'est le monde, qu'elle doit exterminer, pas lui ! Il tente de lui faire un chemin en dehors de la forteresse. Quoi, si elle doit détruire une seule chose, ce sont bien ces murs qui limitent son pouvoir. Crier, hurler, tempêter ne sert à rien : les murailles, les voûtes de pierre qui le surplombent sont insensibles. Tout comme les hommes qui le gardent. Il contemple ses pieds. Son regard s'insinue dans les galeries qui creusent les fondations, descend le long des coulées de lave solidifiée sur laquelle est bâtie la forteresse, s'enfonce dans les entrailles de la terre, dans la fureur du magma qui bouillonne. Il se sent enfin libre. Son esprit caresse un torrent de pierre liquide, parcouru de frissons qui se propagent de proche en proche. Il sourit : il a trouvé la solution à sa captivité. Il s'allonge sur le sol, ferme les yeux et ce sont ses gardes qu'il endort ainsi. Bien installé, sur la pierre dure qui soudain lui semble plus accueillante qu'un matelas de laine – après tout, il est un soldat qui a fait des guerres – il replonge dans le sein de la terre. Il est tenté, un instant, de se laisser bercer par la danse captivante de la roche en fusion, arabesques et entrechats, tourbillons et sauts périlleux. Il n'est pas là pour se faire plaisir, le simple fait de penser à ce plaisir-là est déjà une trahison envers lui-même, envers la race élue. Il se ressaisit, attrape une langue de feu, s'y presse, la caresse, la plie dans ses bras, la tord jusqu'à lui donner la forme hideuse de la haine. Il recommence avec sa voisine, continue avec les suivantes. D'autres sont roulées en boules d'énergie pure tels des chats sous la caresse d'une grande paume. Transpirant, il contemple son œuvre : un bouillonnement de feu, à perte de vue, prêt à fondre vers la lumière du ciel à son commandement. Lui prend l'envie de figer ce moment, d'arrêter la course du temps, d'admirer pour les éternités qui viennent ce qui semble devenue l'œuvre de sa vie. Il ricane : ici, personne pour le contrer, personne pour

s'opposer à sa force surhumaine, personne pour le contredire, contrarier ses desseins. Il va montrer au monde ce dont il est capable, il va enfin être reconnu pour ce qu'il est.

L'enfer, sous ses doigts, est docile. Une dernière caresse, un dernier regard et les feux enflent de plaisir. Les piliers de la terre se tendent vers le ciel, les balles de lave gonflent à faire craquer la roche ; plus haut, plus fort, plus vite. filant telles des torpilles, les langues orange creusent leur chemin dans l'ancienne lave, tarières creusant le corps de l'île. Les boules se faufilent à leur suite dans un ballet parfait, toujours plus près de la surface, encore plus près. Sous les racines des arbres, sous les fondations de la forteresse, la terre frémit. Elle geint, murmure grave qui va s'amplifiant. Elle gémit, terre malade, bientôt éventrée. Elle gronde, se tord, se déforme. Elle n'en peut plus. Par toutes ses bouches, elle hurle sa douleur dans le jaillissement de grandes giclées de sang brûlant. Elle se craquelle. Elle avale quelques arbres qu'elle recrache aussitôt, fétus enflammés qui allument des feux de proche en proche. La forêt est en feu. La terre tremble fort, s'ouvre. Sous la poussée, la citadelle éclate en myriades de moellons incandescents, apportant le feu là où il n'est pas encore. Les corps des quelques hommes sont vaporisés depuis longtemps, ils ne sont plus que souvenir. Le brasier ravage maintenant l'île dans son entier, les langues de feu prennent leurs aises dans les combes larges et profondes, gorges orange rougeoyant, jaune pourpre. L'île est un minuscule soleil brillant dans le bleu marine, enveloppé dans un grand manteau blanc et vaporeux alors que le brasier s'épouse avec l'eau. Les coussins de lave s'entassent autour d'elle, l'appelant à un repos éternel. Alors, elle cède, enfle, se gonfle, grossit, explose dans de grandes gerbes d'eau glacée et d'humeurs brûlantes mêlées. L'océan n'en peut plus, lui aussi succombe et s'effondre, accueillant en son sein l'île défunte. Il se referme dans un grand bouillonnement furieux, où l'eau s'affronte avec le feu, où la brume s'unit avec la fumée. Le panache blanc sale, au sommet noir rougeoyant s'élève à des kilomètres au-dessus de la mer, qui retombe fourbue, jusqu'à l'Angola tout proche, où elle léchera le rivage de ses vagues furieuses.

C'est ainsi, qu'un jour de printemps, en pleine mer, un homme a disparu, une créature du diable, retournée dans l'enfer inhumain dont elle n'aurait jamais dû s'extraire.

HUIT – Michel

Ils se regardent placidement, sans crainte. Ils devraient avoir les tripes nouées, prêtes à dégringoler dans le gouffre sans fond qui se crée dans le ventre. Ils devraient avoir le ventre qui palpite, agité par mille papillons affolés. Ils devraient sentir la sueur qui coule, froide et brûlante, de leurs bras vers leurs cuisses, le long de leurs flancs. Ils devraient avoir les mains trempées de fièvre. Ils devraient avoir les jambes qui flageolent et s'animent d'une vie indépendante de leur volonté. Ils devraient avoir le cœur qui galope, manque un ou deux battement, trébuche, repart tête en avant, prêt à calancher. Ils devraient avoir les joues qui rosissent, les oreilles écarlates, le front rouge de sueur, le nez brillant de perspiration. Ils devraient avoir les lèvres qui tremblent, qui avancent pour dire un mot vide de sens, qui reculent devant tant d'audace. Ils devraient avoir les dents qui s'entrechoquent, soudainement glacées de leur hardiesse impétueuse. Ils devraient avoir... Rien. Rien de tout cela. Rien de tout cela ne se produit. Un vague sourire discret flotte sur leurs lèvres mi-closes, un regard bienveillant traverse leurs calmes prunelles. Ils sont... bien. Voilà, il n'y a pas d'autre mot qui tourne dans leur tête face à face. « *Je suis bien.* » « *Je suis bien.* » Comme une ritournelle apaisante, un rythme réconfortant, un bercement lénifiant, un grand courant d'air emportant avec lui leurs peurs, leurs angoisses, leurs tourments. Elle reconnaît la flèche qui l'a frôlée, là-bas dans le nord, là-haut sous la brume. Il retrouve la fronde blanche et glacée qui l'a propulsé vers le navire. Leur sourire s'agrandit, se fait connivence, se rappelant un souvenir commun. Elle ne lit rien en lui, elle n'en a pas besoin. Il ne désire rien d'autre que de demeurer indéfiniment ici et maintenant.

– Bonjour. On se connaît.

– Je suis Michel RAMPAL, je me suis enfui de chez moi. Mon père...

– Viens à l'ombre, derrière l'étal, on sera plus à l'aise pour discuter et tu ne seras plus en sueur : faut faire gaffe, on s'approche de midi.

– Mon père...

– Laisse, tu n'as pas besoin de te justifier, à moins que tu ne veuilles en parler.

Un coup d'œil interrogateur, un regard qui dénie.

– Tu es là, ici et maintenant.

(sa sensation, exactement)

– Tu ne sais où aller ni quand.

– Oui.

– Alors, viens chez nous. Il y a de la place, des choses à faire, des idées à créer, un

monde à inventer. Viens chez nous.

– Agnès ! Agnès ? Agnès, mais où es-tu donc passée ? Agnès !?

– Je suis là, maman.

Clara reste bouche bée, découvrant sa fille discutant à l'ombre de la carriole avec un jeune homme, certes fort bien mis, mais totalement inconnu. Sa fille qui rayonne. Elle ne l'a jamais vue avec ce visage de madone comblée, bienheureuse parmi les saintes, sainte parmi les bienheureuses. est-ce bien sa fille qui se tient là ? Agnès lui semble auréolée d'un nimbe vermeil, ses joues ont la douceur du velours des roses précieuses du jardin, sa bouche semble sourire sans se courber, et ses yeux ! Oh, ses yeux, brillant d'étincelles multicolores, de lucioles joyeuses. Ma fille est amoureuse, c'est pas possible ! Pourtant, aucun signe du trouble habituel des instants des premiers émois ne se montrent. Ma fille est dissimulatrice ! Pourtant, non, elle n'est pas tendue comme je l'étais la première fois que j'ai vu Jacques. Elle est si calme, si sereine : un vert pré d'herbe tendre qui ondule doucement sous la brise caressante. Ma fille est heureuse. Clara sourit enfin, contente d'avoir trouvé une explication qui lui convient à cette situation inconnue qui la perturbe bien un peu.

– Maman, je te présente Michel RAMPAL. Michel, je te présente Clara RÈGNE, ma mère.

Michel salue très courtoisement et sourit : malgré elle, il connaît son prénom. Sans en avoir l'air, elle lui a subrepticement confié son nom.

– Maman, Michel est sans-abri depuis peu. Alors, on le ramène à la maison.

Son ton ne souffre pas la réplique. Clara a l'habitude. Cachant un petit rire qu'elle veut discret, elle acquiesce à l'injonction de sa fille. Le retour se promet d'être passionnant. Clara est bêtement heureuse de sentir sa fille l'être. Depuis le début de la guerre, elle se désolait d'avoir vu Agnès renoncer à la ville, au lycée. Non pas qu'elle s'y soit fait de nombreux amis, mais qu'elle ne puisse plus sortir de Maussane – sauf une fois par semaine pour venir au marché – devenue étouffante, une prison dorée que les Maussanais ont forgée bien malgré eux, en dépit de l'organisation du village, à cause du fonctionnement de leur communauté.

– Agnès, c'est bien beau de vouloir inviter Monsieur Michel à la maison, mais il faudrait peut-être replier notre carriole, tu ne crois pas ?

— Madame, vous me faites trop d'honneur à me donner ainsi du « Monsieur. » Je ne le mérite pas, mon nom est Michel, tout simplement Michel, seulement Michel...

— C'est que, Michel, vous êtes tellement bien mis, on voit bien que vous n'êtes pas un de ces gens des faubourgs, mais que vous habitez la ville. Vos vêtements sont de belle facture, faits de riches étoffes confortables et neuves. Vous sentez le savon comme la lessive dominicale. En plus, vous parlez beau : vous avez fait les écoles, au moins.

— Ma-man ! Maman, tu n'as pas honte ? Regarde comme Michel rougit : tu le mets mal à l'aise, maman.

— Laisse, Agnès, ta mère à parfaitement raison, et elle a reconnu mon patronyme, elle.

Agnès l'interroge du regard.

— RAMPAL, ça ne te dit vraiment rien ?

Les lèvres d'Agnès s'ouvrent d'un grand « O » de stupéfaction :

— RAMPAL, les savonniers...

— Voilà, tu sais maintenant. Je suis le fils de la savonnerie *Rampal*, le seul et unique fils. Ta mère dit la vérité : j'habite entre la gare et le château, en pleine ville, donc ; mes habits sont cousus par les plus grands tailleurs de la ville et je ne te parle pas de mes chaussures.

Agnès, par réflexe, baisse les yeux et la stupéfaction l'étreint encore une fois : Michel est chaussé de d'élégants mocassins de cuir fin.

— J'avais cours au lycée, ce matin, je n'y suis pas allé, c'est une longue histoire...

Il reste silencieux un moment pendant que les deux femmes, ne sachant trop comment continuer la conversation, attendent patiemment la suite.

— Tout ce que je peux vous dire, Madame, reprend Michel en s'adressant à Clara, c'est que si je suis parti de chez moi, c'est que je ne veux pas de cet avenir qu'on a bâti malgré moi. Je ne pense pas que j'y serai heureux. Alors, me voilà, cherchant où aller, le plus loin de la ville.

Clara lui sourit maintenant franchement :

— J'espère que je ne vous ai pas vexé, Michel, dit-elle en insistant sur les deux syllabes de son prénom. J'ai eu envie de vous accorder ma confiance bien que je vous aie vu en étrange posture aux côtés de ma fille. Il fallait que je sois sûre.

– Bon, maman, on replie ? C'est bien toi qui voulais qu'on le fasse, non ?

Alors que Michel s'apprête à il ne sait trop comment aider les deux femmes à ranger leur maigre chargement, les affaires au marché ayant été très bonnes, Agnès, de deux mouvements souples, d'un coup de main bien placé, replie la carriole en un rien de temps. C'est au tour de Michel de béer de surprise.

– Je suis contente d'être arrivée à ça, avec papa. C'est génial, non ? Viens, tu vas nous aider à atteler. Si tu n'as pas peur des équidés.

Le soleil tape dur sur leur crâne lorsqu'ils quittent Salon. Au loin, la Camargue scintille, ou c'est la sueur qui coule dans leurs yeux.

Tout au long du voyage, de retour pour les deux femmes, vers l'avenir pour Michel, il ne cesse de parler et de leur raconter sa ville.

« À Salon, il y a vraiment deux mondes qui cohabitent. Les plus bruyants, ce sont les bourgeois, commerçants et industriels réunis dans différentes Guildes, des Clubs très fermés qui se réunissent toutes les une à deux semaines pour décider de l'avenir de la cité. Ils tirent leur richesse des produits qu'ils font fabriquer ou vendre. Ils s'achètent pas mal de choses entre eux, ainsi l'argent ne sort pas de leur petit monde. Bien sûr, ils doivent aussi se fournir à l'extérieur, à l'étranger, plus loin que Marseille ou Aix. Ce sont des négociateurs enragés. Ils tirent le plus possible leur prix d'achat vers le plus bas. Et quand en face, le vendeur d'olives ou d'étoffe n'a pas beaucoup de clients, ça leur devient facile d'abuser de leur position. Mon père m'a parfois emmené avec lui en voyage d'affaires. La première fois, j'étais tout fier et tout heureux d'être considéré comme un grand. Il m'avait ordonné de ne rien dire et de bien observer. Je me souviens du dégoût qui m'a étreint lorsqu'il a soutié à un paysan la moitié de la récolte d'huile pour un prix couvrant à peine la cueillette des olives. Quand le marché a été conclu, nous nous sommes éloignés de sa proie, lui riant et me disant : « Ah, je l'ai bien eu, lui. Il n'a qu'à pas être d'Italie. » Je me souviens que je me retournais sans cesse vers le pauvre bougre dont la silhouette a fini par disparaître après un tournant. « Tu peux être fier d'être mon fils ! » J'en étais plutôt dégoûté. Par la suite, j'ai toujours refusé de l'accompagner. Un peu plus tard, il m'a traîné quelques soirs aux réunions de son club, dont il était le président : « C'est pour commencer ton éducation d'héritier, mon garçon. » Déjà échaudé par la négociation avec le producteur, je m'attendais un peu au pire. Je n'ai pas été déçu. J'ai vu le plus infâme ramassis d'escrocs, d'arnaqueurs, de fraudeurs en tout genre, non seulement par leurs méthodes d'achats mais également par celles des ventes. Des billets passaient de main en main sous la table, ils se cooptaient les uns les autres pour

obtenir des contrats juteux, ils étaient des êtres de l'entrisme et du népotisme. Et dire que j'étais de cette famille-là ! Je me dégoûtais. À chaque fois qu'il m'a de nouveau proposé de venir aux réunions du club, j'ai là aussi toujours refusé, prétextant des devoirs à faire pour le lendemain ou de la fatigue bien compréhensible pour mon âge. Ma mère, Suzanne, a senti mon trouble et a tout fait pour me protéger. »

Michel s'arrête, hors d'haleine, haletant. Assoiffé aussi, par la chaleur, bien trop forte pour la saison, même dans le midi. Agnès lui tend une bouteille de grès bien fraîche. « Bois, bois, ça t'apaisera. » Il reste quelque distance sans rien dire. Il reprend : « L'autre groupe, ce sont... tous les autres. Les ouvriers, les employés des magasins, les salariés, leurs larbins, comme ils les appellent. Ils vivent dans des faubourgs plus ou moins salubres, dans des quartiers miteux. Pas question de maisons parées de pierre de Rognes, pour eux. De la pierre, certes, mais blanchie à la chaux tous les étés par leurs habitants. Les plus chanceux sont à l'ouest et au nord de la ville, même si les rues étroites empêchent le soleil d'assainir leur logement. Quant aux malheureux qui vivent au sud et à l'est, ils sont assaillis par les miasmes que le Mistral chasse de la ville. Ce n'est pas propre à Salon : dans toutes les grandes villes, les pauvres sont parqués face au vent dominant, la ville entre eux et lui. Ces quartiers-là sont rongés par la vermine, ils puent. Les enfants y sont toujours malades, les femmes toujours fatiguées et les hommes n'en peuvent mais. À Salon, les maigres salaires, versés toutes les semaines pour qu'ils ne disparaissent pas dans les verres de pastis, permettent juste aux mères d'habiller les gosses et les nourrir. »

Agnès tend les rênes, elle n'écoute pas vraiment, à peine entend-elle l'écho des paroles à ce qu'il va dire. Elle sait déjà l'histoire quelques secondes avant qu'il ne la raconte. Au moment où Michel parle des gamins, ses mains se crispent brutalement, les juments font un écart, la carriole chancelle.

– Agnès ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Passe-moi donc les lanières, j'ai envie d'arriver entière à la maison, moi !

– Oui maman, excuse-moi.

Michel reprend : « Ceux qui ont le plus de chance sont les ouvriers des savonneries, payés en nature : ils peuvent se laver. Ceux des huileries aussi, peuvent avoir au moins un peu de quoi se faire des forces. J'ai travaillé à la savonnerie, toujours pour connaître mon futur empire, disait mon père. S'il m'avait laissé le choix, j'y serais retourné. Mais il n'a pas voulu : « Tu as vu en quoi consiste la fabrication du savon, ça te suffit, ça ne mérite pas que tu reviennes dans les ateliers. » En revanche, j'ai pu travailler plusieurs fois dans les bureaux, à ranger les bons de commandes, les bons de livraison ou les factures. Le

comptable m'a un peu initié. Néanmoins, il ne m'a pas montré comment on falsifie les comptes, comme j'ai appris plus tard que c'était courant. À la savonnerie, j'avais rencontré des gens formidables, aimant passionnément leur métier malgré les conditions de quasi esclavage dans lesquelles les tenait mon père. Il profitait bien de l'amour que ces gens ont pour leur métier pour les exploiter. Ils en étaient conscients, mais ils me disaient : « On ne sait faire que ça. On n'aime faire que ça. Si on nous enlève ça, moun pitchoun, on meurt. Alors on préfère vivre, même mal, mais un peu plus longtemps que mourir de suite. Et puis, qui sait ce que l'avenir nous réserve ? » C'est à la savonnerie que j'ai rencontré quelques fortes têtes. Oh, ça ne se voyait pas de prime abord, ils faisaient leur boulot comme les autres, peut-être même un peu plus, histoire de se faire remarquer dans le bon sens. Mais pendant qu'ils travaillaient dur, leur caboche turbinait à plein régime : ils pensaient, échafaudaient des solutions pour sortir leurs congénères de la misère. Quand ils m'ont vu arriver, moi le fils du patron, ils m'ont d'abord tourné le dos. J'aurais fait pareil. On ne fricote pas avec l'ennemi. Puis ils se sont décidés à me parler, à cause de mon ardeur au travail, mon aide, mon attention à eux, ma bienveillance, m'ont-ils dit par la suite. Quoi qu'il en soit, j'ai vraiment pu prendre connaissance de leurs conditions de vie, de l'intérieur. D'autre part, au lycée, avec quelques copains fils de savonniers ou d'industriels, on a commencé à parler de nos expériences respectives, on s'est vite retrouvé un petit groupe à avoir les mêmes préoccupations pour les ouvriers. On a réfléchi à ce dont ils avaient besoin, on est rapidement tombés d'accord : de la nourriture, saine. Bien sûr pas question de voler dans les réserves de nos maisons, ou de chaparder dans les épiceries. Et puis, on n'avait pas à leur faire l'aumône. Il fallait les impliquer dans l'aventure. Un soir, on s'est discrètement posé, avec un copain dont le père est ingénieur hydraulicien, et un autre, fils de propriétaire terrien, à la sortie de la savonnerie familiale. On a attendu que les deux ou trois hommes que j'avais repérés comme ayant des âmes de leader sortent ; on s'est approché d'eux, on a eu un peu peur qu'ils nous prennent pour des malfrats, mais ils m'ont reconnu, on est allé se planquer dans un coin d'ombre et on leur a présenté notre idée. Salon est plein de bouts de terre, dans la ville même, de jardins ouverts, sauvages même. D'un autre côté, on a un grand canal, des fontaines à profusion. En reliant le tout, on pouvait faire des jardins potagers à moindres frais, cultivés par les familles et les enfants. Ils ont dit oui tout de suite. Petit à petit, on a mis en place les jardins, bêché, planté, arrosé. Ça démarrait bien, on a eu les premiers radis, les jeunes carottes, de l'ail à foison, des salades croquantes. Tout le monde était content. Il fallait se faire discret, cacher nos potagers sous des fleurs décoratives, prétendument installées par tel ou tel club pour embellir la ville, pour se faire aimer. Et puis la milice a tout détruit. »

Ils roulent sur une partie du chemin ombragée par de grands micocouliers qui ont déjà mis nombre de leurs premières feuilles. Clara freine l'attelage, les juments

ralentissent, puis s'arrêtent tout à fait. Bonne idée pour se dégourdir un peu les jambes. Ils font quelques pas, s'éloignent de la carriole. Agnès reste assise, le regard fixe, les mâchoires serrées.

– Agnès ? Agnès ?

– Oui, maman ? marmonne Agnès d'une voix pâteuse, semblant revenir d'une aventure horrible.

– Agnès, descends de là, vient marcher un peu. Tu es toute estransinée, tu as l'air tourneboulée. Viens te changer les idées.

Agnès obéit, n'ayant ni la force ni l'envie de lutter... Michel s'asperge à une cascabelle dissimulée dans le talus, il éclabousse Agnès avec de grands mouvements de bras, des rires éclatent. Clara sourit.

– Et c'est à cause de la milice, que tu es parti ?

– En partie. C'est principalement à cause de mon père. Ce matin, il a appris la capture d'Hitler. Il tremblait, il était blême. Il était effondré, sans réaction visible, tétanisé. Puis il a hurlé sa haine des rouges, du peuple, des gens. Il a enchaîné sur un panégyrique du Führer. Il a soudain réalisé ce que ça voulait dire « Hitler est prisonnier. » Il a perdu connaissance.

– Et après ?

– Après, il... je...

Agnès poursuit :

– À son réveil, il a déliré. Il a poussé au paroxysme l'organisation actuelle de la ville, en introduisant un peu de social, pour que les ouvriers soient en assez bonne santé pour travailler et ainsi enrichir les bourgeois.

Michel continue :

– Jamais je n'avais entendu mon père parler ainsi. Il a montré son vrai visage, auparavant caché derrière un masque de paternalisme chrétien. Un visage hideux. Toute une foule est dédiée à la production de richesses au profit d'un petit nombre. La négation de l'individualité et de l'humanité en même temps. Comme si le corps social ne faisait qu'un, un être indifférencié, constitué de multiples cellules incapables de survivre les unes sans les autres, dirigé par quelques hommes – jamais de femmes ! – à leur propre profit. Je pense qu'il aurait voulu qu'Hitler transforme

l'Europe comme il a transformé l'Allemagne. Des nations de pacotille, brillant d'un verni doré par dessus la misère noire des esprits et des corps. Il pensait qu'il aurait fait partie des élus, ceux qui dirigent, du haut de leur cathèdre, ceux qui se donnent l'impression de travailler dur parce qu'ils partent en voyage d'affaires, se réunissent entre eux le soir, mettent au point des plans, des stratagèmes dans l'ombre feutrée des clubs d'initiés. Voilà, c'est ça : il se croyait un initié, négociant à son profit, asservissant à son profit. Dans cette relation qu'il a su rendre asymétrique. Il aime dominer. Il domine ma mère, la traite avec rudesse et ses yeux brillent lorsqu'il la voit se soumettre. Maman... Parfois, je me dis que je ne connais pas ma mère, ma vraie mère, non que je doute qu'elle soit la femme qui m'a mis au monde, mais plutôt qu'elle ne laisse paraître d'elle que ce qu'elle veut bien qu'on voie. Une femme soumise, toujours accueillante et bienveillante, un sourire discret posé en permanence sur ses lèvres, une silhouette tout juste assez ronde pour faire confiance à la douceur qu'elle montre. Rien ne transparait de ses aspirations intimes. Je ne sais d'où elle tire la force qu'elle a de se tenir debout en toutes circonstances. On dit qu'au plus l'on donne, au plus on reçoit. Je doute qu'elle reçoive autant qu'elle donne. Il paraît qu'au plus on donne de l'amour, au plus l'on en reçoit. Je ne sais vraiment pas si nous voir heureux, mon père, moi, l'emplit tout entière : tant sont à tant lui en demander ! Je crains qu'un jour le puits s'assèche à trop avoir abreuvé les autres. Qu'elle soit en train de lire et qu'on l'appelle ? Elle accourt toutes affaires cessantes. Qu'elle entende un bruit, un cri ? Elle veut savoir immédiatement quelle en est l'origine, s'il y a un blessé. Je l'ai vue, une seule fois, se concentrer sur elle-même, au moment où elle a appris la mort de son père, mon terrible grand-père : la cuisinière lui demandait quel menu elle devrait préparer. Elle demandé s'il y avait une urgence vitale à répondre à cette question. La cuisinière a fait non de la tête et s'en est retournée à ses fourneaux. Ma mère est allée s'excuser auprès de la pauvre femme par la suite : toutes deux étaient aussi gênées l'une que l'autre de ne pas avoir perçu ce qu'exigeait la situation. C'est pour cela, je crois, que mon père a pris Suzanne, ma mère, pour épouse. Comme on prend dans le compotier un fruit qui nous donnera une satisfaction béate, qui nous permettra d'assouvir tous nos désirs, comblera tous nos plaisirs. Mon père savait, dès le premier regard qui lui a lancé, qu'elle ne dirait jamais non, qu'elle lui serait entièrement dévouée. Il n'a pas vu ou n'a pas voulu voir le vernis dont elle se parait, cuirasse impénétrable. Il s'est cru le plus fort. On y repensant maintenant, alors qu'elle m'a poussé à partir, je crois que c'est elle la plus forte : sans elle, il n'est rien. Elle le sait, il ne veut pas le savoir. Il serait terrifié de se voir ainsi s'écrouler de l'intérieur. Tout le personnage qu'il s'est lui aussi plaqué sur ce qu'il est tomberait en lambeaux, en ruine. Quelle honte ! Quel déshonneur ! C'est moi qui ai honte d'être son fils, maintenant.

Michel se tait. Il sent Agnès qui se presse à son flanc. Une chaleur douce en émane, bien différente de l'âcre cagnard qui lui tombe sur la tête, malgré sa casquette. Il s'aperçoit maintenant qu'il a un horrible mal de crâne. Il ouvre grand la bouche et aspire de larges goulées d'air pour faire fuir l'étau qui commence à lui serrer les tempes. Agnès lui tend la gourde de grès tenue au frais à l'ombre dans un courant d'air, sous le plancher de la carriole. Boire l'eau bien fraîche ravive un instant ses douleurs. Soudain, plus rien. Plus rien qu'un grand vide, une espèce de silence tranquille. Pas celui des animaux avant un séisme, non. Celui qui suit le retour à la maison, au havre. Celui qui précède le sommeil réparateur, celui qui résonne au petit matin avant que la ville ne se réveille. Un silence qui espère. Il se sent étrangement calme. Peut-être a-t-il tant parlé que ses terreurs sont parties avec le son de ses mots. Malgré cela, il ne se sent pas vide. Un peu fatigué, certainement, mais plein. Une bizarre sensation de plénitude qu'il ne se rappelle pas avoir jamais connue. Il n'ose pas tourner la tête vers Agnès. Il sent bien qu'un courant circule d'elle à lui, de lui à elle, un courant clair, limpide, pur qui vient d'elle, un courant grisâtre avec des reflets de jais qui s'échappe de lui. Et ça circule, ça tourne. À fixer la ronde de l'air, il en aurait presque le tournis. Il rive son regard sur les jambes et les pieds des juments qui trottent, le vertige s'estompe. Agnès le regarde, elle lui sourit, sent-il, toujours craintif de croiser ses prunelles vertes.

À peine sont-ils en vue des premières maisons de Maussane, que la guimbarde de Christophe les dépasse en trombe. « *Encore lui ! s'exclame Clara, je ne sais pas ce qu'il lui arrive en ce moment, mais on dirait qu'il a bien l'intention de tuer nos garis. Quel couillon !* » Les trois voyageurs rallient enfin la place du village, où, comme précédemment, la cohue se fait autour de Christophe. « *Il nous annonce quoi encore, aujourd'hui, maugrée Clara, qu'il s'est échappé, l'autre boche ?* » Jeannot accourt vers eux « *Maman, Clara, ils ont fait un pacte avec le furieux, ils ont* » Il s'arrête net, coupé dans son élan par la vue de Michel, entre les deux femmes. La tête penchée, interrogative, d'un côté, de l'autre, il observe le jeune homme la bouche bée.

– C'est qui ?

– Michel, je te présente Jeannot, mon petit frère.

– D'abord, je m'appelle Jean. Et puis, je ne suis pas petit puisque maman m'appelle toujours mon grand.

– Mon grand Jean, je te présente Michel RAMPAL, de Salon, lui lance Agnès avec un grand sourire.

– C'est ton amoureux, Agnès ?

– C'est bien plus que ça, Jeannot, bien plus, dit-elle avec du mystère dans le regard.

Jeannot reste un moment interdit, ne comprenant pas vraiment ce que sa sœur veut dire. Pppfff, les grandes, c'est toutes des bizarres. Il reprend :

– Ils ont fait un pacte avec les Anglais, les villes aux riches, les pauvres, à la campagne.

Michel devient blême : exactement ce que son père espérait voir advenir.

NEUF – Suzanne

Son fils parti, Suzanne retourne au chevet de son époux. On a transporté Charles dans la chambre de celui qui devait être leur fils aîné, emporté tout jeune par la diphtérie. Elle regarde son mari qui dort enfin d'un sommeil artificiel provoqué par l'injection que le médecin lui a administrée. Le regard de l'épouse est froid, son visage sévère, le sourire a disparu de ses lèvres. Elle peut enfin être qui elle veut.

Le médecin ne lui a pas caché la gravité de l'état de son mari.

– Charles est très mal en point, Suzanne. Des années de pléthore gastronomique, des nuits à discourir sans fin sur l'avenir du monde, des jours passés à se déplacer d'un bout à l'autre de la région, dans des voitures inconfortables, dans la canicule ou l'air glacial du Mistral, des heures et des heures de palabres, à convaincre, à vaincre, ont durci ses artères et son cœur. S'il veut continuer à vivre, il ne doit plus rien faire, obligé d'arrêter toutes ses activités.

– Et s'il arrête tout, murmure Suzanne.

– Il meurt, complète le médecin. Et s'il continue, il meurt aussi. La situation est inextricable, Suzanne. Il va te falloir être forte – enfin, encore plus que tu ne l'es. Il te faut très rapidement préparer ton avenir et celui de Michel. Celui de la savonnerie, en quelque sorte. Je lui ai administré une bonne dose de calmant, ça va le détendre, faire baisser sa tension. Mais je ne peux rien faire pour son cœur, c'est trop tard. Il peut lâcher à un moment ou à un autre, sous le coup d'une émotion trop forte, d'une autre colère. Il peut le mener jusqu'à cent ans. Je ne peux rien prévoir. Suzanne, toi et ton fils devez... Où est Michel ? Suzanne, où est Michel ?

Suzanne ne répond pas tout de suite. Elle tente de calmer son cœur, sa respiration. Une grande inspiration :

– Michel est parti. Il semble qu'il se soit plus ou moins disputé avec Charles. Il ne reviendra pas, en tout cas pas tant que Charles sera vivant. Et de mon vivant, je ferai tout pour que Charles ne voit pas son fils.

Le médecin regarde longuement Suzanne, sans rien dire. Elle lui rend un regard lisse, impénétrable, muet. Le médecin attrape sa serviette, bise Suzanne sur le front : « *Prends bien soin de toi. Et de Michel.* » C'est tout ce qu'elle désirait entendre. Le médecin a compris les enjeux, soupesé les forces et risques en présence, a fait son

choix, l'a indiqué à Suzanne. Charles est un homme mort.

Suzanne regarde le visage impassible de son mari. Les yeux sont clos et les paupières immobiles. Les narines frémissent à peine, la bouche retombe un peu en une petite moue que l'on pourrait prendre pour du dégoût. Du dégoût ? *est-ce que Charles se dégoûte ?* se demande Suzanne. Il a reçu la savonnerie des mains de son père, qui lui même l'avait reçue des mains de son père, et ainsi sur deux ou trois générations. Toujours par les hommes. Dans la transmission, il s'est trouvé un FABRE n'ayant eu que des filles, dont l'aînée a épousé un RAMPAL. C'est ainsi que la savonnerie a changé de nom, mais pas de sang.

Suzanne regarde le visage pâle de son mari. En-dessous, sa poitrine se soulève et s'abaisse sans à-coup. Le cœur est inaudible. Elle aimerait bien avoir l'oreille assez fine pour l'entendre, elle n'ose poser sa tête contre le thorax le Charles, comme faisait le médecin, quand elle était petite, la chatouillant de ses cheveux follets lorsqu'il écoutait son cœur battre à travers la fine étoffe d'un mouchoir de batiste. L'idée de mettre sa tête sur la poitrine du malade la répugne maintenant. Au sein de cette enveloppe de chair flasque, elle devine une noirceur de charbon, des ruines de honte ou de lâcheté, elle ne sait trop.

Suzanne regarde le visage lugubre de son mari. Malgré la pudeur des mots confiés au médecin, elle a très bien entendu la conversation, ce matin, dans le salon, au petit-déjeuner, entre Charles et Michel. Elle a perçu la détresse de son mari hurlant à l'invasion rouge, l'incompréhension de Michel devant cette terreur irrationnelle, ses efforts pour ramener le calme dans la tête en furie de son père, la fièvre qui a abattu Charles lorsqu'il a réalisé l'indicible. Et puis, après le silence et le calme, sa diatribe, ses envolées lyriques décrivant le futur radieux qu'il invente. Et puis le coup de grâce, contre son fils, son propre fils. Il a vu en lui un traître, plutôt que de l'encourager à parcourir son propre chemin, il lui a brisé les jambes. Suzanne ne lui pardonne pas. Elle pensait bien connaître son mari, sa soif de domination, son désir de puissance, sa volonté d'écraser tout ce qui est plus petit que lui, alors que c'est tellement lâche et facile. Elle le découvre plus noir que le charbon des enfers. Un tel homme ne mérite pas sa place sur terre. Qu'il aille servir le diable !

Suzanne regarde son mari qui la regarde. Il s'est réveillé sans qu'elle n'y prenne garde, lui donnant peut-être l'occasion de la voir enfin telle qu'elle est. Dans les yeux de Charles, elle ne lit rien, aucun étonnement, reproche ou colère, ni même de la rouerie. Elle reprend son masque d'épouse dévouée, elle laisse le voile de tristesse

atténuer son regard. Avec un sourire doux, une voix calme et basse, elle accueille le réveil de son époux :

– Tu dois te sentir enfin apaisé, après le passage du médecin.

– Quelle heure est-il ? J'ai dormi combien de temps ? Il faut que j'aille à la savonnerie : on doit recevoir une grosse livraison d'huile de la part d'un nouveau fournisseur et je ne fais pas confiance au contre-maître pour savoir si elle est vraiment exceptionnelle. Quel ballot, celui-là ! Il ne distinguerait pas une huile de Maillanne d'une des Baux. Ça fait plusieurs fois que je le lui dis, il me regarde comme un couillon. Il va devoir trouver à travailler ailleurs. En plus il est fainéant. Je l'ai plusieurs fois surpris, dans les hangars, caché derrière les caisses à...

Une violente quinte de toux l'interrompt, son cœur s'affole, sa face rougeoit, il perd son souffle, lui court après, le rattrape difficilement, il halète, de plus en plus lentement, il se calme enfin.

– Mais qu'est-ce qu'il m'arrive, Suzanne ? Qu'est-ce qu'il m'arrive ?

Elle lit de nouveau la terreur dans ses yeux. D'une voix monocorde, sèche, telle une gouvernante sermonnant un enfant, elle répond :

– Le médecin a dit que tu avais mené trop belle vie, trop grand train jusqu'à maintenant, que ton cœur et tes vaisseaux en étaient tellement abîmés que si tu continues à vivre ainsi, tu ne vivras pas bien longtemps.

– Michel me succédera. Après avoir renoncé à ses idées rouges. Mais qui lui a mis ça dans la tête ? Suzanne, pourquoi il a fait ça ? Il a pourtant une belle vie, tout ce qu'il veut, une belle maison, la plus belle chambre, des domestiques. On lui paye ce qu'il veut. Alors, pourquoi a-t-il fait ça ? C'est le lycée qui lui a monté le bourrichon, tu crois ? Pourtant, il n'y a que les fils de familles comme la nôtre, respectable, riche, trimant dur pour notre ville et nos usines. Tu crois qu'on aurait dû le mettre chez les pères ? C'est ce que je voulais pour lui, au début, rappelle-toi. Et puis, je me souviens de ce petit air malheureux que tu as eu quand je t'en ai parlé. Tu ne voulais pas. Alors, j'ai cédé. Je n'aurais pas dû. Un homme ne doit pas céder aux caprices de sa femme. Tu es bien mon épouse dévouée, Suzanne, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce sans le regarder.

– Suzanne, où est Michel ? Pourquoi n'est-il pas avec toi à mes côtés. Il devrait

venir prendre de mes nouvelles. Il est resté dans sa chambre craignant de me déranger ? Il n'est pas au lycée, au moins ? J'espère que tu l'as retenu à la maison alors que je suis malade. S'il rate des cours au lycée, tu sais bien que je peux m'arranger avec le directeur : il me doit bien ça. Où est Michel, Suzanne ?

Suzanne reste silencieuse un moment. Elle sent que c'est maintenant ou jamais. Maintenant qu'elle doit porter l'estocade à ce bœuf délabré qui se prend pour un taureau. Elle relève lentement la tête, inspire profondément, fiche son regard dans les yeux de son mari : « *Michel est parti. Il ne reviendra jamais. Tu n'as plus de fils, Charles.* »

Elle attend que ses mots fassent effet. C'est terriblement long. « *Tu veux dire qu'il est...* » Sans le laisser finir, elle laisse échapper un « *Oui* » faiblard, geignard, les yeux baissés, les mains tremblantes. Et elle attend. Charles lui agrippe la main, la serre à la broyer, longtemps. Très longtemps. Elle a mal, elle se retient de crier mais les larmes viennent, Charles ne peut pas ne pas les voir. Il serre toujours. Elle attend encore. Longtemps, très longtemps. Et soudain, sa main est libre, meurtrie mais libre. Celle de Charles repose à côté, flasque, tiède, immobile. C'est fini.

Elle pense à Michel, probablement parti vers l'ouest, à courir après le soleil. Les yeux fermés, elle sent deux présences féminines à ses côtés, de la bienveillance. Un frisson brûlant la parcourt, telle une étincelle le long d'une mèche à poudre. Au bout, pas d'explosion, seulement le visage de son fils qui lui sourit, paisible.

Elle passe les jours suivants dans un brouillard dont elle s'est elle-même entourée. Les notables ont à cœur de prendre en charge la pauvre veuve sans défense d'un de leurs, d'un des plus grand parmi eux. Elle se laisse faire, pour une fois. Ce n'est pas que tout soit à sa convenance, mais les risques qu'elle y perde sont très faibles, elle se laisse diriger. Que c'est reposant. Même si elle se trouve toujours à dire oui sans rien opposer que ses yeux rougis dans son triste visage, elle est devenue le centre de l'attention. Tout autour d'elle, s'agite le ballet de ceux qui savent, de ceux qui font. Ils la laissent tranquille, tout à sa peine, sidérée par la perte simultanée de ses hommes, croient-ils. Suzanne distingue déjà les requins des gens simples et bons, ceux qui en veulent encore plus et ceux qui n'ont pas grand chose à donner mais qui l'offrent quand même. Les premiers ne peuvent s'empêcher de faire de longues tirades avec de grands éclats de voix vite réprimés lorsqu'ils se rappellent les faits, d'avoir la mine austère mais volontaire, de s'agiter beaucoup, de pérorer en piétinant les tapis du salon. Ils sont fatigants. Elle le leur dit. Ils s'excusent platement, la laissent tranquille et en la quittant, ne peuvent s'empêcher de la regarder par en-dessous comme pour

préparer leur prochain coup. Les seconds lui apportent des présents, des fleurs, des herbes qui sentent bon, des bouquets confectionnés à la va vite sur le chemin. Ils laissent traîner leurs doigts sur sa main, comme pour lui communiquer directement l'énergie dont ils croient qu'elle est en manque. Ils lui sourient, beaucoup. Et elle leur sourit en retour. Ce sont les seuls qui ont la mine ensoleillée, les seuls à qui elle a envie de donner.

L'enterrement, la foule des Salonais de la haute en tête du cortège, qu'elle conduit, seule. Tout le personnel de la savonnerie, ensuite, avec leurs pauvres habits du dimanche. Le défilé des gens soi-disant compassés qui lui présentent leurs condoléances, les étreintes des femmes de la savonnerie, en larmes. La parole d'un chef d'équipe : « *Ton fils est un type bien, Suzanne. Ne le laisse pas nous abandonner.* » Tout cela l'a évidemment épuisée. Bien sûr elle aurait préféré quelque chose de plus simple, de plus humble, sans la foule des vautours se frottant les mains qu'ils voudraient bien mettre sur la savonnerie, alors que l'héritier est introuvable. Suzanne est restée muette quant à la disparition de Michel. Ils en ont été pour leurs frais. Elle est épuisée, vidée. L'agitation des derniers jours, la cérémonie, le vide de la maison malgré les domestiques qu'elle sent à l'affût, prêts à accourir à la moindre de ses sollicitations, n'osant pas les devancer : la patronne est tellement discrète, tellement soucieuse d'autrui avant de l'être d'elle-même, elle exprime si peu de désirs propres. Peut-être cela va-t-il changer avec la disparition des maîtres de la maison ? Suzanne se sent soudain perdue, elle est désormais seule maîtresse à bord, elle n'a plus à attendre un ordre, une injonction qui la ferait se mouvoir. Elle n'a plus besoin de son masque de femme dévouée, de servante. Elle doit maintenant penser à elle. Et à son fils. Elle le sait bien vivant. Et heureux, comme semble lui clamer son sourire entrevu furtivement lorsque Charles est mort. C'est ce sourire qui l'a maintenue debout pendant tous ces jours bien pénibles. Un peu parce qu'il l'a poussée à agir pour son fils, mais aussi comme une invite à s'occuper d'elle, une façon de lui dire qu'elle peut enfin penser à elle en priorité, alors que lui est heureux. Elle sourit, un peu tristement lorsqu'elle pense que son fils est heureux sans elle, aux côtés de ces deux femmes qu'elle a senties pleines de bonté et de générosité. Même si elle sait que personne ne remplace une mère, elle le regrette presque. Même si elle sait qu'on ne met pas des enfants au monde pour soi mais pour eux, elle en est chagrine. Vraiment, met-on des enfants au monde pour eux ? Ou est-ce le monde qui les fait naître pour lui ? Pour incarner des idées, les réaliser, les faire vivre, les tester, les abandonner, en construire d'autres sur les ruines des premières, les améliorer, les parfaire ? Elle s'endort, sans réponse à sa question, mais apaisée.

DIX – Michel

L'agitation est extrême sur la place de Maussane. Les nouvelles apportées par Christophe sèment le doute et le tumulte. Les Maussanais sont en colère. Quoi, ils ont fait prisonnier le Führer pour ça ? Ils ne veulent pas être sacrifiés sur l'autel des accords entre les grands de ce monde, ils se battront, prendront les armes s'il le faut, mais ils n'accepteront pas d'être remerciés comme un vulgaire journalier. Jacques tente de ramener le calme, c'est difficile, ils sont si excités par cette nouvelle qui leur semble tellement injuste. C'est Clara qui trouve les mots : « *Eh, qu'est-ce qui vous prend ? Vous avez fait la sieste à l'ombre d'un noyer ou quoi ? Rappelez-moi : comment a-t-on organisé Maussane ? Comment a-t-on vécu jusqu'à présent, alors que les conditions n'étaient pas très éloignées de ce qui est promis ? Alors, ressaisissez-vous ! Tiens, je suis bonne pâte, même si c'est normalement le jour de fermeture, on va ouvrir le café. Mais attention, juste pour une heure, histoire de vous laver la tête avec des idées plus fraîches que les remugles que vous agitez-là. Allez, venez m'aider.* » Tous se précipitent pour accompagner Clara jusqu'au café et en ouvrir les volets : un coup bien frais, ça ne se refuse pas ! Jacques regarde sa femme et la remercie d'un sourire. Il lui semble qu'elle a changé depuis qu'elle est allée au marché de Salon, ce matin, mais il ne saurait dire en quoi. Il se tourne vers la carriole où sont restés sa fille et Michel, tels des étrangers dans l'expectative.

Agnès ne tient pas à lâcher Michel d'une semelle. Il est impassible, statufié, les yeux écarquillés, portant son regard au-delà de l'horizon. Son esprit est fermé, imperméable à ses invites, ses tentatives d'entrer en communication. Son esprit est absent, ailleurs. Elle croit comprendre.

Michel a froid, sous le soleil ardent de plus de midi. Emportés par une vague glacée, ses sentiments n'existent plus, ses sensations ont disparu. Il est boule d'univers repliée sur elle-même, de plus en plus dense, de plus en plus froide, de plus en plus noire, de plus en plus petite. La lumière, les particules, la chaleur qui s'en approchent sont absorbées sans qu'aucun frémissement ne se produise. Il est trou noir, avalant le futur qu'il ne veut pas, le faisant disparaître de ce monde-ci. De l'autre côté, la lumière des yeux de sa mère, la chaleur de son sourire. Elle est seule, nimbée d'éclats joyeux. Une ombre sur sa joue, reflet d'un corps mort, d'une âme capturée par le diable.

Michel s'ébroue, son visage reprend la couleur écarlate des gens qui sont restés trop longtemps au soleil. Il croise enfin, pour la première fois depuis le début du

voyage, le regard d'Agnès, prunelles inquiètes, sourcils haut froncés, frémissement des lèvres qui s'apprêtent à parler et n'osent s'y résoudre. « *Je vais bien, Agnès, merci. Me voilà désormais dans ma nouvelle famille.* » Si Agnès était davantage sûre d'elle-même, elle l'aurait embrassé, de soulagement, d'espoir. « *Viens, on va rejoindre les autres.* » trouve-t-elle quand même à dire.

Le café est comble quand ils y rentrent, ça déborde même dans l'épicerie et sur la place. Le brouhaha est à la mesure de la foule qui s'y presse. Malgré les paroles de Clara, les villageois ne se sont pas calmés. Ça jure tant que ça peut, contre les boches, les Anglais, les bourgeois, les richards. Ça s'invective entre ceux qui, il y a une minute, faisaient front contre un troisième avec lequel ils étaient en désaccord. Ça beugle des « *Grands couillons !* », « *Espèce de fada !* » et autre « *Fais pas ton testard !* » Jacques et Clara se démènent pour servir tout le monde, Jeannot s'essaie au service. Il s'arrête net alors qu'il file vers la place, manquant échapper les verres qu'il tient à la main, quand il aperçoit Agnès et Michel. Comme ils se ressemblent ! Il crie : « *Ah, te voilà enfin ! Magne, papa et maman ont besoin de toi.* » Il continue sa course non sans avoir auparavant jeté un clin d'œil à Michel. Les deux adolescents se fraient un passage vers le comptoir, jouant des épaules et des coudes et des mains. On s'écarte comme à regret pour les laisser passer quand, tout près du bar, Agnès se heurte au torse massif de Bernard.

En un éclair, elle découvre le champ de ruines qui encombre sa pensée, un homme écartelé, au milieu d'un pays dévasté. Là, une rose piétinée, ici, une écharpe lacérée, plus loin une maison dévastée par les flammes. Au milieu, un homme, nu. Qui ressemble à Bernard. Sa chair est grise, les rides sont profondes, elles coulent, emplies d'eau noire, tout au long de son corps. À moitié debout, à moitié écroulé, un genou en terre, un bras qui tremble et le soutient à peine. Dans son autre main, une lame qu'il enfonce dans son cœur. Il l'y tourne, fouille sa poitrine d'où jaillissent de longues rigoles rouges. De sa bouche fuse un geyser écarlate qui vient lécher les pieds d'Agnès.

Elle lève vers Bernard un regard vide, tourné vers l'intérieur. Elle se blinde. Elle sait qu'elle va en prendre plein la tête. Parce qu'elle est une femme, parce qu'il ne se pardonnera jamais ce qu'il a fait à la sienne. Parce qu'il détourne sa haine de lui-même vers les autres, espérant, vœu dérisoire, qu'ils l'achèveront. Lui n'en a pas le courage.

– Oh, ma jolie, c'est ton amoureux que tu nous amènes là ? Il est bien beau, dis-

donc. Mais qu'il est bien habillé, on le dirait cousu d'or.

Il va pour tâter le pan de la veste que Michel tient sur son épaule. Un bras en travers le retient. Jules.

– Quoi mon fils, tu veux m'empêcher de connaître ce que ça fait de porter de beaux vêtements ? Regarde le. T'aimerais pas, toi, être habillé comme un monsieur ? Tu nous l'as trouvé où, Agnès ? Il s'est égaré au marché en venant de Lyon, c'est ça ? C'est encore un de ces gens de la ville qui viennent nous apprendre à vivre, c'est ça ? On n'en veut pas des étrangers, ici. Et encore moins des étrangers de Lyon. Il pue l'argent et les bourgeois, ton amoureux, Agnès. Il...

– Papa, arrête ! lui intime Jules. D'un regard, il prie Agnès de surtout, surtout, ne pas s'emporter.

C'est qu'il la connaît bien. Mais il la trouve bizarrement calme, comme détachée, étrangère aussi, attendant que la tempête s'éloigne.

– Bernard, je t'ai déjà dit, l'autre soir, de foutre la paix à Agnès, tonne Marius. Tu veux vraiment que je t'envoie à Mouriès à coup de pied là où je pense ?

Le silence est total dans le café, Jules attrape son père par le bras et le pousse vers la sortie pendant que la foule s'écarte largement. Il entend Agnès lui dire « *Merci.* » alors qu'il croise son regard et que ses lèvres n'ont pas bougé. Il manque un pas, interloqué puis poursuit son chemin, propulsant son père devant lui. Toutes les têtes sont tournées vers le duo qui s'en va. Des regards de pitié, d'incompréhension, tout juste de colère, les accompagnent. À peine sont-ils sortis, que les conversations reprennent, à mi-voix, sereines. Quelle atmosphère peut créer un mauvais esprit rien que par sa présence ! Et quand il se fait paroles, la tempête s'apprête à se déchaîner.

L'ambiance se fait feutrée, indolente. C'est bientôt l'heure de la sieste, et même si le jour se prête à la discussion, il est peut-être temps de la remettre au soir, quand les esprits se seront apaisés. Le café se vide peu à peu, Jeannot demande s'il peut passer dans la maison, derrière. Il a parfois un peu de mal à comprendre les adultes, pourquoi ils s'affrontent sans cesse. Il n'a jamais entendu ses parents se disputer, et s'il le fait avec sa sœur, c'est souvent pour de rire. Clara dit que s'ils ne se disputaient pas, ça serait anormal. Ça le rassure. Et là, cette grande bringue d'Agnès a ramené de Salon un bien beau jeune homme. Elle prétend que ce n'est pas son amoureux. Mais il voit bien comme ils évitent de se regarder. Quand Bernard a attaqué Michel, il

s'attendait à ce que sa sœur lui saute dessus comme une louve, ou une tigresse. Il a lu dans un livre sur les animaux que c'est ce que font les mères des petits quand un autre animal les attaque. Mais là, Agnès n'a pas bougé, c'est Jules qui est venu à son secours puis Marius. Ils les aime bien, ces deux là. Marius lui fait bien un peu peur avec sa grosse voix qui tonne, mais comme il lui donne souvent des bonbons, il ne lui en veut pas trop. Et ce pauvre Jules, comme il boîte bien bas. Du coup, il est pas parti à la guerre. C'est où la guerre, d'abord ? Les journaux en parlent bien, mais lui ne l'a jamais vue. Il aimerait bien voir à quoi ça ressemble pour de vrai, les avions qui font vrrrrrrroum dans le ciel, les mitrailleuses qui font tacatacatac, les canons qui font des gros boum. Il se dit qu'il aurait quand même un peu peur et que c'est bien que les enfants n'aillent pas à la guerre. Clara le rattrape dans la cuisine : « *Il faut décharger la carriole, tu viens.* » Ah voilà, Clara ordonne. Les enfants ne font pas la guerre mais ils doivent quand même travailler, pour leurs parents, en plus, et sans être payé ! C'est pas juste.

Agnès est allée récupérer la carriole arrêtée devant la mairie, alors que Christophe est parti depuis longtemps. Clara s'occupe des bêtes. Jacques hèle Michel : « *Tu viens nous aider ?* » Michel ne se le fait pas dire deux fois. Il se sent un peu empoté comme n'importe quel déraciné, un peu inutile, aussi, surtout que ce n'est pas lui qui a demandé à être là, mais Agnès qui l'a recruté, en quelque sorte. Depuis qu'il l'a reconnue après l'épisode de l'Ofotfjord, il sent entre eux un lien... bizarre, très fort, presque irréfragable, dont la nature lui est totalement inconnue. Pour le moment, il n'a pas envie d'examiner plus avant ce fil d'un autre monde. Il préfère épuiser ses muscles à transporter les caisses, de la carriole à l'épicerie ou à la resserre. Que ça lui vide bien la tête ! L'effort, la fatigue physique, voilà ce qu'il manque à tout un chacun. Puis il se rappelle que les paysans dans les champs, dans les vergers ou les oliveraies, les ouvriers dans les usines, le savent bien, eux, que la fatigue physique vide parfaitement l'esprit, les empêche de penser. Il a soudain honte de ce qu'il est. Il n'est pas dans le monde, il n'y a jamais vécu, lui semble-t-il, enfermé derrière les murailles des possédants, des bourgeois. Il se fait honte. Il redouble d'efforts, il fait la course avec Jacques pour être le premier à prendre le dernier fardeau qui reste sur la carriole. Il court, littéralement, ils se bousculent tout deux, trébuchent, se prennent un billet de parterre, au beau milieu d'une flaque de soleil. Ils rient. Il est bien.

Elles l'ont installé dans la maison, à l'arrière du magasin, dans la chambre de grand-mère, partie depuis bien longtemps. Ça sent à peine le renfermé, le lit est fait, recouvert d'un gros édredon rouge dans lequel les enfants ont dû sauter bien plus d'une fois faisant rager pour de faux la mamé. La pièce est bien plus petite que sa

chambre, mais tellement accueillante, pleine de vie alors que c'est celle d'une morte depuis longtemps. Il y a des maisons mystérieuses, presque magiques où la vie réside dans les murs, ils se sont abreuvés de rires, de souffles, de murmures, d'engueulades et de sanglots. Et ils les font jouer sur la scène vide lorsque les humains sont absents, comme pour ne pas les oublier, pour les faire vivre, comme un souvenir indélébile. Il est tenté d'aller voir ce qu'il se passe chez lui, comment Suzanne s'efforce de survivre. Peut-être vit-elle enfin, débarrassée de ce monstre d'égoïsme. Il pense parfois que celui qui fût son père a dû tant souffrir dans son enfance, être traumatisé peut-être, qu'il retourne cette haine dont il a été l'objet, vers les autres, un mur de rebond, pantin manipulé par le malin. Par la fenêtre, il découvre le jardinet des RÈGNE. Un potager bien ordonné, qui mêle légumes de saison et plantes d'ornement, des rosiers entre autres ; l'indispensable épouvantail vêtu comme un tambourinaire, coiffé d'un camarguais ; et puis, les rigoles d'irrigation – ici aussi, il n'a donc rien inventé ! se désole-t-il soudain – avec leur porte en fer pour diriger le flux vers telle ou telle parcelle. Ici, pas besoin de détourner quelque canal ancien. L'eau est partout, dans les marais des Baux, juste avant que ne commence la Crau, dans les ruisseaux qui déboulent des Alpilles, dans les fontaines et lavoirs qui foisonnent dans le village. Qu'il se trouve un richissime Salonais, et il serait capable de voler l'eau de ces quelques villages égrainés le long du pied des Alpilles, comme les perles rares d'un collier caché. Il reste un long moment à se laisser pénétrer par la quiétude des lieux. Puisse-t-il arrêter le temps et vivre ici éternellement.

On toque à la porte, discrètement, un chuchotement des doigts. « *Michel, je vais faire un tour en Camargue – c'est la voix d'Agnès – le soleil s'épuise un peu et il y fera moins chaud qu'ici. Tu veux venir ?* » Il se sent fatigué, las de son périple depuis le matin. Il dormira encore mieux ce soir s'il s'éreinte à cheminer. Il craint de se retrouver seul avec Agnès. Il lui semble la connaître depuis toujours. Malgré cela, il redoute de ne montrer qu'une façade, un masque de circonstance. Il s'effraie qu'il en soit de même pour elle. S'il ne va pas en Camargue, il ne le saura pas. « *Oui, je viens avec toi.* » Arrivés au jardin, elle l'amène vers la grange. Un raccourci, peut-être ? « *J'ai déjà sellé les hongres. Tu sais monter ?* » Un peu blême, un peu bredouillant, il lui fait une vague réponse : « *J'ai monté une fois. Ça ne s'est pas bien terminé.* » Elle sourit, rassurante, « *Ne t'inquiète pas, Palefroi est plus doux qu'un agneau, c'est lui qu'on charge de transporter les petiots à la Saint-Éloi. S'il te sent craintif, il fera tout pour t'apaiser. Tiens, tu as un montoir, dehors.* » Juchés sur leur monture de petite taille, ce qui rassure quand même pas mal Michel de ne pas être trop haut perché, ils quittent Maussane, direction sud-ouest.

Les étangs scintillent au loin, taches d'argent serties d'ajoncs vert paille. L'air vibre sous l'ardente caresse de l'astre encore bien vif. Au loin, les flamands roses ponctuent

l'horizon comme autant de perles rosées. Les oiseaux spatulés semblent marcher à reculons : c'est rigolo. La nature est bien vivante, sourde aux malheurs que les hommes se créent eux-mêmes. Les pas des chevaux bercent les deux promeneurs, les balancent dans une transe salvatrice, ce moment où à moitié éveillé, à demi-assoupi, tout peut arriver.

– Parle-moi de cette idée de potagers. Comment ça vous est venu ?

– Je crois que c'est à la savonnerie, lorsque j'ai travaillé aux chaudrons ou aux salles de séchage que ça m'a frappé. Les ouvriers étaient aux ordres, tout le temps. Même les plus expérimentés. Ils avaient une feuille de route à suivre et ne devaient pas s'en détourner. Et pourtant, j'en ai vu, des vieux de la vieille qui auraient pu faire leur métier les yeux fermés – à la savonnerie, c'est plutôt les yeux aux aguets, qui faut avoir – des plus jeunes, l'esprit alerte et inventif, des très jeunes pleins de fougue maladroite et entreprenante, qui osaient touiller la pâte un peu différemment de ce qu'avait ordonné le patron au nom de la tradition, qui se permettaient de modifier légèrement l'allure du feu, qui étalaient la pâte pas tout à fait selon les règles de l'art ancien. Et le savon sortait plus pur, plus beau. Bien sûr, le contre-maître les félicitait d'avoir si bien appliqué les préceptes anciens. Et ils riaient sous cape, et je riais avec eux, et on s'échangeait de discrets coups d'œil. C'est là que j'ai compris : si tu n'impliques pas ceux qui font, tu n'arrives à rien de mieux que ce qui existe déjà. Transposé à leurs conditions de vie, ça prend une autre dimension. Et puis je me suis vu, moi, descendant d'une lignée de savonniers, destiné à poursuivre sans rien changer, à n'être que le réceptacle d'un héritage à transmettre intact à ma descendance. Je me suis vu prisonnier de ce fleuve immuable, sans qu'on me demande mon avis, sans que j'ai quoi que ce soit à dire sur mon avenir. On décidait pour moi de ce que je voulais être. On me déniait ma capacité d'autodétermination, ma spécificité d'homme disposant de son libre arbitre. J'ai cru devenir fou quand j'ai réalisé ça. est-ce que j'étais assez courageux pour aller contre les diktats de mon père et de ses amis ? est-ce que j'avais assez peu de cœur pour briser celui de ma mère ? Pour ce qui est de ce que voulait ma mère, en réalité, je n'avais pas à m'en faire : elle me répétait souvent que ce qu'elle voulait pour moi, c'était que je sois heureux, quelle que soit la manière dont j'accéderais à mon bonheur. Et j'en faisais une certitude que je n'avais pas envie de discuter. Pour ce qui est de mon père, bah. Les deux réunis, je me suis dit que dans mes grands élans de générosité et d'humanisme bourgeois, si je venais imposer mes idées aux ouvriers, ça ne passerait jamais. On ne peut pas faire le bonheur des gens malgré eux, ou plutôt sans eux, n'est-ce pas ? Alors je suis allé voir les jeunes qui me paraissaient manifester le plus de désobéissance par rapport à l'ordre conservateur. Moi, le bourgeois de Salon ! Je t'avoue que j'avais quand même

un peu peur de leurs réactions, même si nous avions montré quelque connivence. Comment les aborder sans les blesser, sans leur donner l'impression de leur faire l'aumône ? Que pouvaient-ils attendre de moi ? De quoi avaient-ils besoin ? Voilà, je le tenais mon angle d'attaque ! Venir en disant j'ai les moyens de vous aider, mais dites-moi où je dois porter mes efforts en fonction de ce dont vous avez besoin, de ce que vous avez décidé être le meilleur pour vous. Et à ma grande surprise, ça a marché. Les gamins crevaient de faim, l'argent qu'octroyaient les patrons aux familles était plus que ridiculement insuffisant. Alors, on a fait les potagers. Enfin, ils les ont faits, et quelques copains nantis, qui de moyens financiers, qui de compétences, et moi, nous leur avons seulement donné ce qui leur manquait. Nous n'avons rien décidé, ce sont eux qui menaient leur barque. On pouvait leur donner le truc qu'il leur manquait ? Ils poursuivaient leurs plans. On ne pouvait pas ? Ils en changeaient. Ça fonctionnait bien, jusqu'à ce que mon père mette un terme définitif à leur espoir. Quel salaud, tout de même ! Il aurait dû comprendre que si le bien-être des ouvriers s'améliorait, ils travailleraient mieux et que ça serait un grand bénéfice pour lui, surtout qu'il ne déboursait rien. Ou pas grand chose de plus que mon argent de poche. Mais comme ce n'était pas lui qui avait décidé, qui avait fait pour ses ouvriers, que cela venait d'eux, épaulés par son fils, il n'a pas supporté. Quel idiot !

ONZE – Suzanne

Après les obsèques, Suzanne a clairement fait savoir qu'elle n'accepterait aucune visite, aucune rencontre outre celles avec les gens vivant dans sa maison. Elle désire en cela se garder de tous les vautours prêts à se repaître des lambeaux du patrimoine orphelin. Mais ça, elle ne leur a pas dit. En revanche, elle a précisé que la maison, c'était toutes les propriétés *Rampal*. Elle espère que les chefs d'atelier auront bien entendu son message.

C'est elle qui rend visite au régisseur, au rez-de-chaussée de la maison. Le brave homme a l'air dévasté, tel un étal resté en plein Mistral un jour de marché. Les yeux plus rouges que ceux de Suzanne, la voix absente, les mains qui tremblent. Il va lui falloir le rassurer avant de lui exposer ses projets. Elle trouve les mots pour lui dire que ce n'est pas la fin de quoi que ce soit, qu'au contraire, il faut perpétuer la mémoire de Charles – elle a beaucoup de mal à rester sereine à l'écoute de ses propres paroles – faire prospérer la savonnerie comme il avait prévu de le faire. Tout mettre en œuvre pour que lorsque Michel reviendra – elle lui dit qu'elle est sûre qu'il reviendra – il n'ait pas l'impression d'arpenter un champ de ruines. Force patience, douceur et persuasion apaise le brave homme qui se lance dans le descriptif exhaustif de la marche de la savonnerie, de ses forces, de ses faiblesses. Devant l'air très attentif de Suzanne, il se risque même à émettre quelques suggestions, qui d'après lui, peut-être, pourront améliorer la santé de l'entreprise, c'est sa vision de régisseur, simple employé aux ordres de la famille. Elle l'en remercie : c'est exactement de ça dont l'entreprise a besoin, qu'elle bouge de l'intérieur et non pas qu'un faux dieu maintenant impuissant la façonne de sa toute puissance.

Un soir, elle sent un minot derrière la porte d'entrée de l'appartement, comme elle percevait Michel lorsqu'il rentrait du lycée. Tout doucement – surtout ne pas effrayer le gamin qui doit être terrorisé – elle entrebâille le vantail pour découvrir la figure mi-rougeaude mi-blême d'un petiot de huit ou dix ans qui, à peine l'a-t-elle regardé, lui sort tout de go qu'il s'appelle Marcel, qu'il est le fils, le neveu et le filleul de trois chefs d'atelier de la savonnerie qui aimeraient bien lui parler comme ils ont compris qu'elle n'y était pas opposée mais qui ne savent pas si c'est le bon moment rapport à l'enterrement récent mais qui sont en bas à attendre sa réponse et que si c'est trop tôt ils reviendront plus tard que c'est pas grave qu'elle n'aura qu'à leur faire signe en passant devant lui qui est tous les matins à l'angle de la rue à vendre des journaux avant d'aller à l'école. Il fini sans souffle comme lorsqu'on respire face au Mistral. À

peine a-t-elle accepté d'un mouvement de tête que Marcel dévale en courant la volée de marches jusqu'à la porte d'entrée de la bastide, l'ouvre en grand et crie à ses père, oncle et parrain « *Elle a dit oui ! Elle a dit oui !* » À l'entendre, elle imagine Michel venant de demander en mariage la jeune fille de ses rêves.

En dépit de son apparente prestance, Suzanne est mal à l'aise lorsqu'elle fait entrer les trois hommes dans le salon. On lui a souvent dit qu'elle avait une attitude hautaine, froide, alors qu'elle ne se sent que douceur et empathie. Peut-être parce qu'elle se sait prompte à endosser les malheurs d'autrui, elle se forge une armure d'attaque, une défense contre ses propres penchants. Elle ne veut pas que ses visiteurs la croient pareille à son défunt mari. Au fond d'elle même, elle a depuis longtemps rejeté cet être égoïste et veule à la fois, pervers. Elle ne sait trop comment faire comprendre à ces hommes qu'elle ne leur veut que du bien, qu'elle veut que le premier pas vers leur évolution vienne d'eux, même si elle est là pour leur donner la main, leur tenir compagnie un bout du chemin. Ce n'est pas sa pitié qu'elle leur offre, ça serait faire injure à leur profonde humanité. Ça ne serait que répéter les schémas bourgeois, bien trop courants dans son mode. Elle se sent un peu perdue, hésitant quant à l'attitude à adopter, les paroles à leur offrir pour qu'ils comprennent son ambition. Tant d'années à calquer son attitude sur celles des autres – à Rome, fais comme les Romains – tant d'années à se fondre dans la masse des femmes de, à ne pas se faire remarquer, surtout ne pas se faire remarquer. Réserver sa révolte à ceux qui en valent la peine, en semer les graines dans le cœur et l'esprit de son fils. Michel...

Albert, responsable des chaudrons et de leurs feux, prend la parole : « *On a travaillé avec Michel, pour les potagers. Il a votre regard. Vous vous ressemblez. Beaucoup. On sait quelle bonté il a au cœur. De vous voir là, devant nous, on se dit que vous n'y êtes pas tout à fait étrangère. Michel reviendra, j'en suis sûr. On aimerait... on aimerait lui rendre un peu de ce qu'il nous a donné, faire que la savonnerie soit digne de lui. Mais tout seuls, vous savez bien qu'on n'y arrivera pas. Et de votre côté, c'est pareil. Alors, à tant être dans le même pointu, autant qu'on hisse les voiles ensemble, non ?* »

Suzanne expire longuement, soulagée. Devant tant de franchise, elle se doit d'être sincère. « *Peu après la mort de Charles, avant ses obsèques, j'ai pensé à vendre la savonnerie. Que pouvais-je y faire, moi, femme de ? Et Michel qui avait disparu. Et s'il revenait ? Avais-je le droit de le priver de son héritage, même s'il y a trouvé beaucoup plus de richesses que du simple argent ? Et puis, si je la vendais, que deviendriez-vous ? Bêtes de somme de quelque concurrent tout content de mettre la savonnerie Rampal dans son escarcelle, et peut-être la veuve dans son lit, allez savoir ? Cette perspective de vous laisser à peut-être plus maltraitant que Charles m'a été soudainement insupportable. Michel ne me l'aurait jamais pardonné et il aurait bien eu raison. Donc, pas question de vendre, je crois même que les notaires me*

l'auraient interdit, puisque Michel est seulement disparu et non pas mort. Impensable de laisser l'entreprise péricliter non plus. Impossible d'accepter d'être sous la coupe paternaliste d'un concurrent. Il ne me reste que vous. »

René l'interroge alors : *« Excusez-moi de vous demander ça Madame, mais... est-ce que vous savez comment la savonnerie fonctionne ? »*

Suzanne sourit : *« Vous n'avez pas à vous excuser, votre question est une bonne question. Tous les soirs, à peine le pas de porte franchi, Charles parlait, parlait, parlait, des heures durant, de ce qu'il avait fait, il n'y avait que ça qui comptait. Ce qu'il avait fait pour la savonnerie, les problèmes qu'il y avait eu, les ouvriers qui s'étaient mal comportés. J'en ai entendu de belles sur ce qu'il pensait de vous, on en parlera plus tard peut-être, ce n'est pas le moment, je crois. Et je l'écoutais, je n'avais que ça à faire. Et je notais dans ma tête tout ce qu'il disait sur la fabrication du savon, l'organisation de l'entreprise, les points qui fallait, d'après lui, améliorer, ce qu'il pensait devoir changer, ce qui devait être abandonné. De temps en temps, je lui posais une ou deux questions, sur un terme que je ne connaissais pas ou une explication que j'avais mal comprise. Alors, tel un instituteur devant sa classe silencieuse, du même ton que celui qu'on emploie à l'école pour parler aux enfants, il reprenait, m'expliquait, détaillait, tout fier de me montrer que lui, savait alors que moi, je n'étais qu'une bécasse. Il ne se méfiait pas, il ne se doutait pas que je reconstituais l'organisation de l'entreprise d'après ce qu'il me disait. Et puis Michel a travaillé avec vous. Et Charles s'est félicité de voir ce que le passage de son fils parmi vous avait eu comme bénéfice sur la production. Michel aussi se répandait en paroles quand il rentrait. Mais c'était vivant ! Il me parlait de vous, des femmes à l'emballage, à la découpe. Il me parlait des humains. Entre ce que m'a dit Charles, ce que m'a fait vivre Michel, j'ai une idée de ce qu'est le travail là-bas. Mais bien sûr, je n'ai de l'entreprise familiale qu'une image déformée par l'un ou l'autre. Si vous me parlez de telle ou telle étape, de tel ou tel produit, je saurai de quoi il s'agit, mais seuls vous connaissez le métier. En d'autres termes, si vous m'en parlez, je comprendrai de quoi vous m'entretenez mais je serai incapable de saisir les détails, les subtilités, l'art de vos activités. »*

La discussion s'étale jusqu'à tard dans la nuit. Ils sont installés à la salle à manger où la grande table se couvre peu à peu de feuilles balafrees de schémas, griffées de textes rageurs en vrac ou bien ordonnés. Le personnel de la maison a tenu à les sustenter en café, thé et biscuits. Alors que le petit matin s'annonce par la légère clarté qui dilue le bleu nuit de l'est, le silence s'installe. Les yeux rougis, la peau tirée et pourtant le sourire aux lèvres, ils ne se sentent pas fatigués. Ensemble, malgré leurs différences de condition, de genre, ils ont avancé, tous les quatre mus par la même énergie de créer, de bâtir. Suzanne se sent enfin vivante, impression qui l'a quittée il y a une éternité, lui semble-t-il. Le regard des trois hommes est radieux, comme s'ils

avaient, durant la nuit, avalé la puissance du soleil pour la porter à leurs semblables.

Étienne rompt le silence : « *Il nous reste une dernière chose à décider : de quelle façon Suzanne va-t-elle pouvoir prendre les rênes de la savonnerie, alors que les autres savonniers ne la laisseront pas faire ce que nous avons échafaudé. Et puis... c'est une femme.* »

Albert intervient : « *Elle doit se présenter à eux, comme devant assurer la continuité de l'activité de l'entreprise en attendant que Michel revienne. Et comme c'est une femme, malheureusement ils n'accepteront pas si elle n'est pas accompagnée d'un chaperon. Chaperon qui doit être un employé de la savonnerie, mais pas un ouvrier ou un chef d'équipe.* »

René s'exclame : « *Mais qui, alors ? Qui est assez fiable, intelligent, ouvert pour accepter une telle mission ?* »

Albert reprend, avec un petit sourire égrillard bien bavard : « *Le régisseur.* »

Suzanne s'étonne : « *Oh ?* »

Étienne conclut : « *Suzanne, il vous est dévoué, corps et âme. Corps et âme. Corps. Et âme.* »

Suzanne s'étonne derechef : « *Oh !?* »

Après quelques heures de repos, prises sur le matin alors que les trois hommes sont partis travailler à la savonnerie, Suzanne descend voir le régisseur. Fatiguée mais sereine, elle se demande encore comment aborder cet homme, maintenant qu'elle sait. Surtout pour lui demander de l'épauler face à la concurrence, économique et patriarcale. Elle se souvient de son père qui lui disait que lorsqu'on doute de la façon d'évoquer une question délicate avec les gens, le plus simple est de faire le plus... simple. Cette tautologie l'a souvent amusée. Il rajoutait que si l'on parlait ou faisait les choses sincèrement, les gens seraient davantage touchés et plus enclins à la sympathie que si l'on était fourbe ou hypocrite. Le régisseur est étonné et sans doute bien soulagé qu'elle vienne le revoir. Depuis les obsèques, il n'a fait qu'endosser, à la perfection certes, son habit de régisseur de la savonnerie. Et puis quoi, il faut bien assurer la production. Il n'a pas eu le temps de faire beaucoup plus, alors qu'il l'aurait bien voulu, à l'imaginer, seule, dans ce grand appartement à moitié vide. Enfin seule, il y a toujours les domestiques, mais ce n'est pas comme lui, n'est-ce pas, lui qui veille clairement à la bonne marche de l'entreprise et beaucoup plus discrètement sur ce qu'il se passe dans le logis des patrons, enfin, de la patronne, maintenant. Il la fait entrer, ils s'installent dans le salon, de la taille du boudoir de Suzanne, à l'étage au-dessus. Après les salutations d'usage, le service de rafraîchissements – c'est l'heure de l'apéritif – le regard interrogateur du régisseur signale à Suzanne que c'est le moment de se lancer. Elle lui raconte la nuit qu'elle vient de passer, en n'oubliant pas de lui

faire part des hésitations qui l'ont traversée, en omettant cependant de lui donner les vraies raisons de lui accorder sa confiance. Elle ne lui parlera que de son poste de régisseur. Ce n'est pas très gentil, elle s'en expliquera avec lui après, si leur plan fonctionne. Le silence s'installe. Il lui semble qu'il a les larmes au yeux, qu'il tremble un peu plus que d'habitude, qu'il respire un peu trop fort. « *Oui, c'est oui. Tout ce que vous voulez. C'est oui.* » Pas vraiment étonnée par la réponse, elle prend le temps d'abondamment le remercier, d'évoquer quelques détails. En sortant de chez lui, elle s'en va ôter le ruban de crêpe noir qu'elle a fait attacher aux arabesques en fer forgé dont est ornée la porte d'entrée et qui interdisait à toute personne étrangère à la demeure d'y pénétrer. Elle a un petit rire niais : Marguerite avait un bouclier de camélias rouges, elle, une armure de crêpe noir.

Le grand soir arrive, la réception se déroule au Cercle de la Guilde des Muses. Le hall d'apparat est comble. Uniquement des hommes, les femmes n'ayant pas droit de cité au Cercle. Sauf ce soir. Ce soir si particulier où pour la première fois, une femme va y entrer. Où pour la première fois, une femme va y exprimer sa parole publique. Dans la foule de messieurs à la mise de cérémonie, on remarque peu l'absence de quelques négociants égotants et dépassés. Qu'importe, ils ratent un événement historique. Les autres, les présents, n'auraient manqué cette soirée pour rien au monde et pour des raisons aussi diverses qu'ils sont nombreux. Admirer une belle femme, avoir la preuve que les femmes doivent rester dans leur royaume intérieur et surtout ne jamais se mêler des affaires des hommes, savoir s'ils pourront mettre la main du la savonnerie *Rampal*, éliminer un concurrent, proposer leur fille à marier comme appât pour faire revenir l'héritier en fuite, boire à l'œil et s'empiffrer des mets sous lesquels croulent les tables du banquet dressées sous un dais gigantesque dans les jardins à l'arrière du bâtiment, assister à un événement historique et pouvoir dire plus tard à leurs convives ébahis « *J'y étais !* », satisfaire sa curiosité. Ce soir, la seule héritière présente de la savonnerie *Rampal*, une femme, va prononcer un discours au Cercle de la Guilde des Muses.

Que de chemin parcouru depuis la mort de Charles et le départ de Michel ! Et en si peu de temps. Sitôt Suzanne avait-elle ôté le ruban noir qui fermait sa porte aux étrangers à la famille, que le premier visiteur s'était présenté. Le médecin. Même lui avait été plusieurs fois éconduit par les domestiques alors qu'il bravait l'interdit. Il s'en est offusqué, en a voulu à Suzanne, sitôt qu'il a rappliqué. Comme elle s'étonnait qu'il fût si vite arrivé, il lui répondit qu'il avait disposé des guetteurs prêts à lui signaler la disparition du ruban. Elle avait profité de cette si particulière disposition pour lui indiquer ce qu'il allait devoir faire. Convaincre les membres du Cercle que elle,

Suzanne RAMPAL, allait prononcer un discours, devant eux, dans les locaux du Cercle pour leur indiquer ce qu'il allait advenir de la savonnerie *Rampal*. Le médecin l'avait alors regardée comme on examine sans en avoir l'air un patient qui ne se sait pas encore malade, lui avait demandé si elle était sérieuse, à quel moment cette lubie de femme terrassée par le chagrin allait lui passer, si elle voulait des calmants. Elle l'avait regardé avec pitié, et lui avait asséné, avec le ton que prennent les patrons envers plus faible qu'eux que c'était comme ça et pas autrement et que s'il ne se sentait pas à la hauteur de la mission qu'elle était sur le point de lui confier, elle allait s'enquérir d'un autre messager. Le médecin avait accepté de convoier son message aux membres dirigeants du cercle sans plus barguigner.

Et on y est. Le grand soir. Ça passe ou ça casse. Suzanne a envisagé une solution de repli si son discours n'a pas la portée voulue : rejoindre son fils là où il est. Cependant, ça signifie aussi abandonner les ouvriers à leur sort, les laisser se débrouiller tout seuls. Rien que pour éviter cette situation, elle doit réussir. À ses côtés, se tient le régisseur, qu'elle a habilement présenté comme étant son inspirateur en toute chose pour la présente soirée. Pensez-donc ! Un homme ! Qui connaît par cœur la savonnerie ! Toute cette mise en scène ne peut venir que de lui : il lui a fait l'aumône du premier rôle alors qu'on sait bien que c'est lui qui tire les ficelles. Pauvre femme ! S'ils savaient... Elle espère ardemment que jamais ils ne sachent. Le président du Cercle, voyant que le salon d'apparat est comble, demande qu'on fasse silence, et que l'on écoute Madame RAMPAL, qui se fait porte-parole du directeur par intérim de la savonnerie *Rampal*, celle-ci se trouvant sans dirigeant légitime actuel, leur cher ami Charles ayant été prématurément rappelé par le Seigneur auprès de lui, et son fils, seul héritier de l'entreprise, introuvable depuis la mort de son père.

« Messieurs, si je suis ici devant vous, ce soir, ce n'est pas de gaieté de cœur et j'aurais préféré venir ici en de moins dramatiques circonstances. Non que votre compagnie me soit désagréable mais vous connaissez tous les circonstances qui me poussent, bien malgré moi, à m'adresser directement à vous. Mon époux adoré - Dieu l'ait en sa sainte garde - n'est plus. Mon fils chéri est parti sitôt annoncé le décès de son père : je suis tout autant inconsolable qu'il doit l'être et je ne doute aucun instant que le Très-Haut saura lui rendre la raison et le faire revenir dans sa famille, parmi nous, parmi vous. En attendant son retour, la savonnerie Rampal est orpheline. Et nous nous devons, au nom des traditions séculaires de notre région, pérenniser la ruche industrielle que nos ouvriers s'emploient à faire vivre. Vous comprenez bien que la loi m'interdit de vendre à quiconque l'entreprise tant que l'héritier présomptif n'est pas déclaré mort. De même, il ne serait pas convenable que la savonnerie soit mise sous la tutelle de l'un d'entre vous, malgré toute la confiance que l'on peut avoir en vous pour la

faire prospérer, puisque le régisseur est au fait de toute la marche de l'entreprise et qu'il est, alors que son maître est disparu, sous ma seule et entière responsabilité de femme majeure veuve et capable. Voilà donc comment les choses vont s'organiser. » Pendant la demi-heure suivante, Suzanne énonce point par point les éléments du plan qui va permettre à l'entreprise, et donc à la ville, de prospérer, sans empiéter sur les prérogatives de la concurrence. Les éléments publics, bien sûr. Elle se garde bien de dévoiler les finalités de la manœuvre, tout en mettant en avant les qualités des ouvriers du métier qui l'ont appris au contact de Charles. *« Je conclurai en vous remerciant solennellement et du fond du cœur d'avoir accepté de me recevoir malgré ma condition, de m'avoir écoutée et de l'avoir fait jusqu'au bout avec respect pour ma personne et notre famille.* » Un silence éberlué accueille la fin de son discours et flotte un instant au-dessus des têtes ébahies de l'assemblée. Suzanne rayonne et cache son angoisse d'avoir échoué derrière un sourire enjôleur. Elle fiche ses prunelles dans les yeux du président qui l'a fixée tout au long de son discours, comme s'il s'abreuvait à ses paroles. Bien malgré lui, sans pouvoir résister, il se met à l'applaudir sous son regard insistant. La foule enchaîne et le suit, toute la salle tremble sous les applaudissements. Se tournant vers le régisseur, le prenant et le serrant dans ses bras, l'embrassant, elle lui glisse à l'oreille : *« On les a eus, on a gagné ! »*

On lui sert une coupe de champagne, elle grignote quelques croques-en-bouche et rappelant à son hôte qu'elle est encore en deuil, en profite pour s'éclipser, rentrant à la maison, au bras de son fidèle régisseur. Sur le chemin, ils sont attendus par Albert, Étienne et René. À peine les a-t-elle aperçus, qu'elle accélère le pas, se jette presque dans leurs bras, les embrassent, tâtant au passage de leurs joues râpeuses, leur annonçant, d'une voix qu'elle s'efforce avec difficulté de ne pas faire sonner trop haut *« On a gagné ! »*

DOUZE – Michel et Agnès

À Maussane, Michel s'installe. Maussane installe Michel, aussi. Dans l'attente, tapi, ramassé sur lui-même. Un félin à l'affût. Ou un reptile, qui se fond dans le décor, se coule dans les ombres. Il en a parfois le regard, glaçant, hypnotisant. De ces yeux dont on dit de façon bien banale, que s'ils étaient des fusils, on serait mort depuis longtemps. Michel s'installe dans la transition, une mue peut-être, entre l'adolescence semi-soucieuse et l'âge adulte responsable. Il n'aime pas ça. D'être parti, d'être ici, plus ou moins volontairement, de se plaire dans ce cocon que la plupart des Maussanais tissent autour de lui – pour mieux l'assimiler à défaut de lui offrir le partage ? – est comme être le voyageur d'un train qui s'éloigne immanquablement de son origine sans pour autant se rapprocher de sa destination, un convoi qui part au bout de l'infini. Il perd le contact avec sa ville, goutte à goutte, tel un blessé passé inaperçu dans le chaos d'un champ de bataille. Il lui semble que c'est Ératosthène qui aurait dit « *Si on quitte sa ville natale, on n'y revient pas.* » Il se sent s'effondrer de l'intérieur, il lui semble qu'il n'a plus rien auquel se raccrocher, plus rien à sauver en lui. Le vide de l'abîme s'ouvre, le vortex du cyclone l'aspire. Les sanglots le secouent. Les larmes le submergent, La Durance au printemps, en ce moment même tiens, remarque-t-il soudain. Ses pleurs redoublent, les roulines les absorberaient, les conduiraient jusqu'aux étangs ; ils sauteraient la digue à la mer, plongeraient dans la Méditerranée, s'enfuiraient après les colonnes d'Hercule. Il pose sa main sur la main tiède posée sur son épaule. Il s'y retient, s'y attache, s'y fixe. Agnès – il sent que c'est elle – est parvenue jusqu'à lui sans qu'il ne l'ait entendue. Une salve de sanglots incoercibles, il ne peut s'arrêter, les secousses le bousculent, il va tomber. Son esprit s'apaise soudain, effleuré par une douce lueur chaleureuse, une brise tiède un soir d'été, quand tout est possible, quand la nuit est infinie, quand les étoiles brillent. « *Merci. Je vais bien.* »

Michel est logé par les RÈGNE, travaille pour eux. Ce qui lui semble bien normal. Il aide Clara à l'épicerie. Elle ne s'était pas imaginé à quel point ça lui ferait du bien de ne plus transporter les jarres d'olives, les caisses de savons, les piles de conserves ou les sacs de riz. Un jour où elle tentait de déplacer un empilement de cageots de pommes de terre d'hiver, alors qu'il était censé faire une pause après avoir vidé, nettoyé et regarni les étagères de conserves, elle attrape une trouille bleue lorsque les cagettes semblent s'animer d'une vie autonome et se placer sagement dans l'ordre et le coin qui leur ont été assignés « *Boudiou, tu m'as fait une peur du Diable !* » lui lance-t-elle, mi-fâchée mi-hilare. Ses yeux à lui éclatent de rire. Il est bien. Le soir, c'est

maintenant lui qui seconde Agnès au café. Clara lui en est reconnaissante. Agnès a toujours prétendu pouvoir s'en sortir seule, face à la foule de l'apéritif, bruyante, agitée, excitée parfois. Clara n'en est pas certaine. Sa fille n'a pas encore acquis tous les réflexes qui coupent net les élans des Maussanais avinés. Partant, les soirées de Clara deviennent plus calmes, plus reposantes. D'autant plus que ses journées sont moins fatigantes. Elle admet que l'idée d'Agnès de recueillir Michel n'était pas si mauvaise qu'elle pouvait en avoir l'air de prime abord. Mais il la fait se sentir vieille, enfin libérée de tâches qu'elle ressentait de plus en plus harassantes. Oh, ce n'est pas la faute de Michel, bien sûr, plutôt la sienne, n'ayant jamais rien osé dire. Peut-être aurait-elle fini par exploser de colère, autant contre son corps qui commence à la trahir que contre ceux qui ne s'en rendent même pas compte. Jacques lui aussi, passe des soirées plus calmes, délaissant la mairie, le soir, au profit de sa femme. Il n'a jamais osé contrer sa boulimie d'occupations, comme s'il sentait qu'il s'agissait pour elle de ne pas se retrouver face à une terreur qui la poursuivrait. Jeannot se retrouve bien embêté : le soir, il avait l'habitude d'être seul, ou de faire la navette entre la maison, le café et la mairie, au hasard des aventures guerrières qu'il se construisait. Maintenant, l'ennemi ne se réunit plus très souvent dans le grenier de la mairie d'où il doit sortir son père pour le sauver, le traître ne vient plus trinquer au café, repoussé par l'ange gardien d'Agnès et le salon est toujours occupé par ses parents, plus question d'y faire défiler la cavalerie. Alors il va rejoindre Agnès et Michel derrière le comptoir, se prend à aimer faire le service, laver les verres. Agnès lui montre comment on sert, le pastis, le Picon-bière ou le Byrrh limé. Et puis, ça lui permet de tenter de surprendre des gestes entre sa sœur et Michel. Il en est pour ses frais. Depuis leur balade en bord de Camargue, on dirait qu'ils ont tout fait pour éviter de se retrouver seuls ou d'être obligés de se toucher, de se regarder franchement. De fait, ils ne sont jamais seuls.

Sauf ce soir, où Michel est parvenu à expulser son chagrin. Dès qu'il a parlé, elle retire sa main. Elle en devient inutile, elle se ferme, impassible visage, souvenir de sourire, yeux voilés d'ombre, elle se tait, elle attend. Il semble à Michel qu'il ne l'a jamais vue ainsi, coite et impavide, absente au monde et pourtant bien réelle. Il est tout aussi tranquille qu'elle, pas à l'affût, plutôt prêt à bondir, à parler enfin.

— Je suis bien ici. J'ai l'impression de faire enfin quelque chose, de décider de ce que je fais. Quoique... lui dit-il en souriant. À Salon, on prenait mon destin en main pour moi, on me le prenait des mains, comme à un gamin on ôte le livre qu'il tient de peur qu'il ne se blesse. Ou ne se révolte ? J'ai davantage ressenti de la fraternité parmi les ouvriers que dans ma classe sociale. C'est probablement normal que les

gens qui ont peu se serrent les coudes et soient généreux entre eux alors qu'ils n'ont déjà pas assez pour eux-mêmes. Et chez moi, houlà, si on peut ne pas donner un peu alors qu'on est gavé, on ne s'en prive pas. C'est abject. D'où le coup des potagers.

Michel laisse retomber le silence sur ses noires pensées. Ses blessures saignent encore, il est loin d'être apaisé.

– Agnès, parle-moi du village.

(lever de sourcils interrogateurs)

– Comment vous arrivez à survivre ?

– On fait plus que survivre, on vit bien ! À la fin de la guerre précédente, le village s'est retrouvé privé de beaucoup de ses hommes et ceux qui revenaient étaient bien mal en point. Pendant les combats, les femmes n'avaient pas chômé. Ils ne faut pas croire que parce qu'elles ne pouvaient dire grand chose, elles en étaient rendues sourdes pour autant. Elles avaient écouté, pendant les soirées de veille, chez les uns, chez les autres, les hommes raconter leur journée, les problèmes qu'ils avaient à résoudre dans tel ou tel champ, dans certaines oliveraies, avec quelques bêtes. On était le pays de l'olive, de l'huile. Très agricole, comme une grande partie de la France. Les usines, les fabriques, étaient dans les grandes villes, mais les matières premières et les bras, dans les campagnes.

Michel songe en frissonnant aux projets de son père : « *Tu ne trouves pas ça... injuste ?* »

Agnès ricane et continue :

– Oui, c'est injuste. Pour les gens des villes. Sans nous, ils ne peuvent pas grand chose. Je ne dis pas ça pour toi Michel, mais les bourgeois ont perdu tout sens commun dès qu'ils se sont crus en possession du pouvoir. Au village, les choses ne se sont pas passées comme ça, enfin, pas tout à fait. Les seuls puissants étaient ceux qui savaient parfaitement lire et écrire, le notaire, le curé, l'instituteur, le maire. Juste après la guerre, il y a eu un moment de flottement au village : les « sachants » étaient tout désignés pour réorganiser notre communauté, puisqu'ils savaient... lire. Mais lire ne donne pas à manger, ne taille pas les oliviers, ne soignent pas les bêtes. L'instituteur de l'époque était un homme intelligent, il a dit aux gens « *Nous savons tous faire quelque chose que l'autre ne sait pas faire. C'est à celui qui sait d'écouter l'autre : veut-il apprendre ou veut-il qu'on fasse pour lui ?* » Ça a discuté un bon moment, entre les fainéasses qui voulaient se la couler douce, les ambitieux qui voulaient tout diriger et

puis la majorité, la grande majorité qui voulait que tout le monde avance ensemble, progresse à sa mesure dans l'intérêt de la communauté. C'était une drôle d'ambiance où chacun était reconnu en même temps pour ce qu'il était et pour ce qu'il faisait. Dit comme ça, ça te paraît limpide, une évidence flagrante. Ça ne l'est pas forcément quant à la pratique, crois-moi ! Il est vite apparu que certains étaient en désaccord avec eux-mêmes, ils se disaient être ceci, ils faisaient cela. Ils ont été recadrés, ils se sont ressaisis et sont restés au village, ou sont partis dans les patelins à côté. On a très peu entendu parler d'eux, en tout cas, pas en bien. Il y avait quand même le problème des terres. Nombreuses étaient celles qui avaient perdu leur propriétaire dans les tranchées, parce qu'à Maussane, il y a une particularité : si tu n'es pas du village, tu n'as pas le droit d'en posséder une partie, et ça, ça existe depuis la nuit des temps et c'est grâce à cet avantage que le village a pu s'organiser tel qu'il est maintenant. S'il avait dépendu, comme beaucoup de nos voisins, de grands propriétaires terriens, je ne crois pas que nous aurions pu faire prospérer notre communauté. Donc, comment redistribuer les terres, en fonction des disparus, des familles orphelines, de celles qui étaient encore au complet ? Tous les gens du village ont été réunis. Parles-en à ceux qui ont l'âge de mes parents ou un peu plus jeunes : ils s'en souviennent tous. Les données étaient simples : les terres qui avaient encore un maître et celles qui n'en n'avaient plus. Le maire de l'époque, déjà un RÈGNE, a dit que lui avait bien son idée, mais qu'il n'était pas là pour leur commander de faire quoi que ce soit – les généraux s'en étaient bien chargés pour le résultat qu'on sait – qu'il était là pour les écouter et appliquer les meilleures idées, celles qui étaient les mieux adaptées à la vie de leur communauté. Ça a discuté toute la nuit, m'a-t-on raconté. Au matin, la distribution des terres étaient faites : tous les villageois, hommes, femmes, enfants orphelins restaient propriétaires des leurs, et toutes les autres étaient sous la responsabilités de tous, mais pas en même temps, elles seraient en quelque sorte louées pour un certain temps à ceux qui en avaient déjà, et louées au tour d'après à un autre villageois. Il a fallu quelques années pour affiner le travail, certaines terres étant moins rentables que d'autres, certains villageois voyant leurs revenus fortement diminuer alors que d'autres s'engraissaient. Donc, après on a redistribué les terres en fonction de leur rendement, ceux qui avaient plus un moment devaient accepter d'en avoir moins à d'autres. Et puis il a aussi été décidé que ceux qui avaient besoin d'un coup de pouce dans les terres devaient être aidés par ceux qui se les tournaient au même moment. Aujourd'hui, plus personne ne travaille exclusivement sur ses terres au moment des gros coups de bourre. La récolte des olives, par exemple : elle est planifiée en fonction de la maturité de la récolte et les troupes de cueilleurs sont là où on a besoin d'elles, et ça tourne très bien. Tout le monde s'y met en même temps, dans peu d'oliveraies à la fois, tout le monde dans le même sens, en même temps. Ça dégage une énergie

dingue ! Et on a fait pour les maisons, comme on a fait pour les terres. S'est posé le problème des orphelins, comme pour les terres. Pour les terres, ça a été simple : celles qui étaient orphelines ont été mises en tutelle dans le pot commun. Mais pour les maisons ? On n'allait quand même pas priver les minots de leur bien ! Et on n'allait pas le laisser péricliter, non plus ! Il fallait qu'elles soient mises à la charge de la communauté, qui aurait l'obligation de les entretenir et la possibilité de les utiliser. Peu de maisons étaient concernées, trois ou quatre au maximum et seules les dépendances, quand il y en avait, ont été utilisées comme lieux communs. À leur majorité, certains gamins, devenus donc des adultes, en ont fait don au village. Je crois que ce sont les biens dont nous prenons le plus soin.

On y voyait déjà plus clair, les terres et les maisons ayant été réparties de façon la moins inégalitaire et la plus communautaire possible. Il a été aussi décidé que chacun avait droit à son potager personnel – le cœur de Michel se serre, ses yeux se voilent. Le cousin RÈGNE tenait absolument à ce que chacun ait quelque chose à lui, une maison et un jardin, au minimum. Il sentait bien que tout mettre en commun, priver chacun d'un quelque chose à soi ne donnerait rien de bon : nous ne sommes pas de purs esprits, détachés des choses de ce monde, prêts à tout abandonner pour une divinité, qu'elle soit d'essence spirituelle ou humaine, même le plus altruiste d'entre nous a besoin d'un cocon, d'un havre, d'un jardin, secret ou pas, où se reposer, faire le vide en lui, ne penser qu'à son bien-être, se retrouver avec lui-même, s'évader. Donc, les potagers. Certaines terres communes ont été choisies pour ceux dont les maisons ne pouvaient s'adjoindre un jardinet accolé ; d'autres, voisines de maisons sans jardin, ont été incluses dans la propriété. Certains propriétaires ne voulant pas de potagers ont confié les leurs à ceux qui n'en avaient pas. Au bout de quelques mois, le village ronronnait tel un chat encagnardé. Les gens se sentaient si bien, étaient si fiers de ce qu'ils avaient rebâti ensemble, qu'ils ont commencé à imaginer un avenir radieux. Et ils ont fait des bébés. Ça paraît curieux, parce que c'est plutôt quand une espèce sent sa survie en danger qu'elle se met à se reproduire à tout va, des fois que quelques-uns pourraient échapper à l'extermination. Là, c'était l'inverse. Ils avaient bien bossé, ils avaient construit un truc qui leur semblait tenir la route, ils pouvaient enfin penser à la bagatelle. Regarde le nombre de jeunes de mon âge ou un peu moins qu'il y a dans le village maintenant : ils sont tous issus de ce stock d'énergie amassé ensemble pendant notre mini-révolution. Pendant cette première étape, ont été mises en commun les quelques machines détenues par quelques villageois, les batteuses par exemple, quelques grosses charrues aussi. Et puis tout ce dont se servait la communauté pour transformer la production : la petite conserverie *Aubert* ou l'atelier de cardage et de filature de ma grand-mère. Pour le moulin à huile, c'était déjà réglé depuis la Révolution Française : il appartenait à la commune depuis cette époque.

Cependant, lorsque les machines tombaient en panne, lorsque les pièces se brisaient, lorsqu'il y avait un problème peu courant dans la culture ou l'élevage, ils se sont aperçu que des savoir-faire avaient été perdus du fait de la guerre, certains complètement, d'autres en grande partie. Pour la deuxième étape, ils ont donc décidé qu'il fallait que certains partent apprendre ailleurs et qu'on recrute des gens de métier dans d'autres villages. Autant, il y a eu pas mal de volontaires pour s'expatrier un temps, autant nombre était réticent à faire venir des étrangers dans le village. Un mélange de peur de l'étranger – l'étranger du patelin à quelques kilomètres hein – d'angoisse que leur petit paradis en plein reviviscence soit découvert et détruit, d'effroi que tous leurs efforts de vivre ensemble et bien soient réduits à néant. C'est une gueule-cassée, bien malheureux de ne penser ne plus servir à rien, qui a eu l'idée de faire appel à des copains de tranchée, paumés, bien valides mais n'ayant plus le goût à rien, ayant pourtant de l'or dans les mains. Sont arrivés, surtout du nord, une dizaine de gars, virtuoses des savoir-faire qui manquaient au village. Ils ont été logés, qui dans les maisons des orphelins, qui dans les familles dans lesquelles les hommes n'étaient pas revenus, là où il y avait de la place, quoi. Ça fait même pas une vingtaine d'années qu'ils sont là, mais ils ont déjà fait souche au village : tous les gamins blonds que tu as vus sont leurs enfants. Et puis il a fallu aussi penser à ceux qui n'avaient pas l'habitude de faire quoi que ce soit de leurs mains, les « sachants ». Pour le notaire, la question a vite été réglée : en charge *de facto* de rédiger tous les actes, il n'avait pas une minute à lui pour faire autre chose. L'instituteur a logiquement demandé « *Que voulez-vous que je fasse pour notre village ?* » On lui a proposé de faire ce qu'il savait faire le mieux : apprendre à lire et à écrire aux analphabètes, leur apprendre à compter, l'histoire, la géographie. Il a aménagé la moitié du premier étage de l'école, dans le bâtiment qu'elle partage avec la mairie, en bibliothèque. Au début, il n'y avait pas beaucoup de livres, puis peu à peu, les rayonnages se sont remplis d'ouvrages sortis d'on ne sait trop où. Maintenant, ils y a des bibliothèques dans presque toutes les maisons, et on organise du bibliotroc régulièrement. Si tu voyais le regard des gens qui arrivent à déchiffrer seuls quelques mots, tu dirais que l'enfant qui est en nous ne meurt jamais. Pour le curé, on aurait pu penser que ça aurait été un peu plus compliqué, mais non. En revanche, il n'a laissé le choix à personne, il a dit : « *Ou vous m'acceptez avec vous au travail de la terre, ou je vous abandonne et vous baptiserez vos nouveaux-nés, marierez vos fiancés et enterrerez vos morts sans moi.* » Il avait tellement peur d'être mis au ban du village qu'il n'a pu s'empêcher d'être excessif, au contraire de sa douce nature. Enfin, enfin, il a fallu prendre en compte tous ceux qui malgré eux ne pouvaient rien faire. Tu sais, je suis persuadée que tout le monde a envie de faire partie d'une société, sauf les mystiques ou les dingues, de participer à la construction commune, de bâtir avec les autres, sinon tu te considères comme un

déchet d'une organisation sociale, un rebut, à évacuer d'urgence. C'est pour eux que les solutions ont été les plus difficiles à trouver, tant les situations étaient uniques et particulières. Mais tout le monde a trouvé sa place.

– À t'écouter, Maussane c'est le paradis au milieu du champ de bataille, à se demander pour quelles raisons personne ailleurs n'a pensé à faire la même chose, pourquoi il n'y a pas eu d'invasion de gens qui voulaient vivre comme vous.

– Oh, on a bien quelques immigrés, dit-elle, le fixant intensément, un sourire narquois aux lèvres.

– Oui, bon ça va !

– Ça pourrait être le paradis, oui. Actuellement on est un petit millier à vivre à Maussane, la grande majorité est partie prenante à la vie de la communauté. Quelques voix discordantes se font entendre. Dès le début, il y a eu des opposants et on a eu beau leur dire que s'ils n'étaient pas contents, ils n'avaient qu'à aller vivre ailleurs, ils sont restés. C'est normal, on ne peut pas chasser les gens de chez eux, quel que soit le prétexte. Ce qui fait le plus mal, c'est que se sont ceux qui ont le moins perdu avec le remembrement après la guerre : les hommes de la famille en sont revenus physiquement indemne, ils avaient déjà de belles pièces de terres qui rendaient beaucoup, une belle maison, un beau potager. Ils font le strict minimum pour la communauté, pas plus, pas moins non plus, comme s'ils se sentaient étrangers. Et pourtant, ce sont quelques familles parmi les plus anciennes du village. À croire que le temps que tu as passé quelque part te donne plus de droits dessus qu'aux autres.

– Dis-moi, j'y pense, vous ne pouvez pas vivre en autarcie totale, quand même !

– Non, bien sûr ! Comme on ne peut pas consommer toute notre production d'olives, d'huile, de conserves, de légumes, de viande ou de fromages. On vend, à l'extérieur. Au marché, bien sûr, comme tu le sais déjà. Tous les jours, sauf le dimanche, une famille différente va vendre au marché, et comme beaucoup sont volontaires, chacune fait le marché toutes les deux ou trois semaines. Je dois dire que les comptes sont un peu difficiles à faire, pour répartir équitablement ce qui va à la communauté et ce qui va aux familles directement. On n'a pas encore trouvé le système parfait et c'est un des points qui pourraient rompre l'équilibre bien fragile, je le reconnais, qu'on a réussi à instaurer. Et puis on vend en gros, essentiellement les olives non transformées et l'huile. Pour les olives, on s'est demandé à un moment si on ne devait pas augmenter les capacités de la conserverie qui aurait eu donc une deuxième activité. Ce ne serait pas une mauvaise chose, de ne pas miser sur une seule production, mais ça voulait dire qu'il fallait faire venir du monde, délaissé d'autres activités de la communauté au risque que tout le village dépende seulement d'un ou deux produits. On a réalisé que ça serait pire. On vend à l'extérieur. Pour l'huile, c'est

pareil, on en garde pour notre consommation personnelle, pour faire notre savon, même si on n'a pas de savonnerie communale, et on vend le reste, en réalité la majorité de la production, à des négociants ou des savonniers, un peu sur les marchés, aussi, mais c'est quantité négligeable.

– Tu veux dire que la savonnerie *Rampal* utilise peut-être de l'huile de Maussane ?

– Je ne sais pas, c'est le responsable du moulin qui se charge de ça. Je ne veux pas savoir.

Michel sent qu'il y a là un nœud de tension, un grain de sable ou de sel de Camargue qui pourrait bien déranger l'ordonnement ronronnant du village. Il reprend :

– Si je comprends bien, vous avez essayé de trouver une côte mal taillée entre le tout communal et le tout privé.

– Pas une côte mal taillée ! Un juste milieu ! Tu ne peux pas tout donner à la communauté, tu perds ton individualité. Tu ne peux pas tout lui prendre et agir uniquement à ton profit, tu perds ton humanité. L'effort collectif, ensemble, dans le même sens est plus rentable que la somme des efforts individuels, ne serait-ce qu'au point de vue du moral des gens, de leur humeur. Comme si quand tu mets les gens en contact, de leur relation, naît une énergie, comme sortie du néant. Et sans que personne ne perde quoi que ce soit, bien au contraire ! C'est fascinant.

– C'est comme l'amour...

– Hein, quoi ?

– Au plus tu donnes de l'attention, de l'affection, de l'amour en somme, tu en reçois.

– Foutaises ! Ou presque. Ça ne marche pas à tous les coups, il y a toujours un individu dans la masse, qui profite. Parce qu'il est égoïste, parce qu'il est veule, parce qu'il est fainéant. Au plus tu lui en donnes, au plus il en veut, et jamais il ne te rendra rien. Oh, bien sûr, tu n'aimes pas les gens pour qu'ils t'aiment en retour, tu ne le fais pas pour ça, en première intention. Tu le fais, parce que... tu ne sais pas faire autrement. Mais même si ce n'est pas ton but premier, tu serais heureux que de temps en temps, tu puisses recevoir un peu de reconnaissance, comme si l'autre avait fait fructifier ce que tu lui as donné, qu'à son tour il te donne le surplus. Heureusement, la majorité ne se pose pas de questions et donne encore plus qu'elle n'a reçu, mais qu'un seul en profite, et tout est gâché. C'est toujours comme ça, dis ? Il y en a toujours un qui vient gâcher la fête ? Mais pourquoi, pour quoi ? Je n'en peux plus, je suis épuisée, je n'ai plus de ressources.

La voix d'Agnès s'étrangle, Michel ne sait que faire. Jusqu'à présent, c'est elle qui a pris soin de lui. Et là, c'est lui qui doit lui rendre, comme elle dit, au centuple ce qu'elle lui a donné. Il est tétanisé, il ne sait quel chemin prendre, il ne sait jusqu'où il peut, il doit aller, à quel point il fait partie d'elle comme elle fait partie de lui. Cette pensée le secoue, un coup de tonnerre qui ébranle les murailles. Il fait ce qu'il sait faire de mieux. Partir, s'évader ; non, pas fuir, la prendre par la main, l'emmener avec lui. Ailleurs, au-dessus des nuages qui s'amassent sur la mer, ils iront glisser sur la nuée, s'envoler dans les tourbillons de vent, contempler les étoiles dans les yeux, s'en faire leurs anges gardiens. Et quand viendra la nuit, ils écouterons les conciliabules de Suzanne et de ses conjurés ; au soir, ils boiront ses paroles devant tous ces hommes en noir, petite perle de jais, plus scintillante qu'eux.

Le soleil se couche lorsqu'ils reviennent de leur long périple dans les limbes. Ils sont fatigués, de cette fatigue saine du travailleur des champs, du coureur de fond. Comme si leur corps avait suivi leur voyage à travers l'espace et le temps. Comme si leur âme avait pris corps. Michel trouve enfin une utilité à sa particularité, comme dit sa mère. Et au plus il y pense, au plus il trouve de nombreux points communs entre la communauté de Maussane et celle qui s'instaure tout doucement à la savonnerie maintenant que Charles est mort. Il grimace en songeant qu'il n'est pas mort pour rien, il voudrait tant que cet homme qui lui a servi de père ne soit qu'abjection et noirceur. Tout ce temps perdu ! Peut-être était-il nécessaire à la lente gestation des idées, l'agrégation de minuscules particules flottant dans l'air du temps. Les idées sont comme les Hommes, elles ne viennent pas au monde en un éclair. Leur construction est lente, la rencontre entre elles tellement hasardeuse. Les idées qui apparaissent d'un coup ont souvent une vie brève, même si elles laissent quelques traces de leur passage, tellement ténues, vite oubliées, mises au rebut par la routine, la vie quotidienne, la quête de satisfaction des besoins primaires. Et même si des milliers d'idées se rejoignent... La multitude ne fait pas la vertu. Il n'y a qu'à regarder le ciel, des milliards d'étoiles, un ciel obscur. Seules les plus proches illuminent la voûte, barrières pour nous retenir d'aller plus loin, de les dépasser. Prisons dorées. Michel s'endort en écoutant les étoiles qui chuchotent entre elles.

TREIZE – Suzanne

Suzanne ouvre grand les yeux. Réveillée brusquement par elle ne sait quoi. La nuit est épaisse, le silence étouffant. Depuis le soir au Cercle, elle n'a pas économisé sa peine, même si tous les chefs d'atelier de la savonnerie et le régisseur ont fait bloc avec elle. Et leurs ambitions prennent corps : les ouvriers semblent sereins, mettent beaucoup de cœur à l'ouvrage. Certains n'hésitent pas à demander audience à la patronne pour proposer telle ou telle amélioration. Elle a du mal à discriminer les farfelues des géniales. Après quelques jours d'un défilé de plus en plus intense, elle les dirige systématiquement vers le régisseur. Lui au moins a les capacités de jauger les implications des transformations proposées. Elle a l'impression que cela va trop vite, s'emballe, un trop plein d'énergie soudain libéré, elle redoute une explosion fatale. Elle s'en est ouverte à ses trois compères, ses conjurés, comme elle les nomme affectueusement. Ils l'ont rassurée. Un peu gênés, lui ont avoué qu'ils surveillaient la marmite bouillonnante de leur côté et qu'ils calmaient le jeu. Ils l'ont cependant mise en garde de ne pas décourager les bonnes volontés. « *Vous voulez que je fasse réfléchir les ouvriers, c'est ça ?* » Tout penauds, ils lui ont confirmé qu'ils comptaient sur elle pour ça. Et même si une voix mauvaise grince de temps en temps à son oreille qu'elle est peut-être bien en train de se faire avoir, elle tâche de ne pas l'écouter. Qu'il est dur de faire confiance au milieu des non-dits.

Si au début de l'aventure commune, elle s'endormait, épuisée, à peine allongée dans son lit et ne se réveillait qu'au lever du soleil, cette nuit, son sommeil prend brutalement fin. Elle n'a pas encore trouvé la solution pour se servir de cette énergie débordante sans la brider. Si son fils était là, sa jeunesse lui donnerait peut-être une solution. Michel... Elle sait qu'il est vivant, ce n'est pas seulement un espoir, c'est une intime conviction, le lien qui les unit n'est pas rompu, elle ne se sent pas à moitié amputée, en partie vide, elle le sent vivre au plus profond de ses entrailles, comme lorsqu'elle le portait. Même s'il n'est pas là. Puisqu'il n'est pas à ses côtés. Même si elle a senti son esprit flotter pendant la nuit où elle a dessiné avec ses conjurés l'avenir de la savonnerie, même si elle l'a senti la porter tout au long de son discours, au Cercle. Et ça la rend soucieuse. Elle a tenté d'entrer en contact avec lui, et bien que son âme ne l'ait pas repoussée, elle ne s'est pas sentie tout à fait la bienvenue, comme si un autre esprit accaparait entièrement celui de son fils. De plus, elle est une initiée imparfaite. Elle ne veut pas y penser.

Elle a fait le vide dans la maison, donné ou éliminé les affaires de Charles,

vêtements, décorations et médailles, bibelots exotiques qu'elle n'a jamais supportés. Le peu de paperasse que Charles avait amené à la maison a été remis dans son bureau, à la savonnerie. Il ne reste plus grand chose de lui. Elle sait que les domestiques ont sauvé de la décharge quelques objets : grand bien leur fasse, elle ne leur en veut pas, mais que jamais ses yeux ne tombent sur ces vestiges. Elle veut être une femme nouvelle, elle est encore jeune, elle veut bâtir, construire encore, même si son fils est encore jeune, alors que son fils n'est pas encore un homme. Michel...

« *Que ferais-tu à ma place ? Que ferais-tu si tu avais plein d'idées à donner, à faire vivre ? Que ferais-tu ?* » Elle se rendort sur cette lancinante demande.

Il fait déjà plein soleil et plein vent, et Suzanne dort encore. Un rayon lui entrouvre la paupière, elle resterait pourtant bien encore au chaud, dans son demi-soleil, son rêve éveillé, où Michel et elle discutaient, lui de ce qui se fait à Maussane, elle, de ce qui se trame à la savonnerie. Ils sont tombés d'accord pour constater que les deux communautés prenaient à peu près le même chemin, entre le communautarisme qui nie l'individu et le capitalisme, qui, sous couvert de libérer l'individu par le travail, l'asservit et tue son humanité. Elle ricane en douce, en se rappelant les derniers cris de Charles. Pauvre homme, qui croyait tout savoir, tout connaître, ne supportant pas la critique, ou tout simplement les suggestions, les idées venant d'autrui. Oh bien sûr, il leur a assuré une belle vie, un confort matériel qu'elle contemple maintenant avec un peu de dégoût. À quel prix, tout ça ? Le prix de la sueur des ouvriers, certes, mais surtout le prix de leur humiliation, de leur honte. Comment peut-on être à ce point dépourvu de cœur et d'intelligence pour penser que des femmes et des hommes méprisés dans leur essence puissent donner le meilleur d'eux-mêmes ? Alors que ce sont eux qui sont au centre ! Même s'il leur est difficile d'avoir une vue d'ensemble – est-ce vraiment de leur fait ? – c'est à eux qu'il faut s'adresser pour dénouer les petites difficultés, faire ripper doucement les choses dans la bonne direction. Et si leur point de vue est trop étriqué, c'est à celui qui conduit de leur ouvrir la route et l'esprit. Si leurs idées semblent mauvaises, il faut les amener à réfléchir par eux-mêmes en leur donnant quelques points d'appui, quelques indices, mais surtout pas en les renvoyant à leur atelier. Leur idée est nouvelle ? On ne sait pas encore si elle est bénéfique ou néfaste ? Pourquoi leur dire « *Ça ne marchera jamais !* » en lieu et place de « *Essayons, essayez !* » Voilà ! C'est ça ! Elle a sa solution : elle va leur proposer qu'ils se fassent leur propre laboratoire d'expérimentations ! Elle rit, de bonne grâce, aux éclats. Une trompette annonçant une bataille gagnée.

Comme tous les matins, c'est réunion des ateliers : les ouvriers font le point sur

l'état des chaudrons qui ont mijoté et qu'ils ont veillés. Ils partent ensuite pour une bonne journée de repos. Le point sur le séchage en cours, les coupes, estampages, emballages, embouteillages, les expéditions à réaliser. À la fin de l'entrevue, elle demande à ses conjurés de rester. Elle leur parle de l'idée qu'elle a eue, prenant bien soin de préciser que si elle leur semble mauvaise, ils peuvent l'oublier. Mais que si elle leur paraît viable, qu'ils en parlent aux ouvriers, en particulier à ceux qui ont des idées extravagantes en apparence, de la même manière qu'elle le fait avec eux. « *Tu oses nous dire que ton idée est mauvaise !?* » s'exclame Étienne que son élan d'allégresse le fait la tutoyer sans qu'il n'y prenne garde. « *C'est dans la suite de ce que tu nous as proposé. Tu nous prends en considération et tu oses nous dire que tu penses que peut-être ton idée pourrait être mauvaise ? Plutôt mourir que de te dire qu'elle l'est !* » Suzanne éclate de rire, un peu de soulagement, beaucoup de la réaction d'Étienne, énormément de pure joie. Bientôt suivi par les rires graves de ses hommes à l'unisson. Aujourd'hui, des caisses de savons pailletés d'éclats de bonheur sortiront de la savonnerie *Rampal*.

QUATORZE – *Agnès et Michel*

La vie ronronne gentiment à Maussane. Michel s'y sent chez lui, plus aucun Maussanais ne lui fait grief de sa condition originelle de bourgeois de Salon. Le matin à l'épicerie, en fin d'après-midi et début de soirée au café. Comme n'importe quel villageois, il vit au rythme du village, qu'il aimerait bien découvrir un peu plus, maintenant qu'il fait partie de ce drôle d'organisme. Non pas qu'il s'ennuie, mais il piétine, pense-t-il. Il discute un peu avec Jacques, le curé ou l'instituteur, mais cela ne lui suffit pas. Il aimerait bien découvrir les mystères du village entraperçus à la croisée de chemins ou à travers les branches des platanes qui ombragent les rues du bourg. Ce qu'il aimerait par dessus tout, c'est voir le village avec les yeux d'Agnès. Mais elle l'évite. Oh, bien sûr, elle est toujours souriante, prévenante, mais il l'a parfois surprise le visage voilé d'une ombre de tristesse, une perle d'eau brillante au coin des yeux et jamais il n'a été seul avec elle depuis leur voyage dans les limbes. Oh bien sûr, lorsqu'ils travaillent ensemble au café, elle lui parle, il lui parle, mais ce n'est pas une conversation, ce ne sont que des échanges de banalités d'usage dans le cadre du travail. Elle l'a aussi convaincu de ne pas les accompagner, sa mère et elle, lorsque c'est de nouveau leur tour d'aller au marché de Salon, avec un excellent argument, qui plus est : il risquerait d'être reconnu et obligé de rentrer chez lui, alors qu'il ne le veut pour rien au monde, elle le sait. En attendant, ça l'angoisse. Aurait-il dû faire autre chose que l'emmener dans les limbes ? Aurait-il dû s'en abstenir ? Et elle qui n'en dit rien, un éternel sourire en façade sur son visage quand elle se sait ou se sent observée. Seules les quelques fois où il a pu la prendre en défaut d'attention. Est-ce de ça qu'elle lui en veut ? Lui en parler est évidemment hors de question. À ses parents encore plus. Mmmhhh... au curé peut-être ? Ce type dans la force de l'âge, qui abat le boulot de deux journaliers quand il est aux champs – comme quoi, personne n'est un pur esprit et le corps a tout autant besoin de se dépenser que l'esprit ou l'âme – une voix chaleureusement douce quand il parle, des yeux tout accueillants quand il écoute. Cet homme est la bienveillance incarnée. C'est décidé, il ira lui en parler.

Agnès s'ennuie et trépigne. La vie du village ronronne, elle, elle s'engluie dans la routine. Ce n'est pas qu'il n'y a rien à faire, mais les accroc minuscules au contrat tacite qu'ont passé les habitants entre eux se réparent vite. Les saisons et jours de surcroît de travail sont passés. Les fenaisons sont encore loin. Certes, il y a des évolutions à prévoir, mais elles dépendent des récoltes d'été, des calculs de rendement des parcelles, du temps qu'il fera. Elle a le temps d'y penser. Puis elle a la flemme aussi. Depuis qu'elle n'est plus retournée au lycée, elle a l'impression que rien ne se

passé, aujourd'hui est comme hier, demain sera pareil. C'est calme, trop calme. Elle s'attend à tout moment à une explosion quelconque, cruelle et violente, à tant faire, pas comme celle de la planète autour de l'astre, des hurlements, du sang, des larmes. Son ventre se serre, douloureusement. Elle n'y peut rien, sauf attendre. Attendre que Michel ne la fuit plus, comme elle en a l'impression. Depuis leur voyage ailleurs, elle se demande ce qu'elle a fait ou pas, si elle a bien fait ou pas, de quoi aurait-elle dû s'abstenir, quelle décision aurait-elle dû prendre. Elle ne sait pas. Alors, elle attend, déchirée entre le désir d'aller vers lui, parce que c'est son mouvement naturel, et sa volonté de le laisser en paix, de ne pas s'imposer à lui. Déjà, elle se reproche de l'avoir subtilisé à sa ville, à sa famille, même s'il était décidé à fuir, peut-être aurait-il préféré être recueilli dans une famille de sa condition, ou dans un village où tout était à faire. Alors elle attend. Elle ne sait comment lui faire comprendre qu'il peut tout lui demander, tout, elle aura du mal à lui dire non. Et elle n'a pas envie de le lui dire tout simplement. Elle a terriblement peur qu'il la rejette, au fond. Son orgueil en prendrait certainement un coup et elle se dissimulerait la blessure d'amour-propre sous un déguisement de simple chagrin affectif. On ne ment bien qu'à soi-même.

Elle le sait d'autant plus qu'elle se refuse encore de croire à ce qu'elle a cru voir de l'esprit de Michel. Elle n'avait aucune raison de sonder son esprit davantage qu'un autre, aucun intérêt à le faire, elle lui donnait sa confiance spontanément, sans rien attendre en retour, comme d'habitude. Un soir, Bernard est entré au café, l'atmosphère s'y est brusquement refroidie, les conversations se sont tenues à voix plus basse, certaines se sont même interrompues. Comme si de rien n'était, elle a accueilli courtoisement le père de Jules, lui a proposé son apéritif habituel. Pendant qu'elle le servait, elle a senti une furie noire qui tournoyait dans la pièce en hurlant. Pourtant, tout était calme, l'intensité des conversations avait même retrouvé son niveau d'avant l'entrée de Bernard. Elle était dans deux mondes à la fois, sur deux plans de conscience en même temps. Avant qu'elle ne comprenne quoi que ce soit, dans un réflexe, son esprit sondait tous les esprits alentours. Les furies sortaient de celui de Michel. Elle en a tellement été déroutée qu'elle s'est égarée dans les pensées du jeune homme. Un vortex violent et nauséabond l'y a précipité, jusqu'au tréfonds de ses plus noires pensées. Et elle a vu. L'horreur ultime, des êtres gluants et puants, aux membres démesurés, aux panses énormes, avec des griffes, des crocs immenses, des gueules bavant des immondices, les yeux injectés d'une poix noire puante, s'empoigner, se mordre rageusement, se démembrer, se déchirer la peau verruqueuse, les yeux, les oreilles effilées. L'odeur était insupportable, le bruit infernal. Hurlements, bruits des mâchoires qui claquent, qui s'enfoncent dans les chairs visqueuses, griffes qui s'entrechoquent dans une stridulation démoniaque, des coups

de tonnerres, des éclairs, la lutte pour la survie, coûte que coûte. Elle ne sait comment elle est sortie de cette abjection. Les yeux fichés dans ceux de Michel. Dans le café, tout était normal. Tout était redevenu normal. Elle tremblait encore. Autant d'avoir vu en Michel cette ignominie que de l'avoir reconnue comme l'ayant sentie déjà à l'œuvre en elle.

Alors quoi ? Ce qu'on est ne se développe qu'en opposition à notre essence ? Un pitre est un timide ? Un chef est un trouillard ? Un bienveillant est le Diable en personne ? On ne peut pas être, une bonne fois pour toute, bon ou mauvais, qu'importe ? Même si avec le temps, on s'amende ? Et si chacun, au fond de lui, n'était que mauvais, comme si le Diable, inventé par la religion, n'était que la partie mauvaise qui gît en nous, vestige de notre condition animale des premiers temps ? Elle pense à Bernard, à ce que lui a raconté Jules. Les curés parlent de possession et n'ont comme remède que l'exorcisme. Faire sortir le Diable de notre corps. Ça paraît si simple et trop facile. La vie est une lutte. On lutterait donc toute sa vie contre ce mal qui en nous ? On refuserait notre dualité ? Certains se cachent pour être eux-mêmes, d'autres au contraire s'exposent au monde, ils se font artistes. Et Michel, lui...

Elle le sent plus qu'elle ne l'entend gravir la draille derrière l'oratoire où elle est venue se cacher. Appuyée sur le muret nord, elle frissonne et tremble malgré le soleil de ce printemps trop chaud. Faire le vide, ne rien montrer qu'une face souriante et accueillante. Elle n'en a pas la force. Les yeux baissés, elle devine Michel à son ombre, à son aura. Il est solaire, un soleil qui donne pourtant à son regard qu'elle refuse maintenant de croiser, un reflet froid quand les monstres sont de sortie. Il s'assied à son côté, sans une parole. Elle attend. Le ciel s'obscurcit, le soleil se voile d'un épais rideau qui mange la lumière, les étoiles s'allument. Elle est bien, soudain, comme si le fardeau qu'elle s'obstine à mettre sur ses épaules s'était enfui dans le noir éther. « *Viens, on va voyager.* » Elle pense « *La mer.* » Ils volent à quelques mètres au dessus des flots marins, glauques et bleus. Elle murmure « *Des vagues.* » L'onde se creuse, se fracture en une infinité d'ondelettes. Elle chuchote « *De l'écume.* » La crête de l'eau se pare de dentelle mousseuse. « *Des reflets.* » Le soleil soudain revenu éclate en myriades de petits diamants qui scintillent sur l'eau. Elle rit. Elle est bien. Elle sait que ça ne durera pas longtemps, que ça ne résoudra rien, ne répondra pas à ses questions. Elle s'en moque, elle est bien.

Elle ouvre son esprit, elle n'a plus rien à cacher, elle n'a plus rien à perdre, elle a tout à perdre. Et d'abord son âme. À trop vouloir compatir, être capable d'empathie, elle n'est plus rien, elle n'est plus elle. Elle se fragmente en une multitude de minuscules elles qui fuient jusqu'aux bords des horizons, s'enlèvent dans les âmes en souffrance, perles noires, perles blanches, serties de lambeaux de cœurs déchirés.

Elle n'est plus. « *Un jour, quelqu'un te serrera si fort dans ses bras, qu'il rassemblera toutes tes tois.* »

La nuit est tombée sur l'oratoire, elle l'enveloppe d'une tiédeur toute méridionale, vibrant au son des grillons obstinés. Une hulotte appelle, des lampyres ponctuent le bord de la draille qu'ils redescendent jusqu'à la place du village. Il est tard, le café est à peine éclairé, presque vide. La porte rechigne un peu à les laisser entrer. Trois hommes qu'Agnès ne connaît pas sont attablés avec Jacques. Elle entend le cœur de Michel rater un ou deux battements, elle sent son visage blêmir, tout son corps entier se figer.

— Maman...? s'étonne-t-il calmement, n'ayant perçu aucun signe d'un danger menaçant Suzanne.

— Ta mère va bien, Michel. Suzanne ne sait pas que nous sommes ici, venus à ta rencontre, le rassure Étienne.

— Comment m'avez-vous trouvé ? demande Michel, toujours sur la réserve. Oh, et puis qu'importe, nous réglerons ça plus tard. Que me voulez-vous ?

Agnès perçoit la tension quitter un instant Michel pour revenir aussitôt, décuplée. Elle pose la main sur son bras « *Michel, ils ne sont pas venus en ennemis, bien au contraire.* » appuyant son affirmation d'un franc sourire en direction des trois hommes.

— Michel, ta mère est épuisée. Après l'excitation des débuts d'une nouvelle aventure, vient le temps où elle n'a plus une minute à elle, voulant que tout se passe du mieux possible pour nous, pour la savonnerie. Elle voudrait que ça aille plus vite, elle se sent coupable que la mise en place de la nouvelle organisation prenne autant de temps. Tu la connais ! Pourtant, deux mois à peine, même pas, se sont écoulés depuis... depuis... depuis qu'elle s'est retrouvée seule à diriger les affaires familiales. Elle croit qu'elle piétine, que rien avance, que c'est de sa faute. Et pourtant, quel chemin on a parcouru en si peu de temps ! Imagine-toi que

— Je sais comment ça va là-bas, à la savonnerie, l'interrompt Michel. Que puis-je faire de plus que ma mère n'a pas prévu de faire ?

— Elle aimerait bien tout prévoir, tout en s'en défendant, hein, reprend Étienne. Mais là, elle se sent dépassée par le foisonnement des idées, même si le régisseur filtre un peu, il en reste un gros paquet qui lui arrivent sur son bureau. On l'aide comme on peut, mais faut qu'on fasse tourner l'usine en même temps, c'est pas simple.

— Faut embaucher ? demande Michel

– Pas forcément. Elle a eu une idée excellente, monter un laboratoire mis à la disposition, après le travail, de ceux qui ont des idées techniques et qui voudraient les tester pour savoir si elles tiennent vraiment la route.

– Et mon rôle dans cette histoire ?

– Il faut de l'argent, et la savonnerie a juste assez de trésorerie pour deux mois, la guerre, la mise en sommeil pendant quelques semaines, l'arrivée de produits étrangers...

– Je ne vois toujours pas comment je peux vous aider, Étienne.

– Michel, intervient Agnès, tu es le seul héritier, même si ta mère à l'usage des choses. Et s'il y a un testament, il ne peut être ouvert en ton absence. C'est toi qui tiens les cordons de la bourse, ils ont besoin de ta signature pour libérer de l'argent.

Michel la regarde ébahi « *Comment tu sais ça, toi !?* » Elle rétorque : « *Je tiens un café-épicerie, je fais les comptes de la communauté et tu me demandes comment je sais ça ? C'est peut-être parce que j'ai oublié de te dire que même si je n'allais plus au lycée, j'ai pris des leçons, au village, en particulier avec le notaire. Ma vie n'intéresse pas nos visiteurs, en revanche, que tu te bouges, oui !* » « *Et comment veux-tu que je fasse !?* »

– Il faut que tu rencontres le notaire, continue Étienne.

Le visage de Michel se voile de terreur : rencontrer le notaire, cela signifie aller à Salon, se rendre, perdre sa liberté, même si ce n'est pas l'intention de sa mère, il sait quel poids peuvent avoir les bourgeois sur leurs semblables, à coups de pressions, de chantages, de prébendes ou de népotisme. Il refuse, tout son être refuse. Il se rend compte qu'il est devenu Maussanais bien plus rapidement qu'il ne pensait pouvoir le faire. Il essaie de se raisonner : la savonnerie prend peu ou prou le même chemin que les habitants de Maussane ont choisi d'arpenter depuis bien longtemps, il peut faire profiter l'entreprise de ce qu'il a vu et vécu à Maussane. Mais c'est trop tôt, bien trop tôt ! Il n'est qu'un nain, en gamin, un apprenti par rapport aux villageois. Il a encore tant à apprendre, ce n'est pas maintenant qu'il pourra aider de son expérience la future entreprise encore balbutiante. Certes, il reverrait sa mère, mais il n'a pas besoin d'être à ses côtés pour sentir la chaleur maternelle, pour l'épauler. Il est bien plus utile ici. Il ne veut pas partir. « *Non, je ne peux pas, ce n'est pas possible, je ne veux pas retourner à Salon, pas maintenant, c'est trop tôt, pas maintenant, plus tard.* »

– Il faut que tu rencontres le notaire, reprend Étienne, mais à Salon, hors de question. On est d'accord avec toi, sur tout : c'est trop tôt, pour vous, pour nous, pour toi. On l'a amené avec nous, il t'attend à la mairie.

– Ça fait donc au moins quatre personnes qui savent où je me... où je suis.

– Le notaire est tenu au secret professionnel, il ne dira rien à personne. Nous non plus. On tient trop à ce qui est en train de naître à la savonnerie. Tu te rends compte ? Si on arrivait à trouver la troisième voie entre le tout état post-révolutionnaire et son revers, le tout libéral. Quoi, ça t'étonne que je puisse parler de ça ? Moi, un simple chef d'atelier ? Michel, ressaisis-toi ! On a bossé ensemble, rappelle-toi, c'est même toi qui nous as fait un appel du pied. Et les potagers, t'as oublié les potagers ?

Michel rougit.

– Pardonne-moi, tu as raison. Amène-moi au notaire.

Michel revient à la maison derrière le café-épicerie alors que le soleil est sur le point de montrer sa face ronde et dorée au-dessus de l'horizon. Agnès l'accueille en silence, avec un sourire et un bol de café tout juste passé. Elle se fait violence pour ne rien dire, ne rien demander, encore plus pour ne pas sonder l'esprit de Michel. S'il veut lui confier ce qu'il s'est passé cette nuit avec le notaire, il sait qu'il peut lui parler. Il sait qu'il peut lui parler, vraiment ? Timidement, elle tend son bras vers lui, pose sa main près de la sienne, ouverte, une invite. Ne surtout pas l'empoigner ou l'agripper. Qu'il se sente libre de se poser dans sa main ouverte. Elle le sent la regarder, alors qu'elle a toujours les yeux baissés, ces yeux qu'elle ne sait se faire mensonge, ce regard avide qui la trahit souvent, elle pourrait le rendre glacial, elle qu'on dit si froide, si distante. S'ils savaient, ceux qui disent ça ! Elle n'a pas envie, elle en est incapable. Et puis, pas besoin de lui mentir, il sait si bien lire en elle. Elle lève les yeux, elle tente un regard serein, ouvert comme sa main. Que va-t-elle découvrir dans les prunelles de Michel ? Un rejet, du dégoût ? Elle a peur. Elle se doit pourtant d'être forte : c'est le moment de poser les fondations de ce qui ne doit plus être une utopie. C'est impossible ? Alors, faisons-le !

Alors qu'elle n'est qu'à la moitié du chemin qui la conduit vers le regard de Michel, elle se sent enveloppée par une lente tornade, puissante mais douce. Sous elle, défilent les gaudres, les oliveraies argentées de vert, les champs regorgeant de légumes, les prés noyés sous l'herbe grasse. Au loin, la vallée des Baux ; de l'autre côté, la Crau, aride, rousse comme la pierraille cuite au soleil ; au bout de l'horizon, la Camargue et ses étangs encore gris sombre qui n'attendent que la caresse du soleil pour s'éveiller et scintiller. Droit devant, les plis blancs et verts des Alpilles, les filets de bauxite, déjà caressés par les premiers rayons de l'astre. S'y dessine l'histoire de la terre. Son regard devient aussi perçant que celui des aigles de Bonelli qui les accompagnent. Les oppida

se devinent, elle aperçoit le castellas de Maussane, déserté depuis bien longtemps par les Hommes des premiers temps et où pourrait encore flotter leur âme. Filant comme des flèches au vent, ils remontent les dernières barres de calcaire. Ils se posent enfin au sommet de la Tour des Opies, du côté où le soleil les accueille. Ils sont bien.

QUINZE – Suzanne

Épuisés, les quatre hommes se présentent chez Suzanne aux premières lueurs du jour. Le notaire de Maussane, le seul qui possède une voiture au village, s'est fait un devoir de les ramener à Salon. Ils ont bien tenté de l'en dissuader, par courtoisie. Il a failli se vexer, ils ont alors accepté de bonne grâce ce geste qui arrivait à point nommé. À peine réveillé, le majordome leur ouvre la porte, ébahi. Il craint qu'une catastrophe ne soit arrivée dans la nuit à la savonnerie, avec les cuves bouillantes on ne sait jamais, même si la présence du notaire lui paraît incongrue. Il ne sait si Suzanne est déjà réveillée, il va s'en assurer quand elle apparaît dans le hall d'entrée, tout aussi étonnée que lui. Le visage d'Étienne, marqué par des rides de fatigue mais souriant, la rassure. Tout juste entré dans le salon, Étienne relate leur périple au pied des Alpilles et ce qu'ils en ont ramené. Le notaire lui annonce que Michel l'a faite usufruitière universelle de ses propriétés, à elle d'en assurer la pérennité et la croissance. Elle n'a plus qu'à signer, là, lui dit-il en tournant patiemment les pages du contrat qu'elle paraphe avec application. Puisqu'il faut quelque temps pour qu'elle puisse disposer des fonds à sa guise, son fils a signé un billet à ordre que lui, le notaire, se fera un plaisir de présenter au banquier, en sa compagnie, dès l'ouverture de son établissement. Elle leur fait servir une collation, signe un billet d'autorisation d'absence pour ses trois chefs d'atelier, puis les laisse quelques instants, le temps pour elle de revêtir une tenue d'extérieur. À son retour, elle constate que le notaire a disparu, temporairement lui assurent les trois hommes. Elle a la sensation de déjà-vu, les trois hommes, elle, elle, les trois hommes, un quatrième, au rôle important, quoique discret. D'une seule voix, ils s'écrient « *On a réussi !* » Ils éclatent de rire, ils sont bien.

Suzanne a l'aval de Michel, carte blanche pour le bien de l'entreprise, non qu'elle eût douté de ne jamais l'obtenir, cela va dans dire, mais mieux en le disant. L'argent dont elle dispose maintenant servira à acheter quelques matériaux pour construire le « laboratoire » comme ils l'ont nommé. Se pose maintenant la question de son fonctionnement. Autonome, anarchiste ? Peut-on passer ainsi de siècles de fonctionnement où la hiérarchie s'impose, impose et les ouvriers obéissent, telles des machines, à une organisation acentrée, sans responsable à désigner en cas de faute, tous responsables collectivement ? Peut-on prendre le risque de laisser les ouvriers livrés à eux-mêmes et se passer d'idées nouvelles ? Peut-on prendre le risque de ne pas faire confiance et de se passer d'un avenir meilleur ? Le risque ? Quel risque ? La chance ! C'est une chance, se dit Suzanne, d'avoir de telles personnalités dans

l'entreprise, une telle conjonction qui ne peut que nous pousser à faire mieux, et je la gâcherais, au nom de je ne sais quelle suprématie de classe, un orgueil mal placé, un privilège ? Au diable, ma personne... Elle éclate de rire. On va avancer, ensemble !

À la savonnerie, la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. On va construire un nouveau bâtiment, ensemble, pour nous, avec nous ! La petite dizaine d'ouvriers volontaires pour tester leurs idées d'amélioration – des recettes, de la cuisson, principalement – font presque le siège du bureau de Suzanne alors que la porte est grande ouverte. Décidément, des années de soumission ne s'effacent pas en un jour. Elle est très claire avec eux : un chef, un porte-parole, ce sont eux qui décident ; les plans, les matériaux, ce sont eux qui décident. Elle leur signale que dans le hangar désaffecté, au fond de la cour, il y a quantité de meubles en bon état mis au rebut car considérés comme n'étant plus dans l'air du temps par Charles, qu'ils se servent : qu'ils les transforment s'ils veulent, ils sont à eux. La seule condition draconienne qu'elle leur impose : en dehors des horaires de travail dans un premier temps. On fera le point dans quelques semaines. S'ils veulent le faire avant, qu'ils demandent. Pour la construction ? Faites un appel auprès de vos collègues ! Elle est certaine que certains se désolent de ne pouvoir prendre le train de la modernité par leurs idées, alors, s'ils peuvent aider de leurs mains...

Trois jours après, du côté de la salle des mélanges, un grand hangar se dresse, tout de lattes de bois recouvert. À l'intérieur, les grands comptoirs et les tables remisés délimitent les secteurs qui ont été dévolus à telle ou telle tâche. Une partie du bâtiment est occupée par des tables basses, des tabourets dépareillés, des chaises. Une salle de discussion ? Vous en voulez-vous dans la savonnerie, aussi ? Qu'à cela ne tienne. Elle confie au régisseur de l'usine le soin d'en discuter avec les ouvriers. Cette fois-ci, elle voudrait bien ne pas compter sur leur bonne volonté et à peine a-t-elle le temps de leur proposer de faire appel à une entreprise extérieure qu'elle se fait couper la parole par des cris de refus : « *On est chez nous, on construit notre nid, on ne va pas introduire l'ennemi dans nos murs.* » Déstabilisée, elle se tait, se faisant la promesse de veiller à ce que la liberté qu'ils acquièrent à son contact ne se mue pas en un rejet de tous ceux qui ne sont pas comme eux.

Suzanne essaie de faire le point, les affaires courantes à assurer, les nouveautés en gestation, les petits accrocs à la routine à réparer, les hommes et les femmes à encourager, écouter, entendre. Elle est épuisée, se sent soudainement vide, inutile, vaine. Et si tout ça n'était qu'une vaste arnaque, un plan diabolique pour détruire l'entreprise. Mais venant de qui, pourquoi, pour quoi ? Elle n'imagine pas que les

ouvriers seraient assez stupides pour fomenter telle forfaiture : ils sont au cœur de l'action, ils dépendent d'elle comme elle d'eux. Un concurrent ? Charles n'avait pas que de bons amis, parmi les bourgeois, concurrence commerciale oblige, mais elle ne l'a jamais entendu s'alarmer de quelque action visant à détruire la savonnerie venant de leur part. Des négociants, qu'il aurait floués ? Ce n'est pas impossible. Cela signifierait que les ouvriers également auraient été abusés. Impossible. Elle s'engluait dans un désespoir aussi sombre que le savon noir visqueux mis en bouteille la veille. Elle a juste besoin de repos, pense-t-elle, de dormir plus d'une heure d'affilée, d'une traite, sans crainte de se réveiller en sursaut parce que son cerveau aura été pris d'une question épineuse restée sans réponse immédiate. On toque à la porte de son bureau qu'elle s'obstine à laisser ouverte. Étienne rentre et s'affole de sa mine défaite. « *Tu ne peux pas continuer ainsi, il te faut du soutien, concret, quotidien, efficace.* » Elle ne pense pas que ça arrange les choses dans l'immédiat, elle ne veut pas recruter pour l'instant, la nouvelle entreprise n'est pas assez solide ; elle ne veut pas déplacer tel ou tel de son poste, pour la même raison : l'activité séculaire de la savonnerie doit se faire à plein rendement et nourrir son avenir. Elle refuse que les chefs d'atelier fassent double journée, il ne s'agit pas de leur salaire mais de leur santé. « *Suzanne, tu nous as rendu notre liberté de penser, d'agir, alors nous allons en user et tu n'auras rien à dire.* » Elle prend peur, les pensées noires qui l'agitaient et la secouent encore semblent prendre forme sous ses yeux. « *Avec René et Albert, nous sommes tombés d'accord. Le régisseur aussi. Et peut-être un ou deux autres collègues, que nous ne compterons pas pour le moment, parce qu'ils n'ont pas semblé plus investis que ça.* » Elle ne dit rien, elle écoute, au point où elle en est, elle n'a plus rien à perdre, l'estocade finale sera la bienvenue. « *J'ai pu discuter à Maussane avec des jeunes et des moins jeunes du village, parfaitement au fait du fonctionnement de leur communauté. Ils ont l'envie de savoir si ce qu'ils ont réussi à faire à la campagne peut fonctionner à la ville, dans les usines.* » Elle réalise soudain que jamais Étienne et elle n'avaient évoqué ce qu'il s'était passé ce soir là, à Maussane, avec son fils. Elle n'a même pas demandé s'il allait bien, s'il était heureux, même si elle le sait. « *Donc, tous les quatre, par quart, on va former quelques gars de la campagne à une ou plusieurs activités de la savonnerie. Ils seront au début des apprentis, bien sûr. Les plus expérimentés de nos ouvriers deviendront alors responsables des ateliers. Et nous trois, on pourra prendre la part de travail qui te dévore les sangs. Il n'est pas question de prendre ta place, il est question de ta santé.* » Elle fond en larmes.

SEIZE – Vingt ans après

Fin juin 1960. Le *Domaine des Alpilles* s'apprête à fêter le solstice. Les vieux regrettent la fête de la Saint-Jean, les jeunes que la nuit soit si courte, tous savourent ce moment de pause où les petits soucis attendront bien un peu, sous le soleil puis les étoiles. À la savonnerie *Rampal*, la production a été arrêtée sur le coup des midi sonnants. Ce n'est pas uniquement le début de l'été que fêtent les ouvriers, c'est aussi la naissance de leur usine, leur révolution, douce et pacifique. Ils sont fiers de leur troisième voie, ouverte à la suite de cette drôle de guerre d'à peine un peu plus de six mois. Qui aurait pu croire que la mort d'un homme, de deux hommes même, allait les conduire à ouvrir ce chemin où tant de leurs semblables veulent s'engouffrer maintenant. Ils les ont mis en garde, notre chemin n'est pas le vôtre, les points de départ sont différents, et même le but de notre voyage l'est. C'est une idée, une façon de penser, une manière de traiter nos semblables qui doit primer mais s'adapter aux conditions du terrain. Même si toutes les femmes et tous les hommes de bonne volonté ont peu ou prou les mêmes aspirations, n'oubliez pas que c'est grâce à nos, vos différences que vous pourrez progresser. Étienne a tenu ce discours un bon nombre de fois, dans de multiples manufactures, dans de nombreuses usines. Il y repense avec tendresse et sourire en même temps qu'il peste contre ce boudiou de foutu nœud de lavallière qu'il n'arrive pas à boucler. Il ne va quand même pas demander de l'aide à Michel et Suzanne, quand même !? Ah bah, pourquoi pas, se résigne-t-il. Enfin, à condition qu'ils soient encore à la savonnerie, parce qu'avec tout ce qu'ils ont annoncé avoir à faire, ils doivent être partis depuis lurette. Les couloirs de l'administration sont vides, Étienne restera avec sa lavallière de guingois. Il jette un regard par la fenêtre et embrasse d'un regard une petite partie de ce qu'est devenue la savonnerie *Rampal*, après les nuits d'avril et mai 1940.

Le *Domaine Rampal* s'étend maintenant sur des centaines d'hectares à l'ouest de Salon et la savonnerie est la dernière en activité dans la ville. Toutes les autres ont fermé, les bourgeois faisant un barrage inconsidéré à la révolution en marche, les ouvriers rejoignant ceux de chez *Rampal*, où enfin on les écoutait, on les considérait. Que de chemin parcouru ! Le petit laboratoire d'expérimentation des débuts est devenu un centre de recherches où l'on vient du monde entier de l'olive et du savon, pour partager les connaissances, les techniques. Ça fait un réseau qui se tisse sans bruit à travers la planète, une trame indéfectible. L'afflux d'ouvriers transfuges a entraîné la multiplication des sites de production. De nombreux modules, plus ou moins similaires aux ateliers originels ont été construits : l'usine est devenue un corps

multiple. Il y a eu une période difficile, lorsque les ouvriers, anciens comme nouveaux venus, ont proposé d'autres idées pour améliorer leur conditions de vie au delà de celles du travail. Étienne se souvient de cette soirée où il a cru que l'aventure allait périr dans un bain de frustration et de rancœur. Michel, qui était revenu, en observateur, disait-il, a su, il ne sait trop comment, trouver les mots, l'intonation, la façon de mettre en avant leur envie de construire ensemble pour eux, et non de détruire. Étienne ne peut se souvenir de cet instant sans sentir des frissons glacés lui brûler l'échine. Il revoit le regard affolé de Suzanne, ce soir là, fiché dans ses yeux et ceux de son fils, dans un va-et-vient désespéré. Tout cela est bien loin, maintenant, même s'il faut se garder sans cesse des râleurs. Le seul discours qui fonctionne avec eux, c'est celui de la responsabilisation : tu as le droit de râler, montre-moi les raisons de ton mécontentement. Tu peux y faire quelque chose, tu veux y faire quelque chose ? Alors fais-le, prends-toi en main, bouge-toi et propose, fais. Dieu n'existe pas, pas la peine d'en attendre une aide quelconque venue du ciel. Étienne se réjouit que telle injonction fonctionne encore. Par la fenêtre, il aperçoit au loin une toute petite parcelle du champ des potagers. Il rigole bêtement. Quelle histoire, ces potagers ! Comme un mausolée, comme la terre dans laquelle on plante le drapeau conquérant, comme un point de départ, un point d'arrivée, un point centrifuge et centripète, auquel on revient sans cesse, pour mieux en repartir regonflé à bloc. Il se souvient de Michel lui parlant de la ville Godin, *Le Familistère*, comme il a été nommé. Il lui disait que si l'idée fondatrice était bonne – que les ouvriers aient les conditions de confort en accord avec les richesses qu'ils produisent – il lui semblait que ne pas les faire participer aux prises de décisions, autrement que par la *Société Coopérative*, était une erreur manifeste. De plus, la mise en œuvre lui paraissait à la limite de l'humanisme – les gens parqués comme des bêtes, devant obéir aux injonctions comminatoires des « dirigeants », prétendant prôner l'émancipation de la classe ouvrière et en réalité continuant à asservir les tâcherons. D'où les maisons individuelles, qui sont la propriété des ouvriers, les jardins potagers donc, l'école, la bibliothèque, le théâtre, les salles et terrains de sport, les piscines, décidés, bâtis et gérés par les ouvriers. Ce qui amuse Étienne tout autant, c'est que même si l'idée était en germe dans l'esprit de Michel quand il a participé à la création des premiers potagers, il y a vingt ans, il n'a vu sa mise en pratique que lors de sa fuite, là-bas, à Maussane. Et depuis bien longtemps, le village fonctionnait sous forme coopérative. Maintenant, le *Domaine des Alpilles* s'étend de Salon à Arles, entre la Montagnette et la Crau, alliance improbable de la ville et de la campagne, symbiose où les commensaux œuvrent ensemble autant pour eux-mêmes que pour la communauté.

Dans l'hôtel particulier, au centre-ville, les pensées de Suzanne qui se repose dans

son boudoir avant la grande soirée, celles de Michel qui tourne en rond dans sa chambre, suivent les mêmes méandres. Suzanne se sent apaisée : elle a l'impression d'avoir trimé dur, pour faire prospérer l'entreprise que son fils lui avait confiée, elle peut bien s'octroyer du repos, durable. Michel est nerveux, insatisfait : il a essayé de convaincre Agnès de venir à la savonnerie ce soir. Elle a refusé net, prétextant qu'elle était une fille de la campagne, que jamais elle ne s'habituerait à la ville, qu'elle n'était digne que de sa condition de paysanne. La Camargue sait qu'elle est énervante quand elle se comporte ainsi, comme si elle voulait avoir la confirmation qu'elle peut être fière d'elle. Et comme elle est têtue comme une mule, elle ne lui a pas cédé. Mais il n'a pas dit son dernier mot.

Le soleil décline vers Arles, étendant sa tiédeur sur la ville et ses quartiers propres. Le Mistral a fait relâche il y a quelques jours, sa fraîcheur n'est qu'un lointain souvenir mais l'air est resté pur. Les hirondelles virevoltent dans le ciel, trompettes fluettes annonçant la fête qui vient. Les tables sont dressées sur le terrain de sport du village *Rampal*, seul espace assez vaste pour contenir tout le personnel. Peu d'invités ont été conviés : c'est son anniversaire, sa fête, celle des ouvriers surtout et pour ce soir, leur fraternité se cantonne à leur famille de sang, de cœur, aux compagnons de labeur. Michel et Suzanne sont craintifs quant à la place que leur ont réservée Étienne et ses compères. Ils redoutent d'être traités en modèles, ils appréhendent d'être considérés comme des sauveurs alors que ce sont les ouvriers qui ont pris leur vie en main. Ils n'ont été que le véhicule des idées qui circulaient, pensées insaisissables, il y a vingt ans. Leur seul mérite a été de capter l'air du temps, de le rendre tangible, concret, de le réaliser. Ils ne veulent pas le premier rôle. Michel est toujours soucieux. Il sait qu'à Maussane, la fête d'été va réunir tout le village, comme dans tous les bourgs du *Domaine des Alpilles*, il n'y a pas de raison que cette année soit différente des autres. Il se souvient de la première fête de la Saint-Jean à laquelle il a participé il y a vingt ans. Ça lui semble hier. La place du village illuminée, le café bondé qui déborde au-delà de la devanture, les minots qui courent partout, les jeunes qui s'éclipsent discrètement sitôt le bûcher allumé, les vieux qui les regardent partir en souriant, ils ont fait la même chose quand ils avaient leur âge. Qu'il aimerait être là-bas, aussi en même temps ! Il abandonne sa mère au bras d'Étienne qui vient à leur rencontre, prétextant un oubli quelconque. Il marche face au soleil, il ne voit plus rien.

Il vole au ras des Alpilles, illuminées par le soleil rasant : elles aussi célèbrent la venue de l'été, au son des brebis qui pâturent à l'estive. Les aigles cabriolent à sa rencontre, peut-être les mêmes que ceux qui les avaient escortés. Il aperçoit à peine les

taches de lumière des villages en fête, il arrive à Maussane : la place est noire de monde, ça crie, ça court dans tous les sens. Un passage dans le café lui apprend que c'est Jacques qui est derrière le comptoir, ce soir. Il espionne la maison derrière l'épicerie : toutes les fenêtres sont noires, elle est déserte. Mais où est donc passée Agnès !? Il vire et tourne au dessus du village, il hurle son désespoir de ne point la trouver. Il se reprend, se concentre, se calme. Où serais-je si j'étais elle ? L'oratoire !

Au sommet de la Tour des Opies, à la lueur de la Voie Lactée croisant les barres rocheuses, valsent enlacées deux arabesques blanches.



Composition

TextMate, Sigil

MAÏA, ÉLECTRE



CC-BY-NC-SA Deuzeffe/Éditions LPR
novembre 2015 - mars 2016

